

ΕΚΛΟΓΗ ΤΕΜΑΧΙΩΝ

ΓΑΛΛΩΝ ΛΟΓΟΓΡΑΦΩΝ ΚΑΙ ΠΟΙΗΤΩΝ

ΓΕΝΟΜΕΝΗ

ΚΑΤΑ ΤΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

ΑΥΤΟ ΕΠΟΥΡΕΘΟΣ ΤΗΣ ΔΗΜΟΣΙΑΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ
ΤΗΣ 23 ΙΟΥΛΙΟΥ 1894

ΥΠΟ

Α. Ζ. ΣΤΕΦΑΝΟΠΟΥΛΟΥ

ΤΟΜΟΣ ΤΕΤΑΡΤΟΣ

Η δε γράψιν των μαθητών της Δ' τάξεως του Γυμνασίου.

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ Ο ΚΟΡΑΗΣ

ΑΝΕΣΤΗ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΟΥ.

1894

Βελτιώσεις

Ιωλ.	6	6	Α	5	
Αολ.	5	5	Α	4	
Μαο	7	4	Α	6	
Ιβ	5	5	Α	5	
Ταπ	7	6	Ταπ	4	
Τρα	7	5	Χαπ	3	
Ιογ	5	5	Ιολογ	6	
Ιολογ	5	5			
Ιολογ	6	5			

17
 33
 5
 4
 7

48 / 8

41 / 8

ΕΚΛΟΓΗ ΤΕΜΑΧΙΩΝ

ΓΑΛΛΩΝ ΛΟΓΟΓΡΑΦΩΝ ΚΑΙ ΠΟΙΗΤΩΝ

ΓΕΝΟΜΕΝΗ

1884.255

ΚΑΤΑ ΤΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ

ΤΟΥ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΥ ΤΗΣ ΔΗΜΟΣΙΑΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ
ΤΗΣ 23 ΙΟΥΝΙΟΥ 1884

ΥΠΟ

Α. Ζ. ΣΤΕΦΑΝΟΠΟΥΛΙ.

ΤΟΜΟΣ ΤΕΤΑΡΤΟΣ

Πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Δ' τάξεως τοῦ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ Ο ΚΟΡΑ
ΔΑΝΕΣΤΗ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΟΥ

1884

ΑΘΗΝΑΙ. — ΤΥΠΟΙΣ ΜESSAGER D'ATHÈNES.

BOSSUET

Ὁ Ἰάκωβος Βένιγνε Bossuet, ἐπίσκοπος Meaux, γεννηθεὶς τῷ 1627, ἀποθανὼν δὲ τῷ 1704, εἶναι οὗτος εἰπεῖν ἡ ψυχὴ τῆς βασιλείας Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ'. Πανταχοῦ καὶ πάντοτε, λέγει ὁ Κ. Demogoeot, ἀθλητῶν ἀκαταπόνητον, βλέπομεν αὐτὸν νικητὴν ἐπὶ τοῦ ἄμβωνος θριαμβεῖν, παρὰ τὸν θρόνον διαπλάττει τὸν νοῦν καὶ τὴν καρδίαν τοῦ διαδόχου, ἐν ταῖς συνελεύσεσι τοῦ κλήρου ὑπαγορεύει τὰς ἀποφάσεις αὐτοῦ, ἐν τῇ ἐπισκοπῇ του τρέφει τὸ ποιμνίδιον τοῦ «διὰ τοῦ λόγου τῆς ζωῆς», ἐν τοῖς ταπεινοτάτοις γυναικείοις μοναστηρίοις ἀνοψοῖ τὸν νοῦν τῶν μοναχῶν μέχρι τῶν «Μυστηρίων τοῦ Χριστιανισμοῦ» καὶ στηρίζει αὐτὰς δι' εὐσεβῶν «Θρησκευτικῶν μελετῶν.» Νομίζει τις ὅτι ἡ ἐποχὴ ὀλόκληρος ἐποτίσθη ὑπὸ τῶν ἰδεῶν του καὶ ὅτι, ἔνα κατανόησι τις καλῶς τὰς ἀρχαίς τοῦ αἰῶνος, ἀρκεῖ νὰ ἐννοήσῃ τὸν Bossuet. Ἰδιοποιήθη πᾶσαν ἰδέαν, πᾶσαν πρόθεσιν τῶν χρόνων του καὶ ὑποτάσσει αὐτὰς εἰς τὴν μεγάλην ἐνόησιν τῆς καθολικῆς πίστεως καὶ τῆς μοναρχίας τοῦ θεοῦ δικαίου. Οὕτως ἀπολύτως ἐννοῶν τὴν ἐνότητα τοῦ θρησκευτικοῦ δόγματος καὶ τῆς μοναρχίας κατέστη ἄδικος καὶ μεταλλόδοξος τύπος, ὥστε νὰ ἐπιθωμῇ τὴν ἀνάκλησιν τοῦ Διατάγματος τῆς Νάντης, τὴν τοσοῦτον ὀλεθρίαν καταστάσαν τῇ Γαλλίᾳ.

Οἱ ἐπιχθίδιοι λόγοι τοῦ Bossuet ἀνετίστανται πρὸ τῶν ὀμμάτων τῶν μεταγενεστέρων, ὡς αἱ σελίδες σεμνοπρεποῦς ἱστορίας, ἀποτελοῦσι δὲ ἐν ὅλῳ τῆς ἱστορίας τοῦ βασιλείου Λουδοβίκου ΙΔ'. Ἄλλ' αἱ κρίσεις ἐν αὐτοῖς δὲν εἶναι πάντοτε ἀκριβεῖς, ὅπερ ἄλλως τε δυνάμεθα νὰ εἰπώμεν περὶ πάντων τῶν ἐπιχθιδίων λόγων, ἐν οἷς ὁ ρήτωρ συνήθως παρισυρόμενος ὑπὸ τοῦ λόγου περικταῖ ὡς τελείους τύπου ἀειτῆς πρόσωπα λίαν ἀπέχοντα τοῦ τοσοῦτου ἰδανικοῦ. Ὁ περὶ Γενικῆς Ἱστορίας λόγος του εἶναι, λέγει θαυμαστῆς τις τοῦ Bossuet, ἡ ἀληθὴς τῶν νεωτέρων χρόνων ἐποποιΐα, ἐκεῖνη ἧς ποιητῆς εἶναι ὁ Θεὸς, ἤρωσι δὲ ἡ ἀνθρωπότης. Ἐκ τῆς μεγαλοπρεποῦς ταύτης ἀφηγήσεως δὲν ἐλλείπουν λαμπρότητες τῆς ἀρχαίας ἐποποιΐας ἢ ἐνόησι, τὸ μεγαλεῖον, ἢ θαυμασιὰ ἐπέμβασις χειρὸς θεοῦ. Ἰσως τὸ σημεῖον ἀρ' οὐ ἐξετάζει τὰ πράγματα ὁ Bossuet εἶναι ἐσφαλμένον, ἀλλ' οὐδεὶς δύναται νὰ μὴ ἀνομολογήσῃ τὸ μεγαλεῖον αὐτοῦ. Ἡ ἱστορία του αὕτη εἶναι ἡ ἀφηγήσις τῶν ἀξιωματικωτέρων τῆς ἀνθρωπότητος πράξεων, ἐξεταζόμενων ἀπὸ τοῦ ὕψους τοῦ Σινᾶ.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Athènes et Sparte.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on n'en avait à Athènes, ni plus de force qu'on n'en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir ; la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté :

mais à Athènes, la liberté tendait naturellement à la licence ¹; et contrainte ² par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors ³. Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer; et la mer où elle régnait l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir ⁴; et ses richesses qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone l'argent était méprisé. Comme toutes les lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme ⁵ dont ses citoyens fussent possédés. De là, naturellement, elle voulait dominer; et plus elle était au-dessus ⁶ de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître ⁷. La philosophie et les lois faisaient, à la vérité, de beaux effets dans des naturels si exquis ⁸; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir ⁹. Un sage athénien ¹⁰, et qui connaît admirablement le naturel ¹¹ de son pays, nous apprend ¹² que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres; et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses ¹³.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés; et comme la Perse était affligée par

¹ Ἡ ἐλευθερία ἔβαινε φυσικῶς πρὸς τὴν ἀναρχίαν. — ² Περιοριζομένη — ³ Ὅσοφ περιστεύλλετο εἰς τὸ ἐσωτερικόν, τοσοῦτοφ ἐξήτε: νὰ ἐπεκταθῆ δεσπόζουσα εἰς τὸ ἐξωτερικόν. — ⁴ Τὰ πάντα ἤθελε νὰ ὑποτάξῃ. — ⁵ Θέλητρον. — ⁶ Ἀνωτέρω τοῦ συμφέροντος. — ⁷ Ἦτο ὑπὲρ τὸ δέον κύριος. — ⁸ Ἐξάρτεοι. — ⁹ Νὰ τοὺς καταστέλλῃ. — ¹⁰ (Ὁ Πλάτων). — ¹¹ Τὴν φύσιν. — ¹² Τὸ ἀππερνε μετ' ἐπιμέσου συμπληρώματος ἀντιστοιχεῖ πρὸς τὸ ἡμέτερον γινώσκω τινί. — ¹³ Καθησύχασεν αὐτοὺς ὡς πρὸς τοὺς Πέρσας.

une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite¹, s'embarrassaient l'une l'autre² dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.³

Les villes grecques ne voulaient la domination de l'une ni de l'autre; car outre que chacune souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire⁴ de ces deux républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone était dur. On remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide, et une vie trop laborieuse, y rendaient les esprits trop fiers, trop austères et trop impérieux, joint⁵ qu'il fallait se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche⁶. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander; et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent. Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux⁷ étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale⁸ déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté⁹ par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient pas à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Peloponèse et les

¹ Πολιτεία. — ² Ἐνέβαλλον ἀλλήλας εἰς ἀμνηστίαν. — ³ Ἐκ τῆς ἀπομωρίας τῶν χαρακτήρων αὐτῶν. — ⁴ Τὸ κράτος, τὴν κυριαρχίαν. — ⁵ Προσθετίον. — ⁶ Ἀκαταπαύστως. — ⁷ Οἱ ἀγῶνες. — ⁸ Ἡ ἀνίστασις; πολιτεία αὐτῶν. — ⁹ Ὑπὸ τῆς κολακείας διαφθαρέντος.

autres toujours causées ou entretenues par les jalousies ¹ de Lacédémone et d'Athènes. Mais ces mêmes jalousies, qui troublaient la Grèce, la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces deux républiques.

ORAIIONS FUNÈBRES

Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre (*Péroraison*).

En cet état ¹, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien ², et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce ³? Ce grand Dieu nous exauçait; mais souvent, dit Saint-Augustin, en nous exauçant il trompe heureusement notre prévoyance ⁴. La Princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute ⁵ que celle que nous attendions ⁶. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions ⁷ du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le sage : *Il s'est hâté*. En effet, quelle diligence ! En neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités*. Voilà, dit le grand Saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens : Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la Princesse, les a ravagés dans la fleur : qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avavançait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits ⁸, dont le seul dessin montrait déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus

¹ Ζηλοτυπία.

² Οὕτως ἐγένετον τῶν πραγμάτων. — ³ ἵνα στηρίξῃ αὐτὴν εἰς τὴν ἀρετὴν.

⁴ Τῆς (θείας) χάριτος. — ⁵ Ἐξαικούων τὰς δεήσεις ἡμῶν διαψεύδει εὐτοχῶς τὴν ἡμετέραν πρόνοιαν. — ⁶ Ἀνωτέρου. — ⁷ Τοῦ παρ' ἡμῶν προσδοκουμένου.

— ⁸ Ἠλλάνας. — ⁹ Ἡς οἱ πρότεροι διαγραμμισμοί.

belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement. Disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire? La gloire! Qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? Quel appât ¹ plus dangereux? Quelle fumée ² plus capable de faire tourner les meilleures têtes ³? Considérez la Princesse; représentez-vous cet esprit, qui répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives; tout était esprit; tout était bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns ⁴ sans fâcher les autres; et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée. Quand quelqu'un traitait avec elle ⁵, il semblait qu'elle eût oublié son rang ⁶ pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ⁷; on sentait seulement au fond de son cœur, qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment ⁸. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis ⁹, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettait à couvert des vains ombrages ¹⁰, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme ¹¹, qui marquait tout ensemble ¹², et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantot par des paroles touchantes, tantôt même par son si-

¹ Ποιον θέλγητρον. — ² Ματαιότης. — ³ Ἰκανὴ νὰ μεταστρέψῃ τοὺς καλλιτέρους νοῦς. — ⁴ Νὰ τιμᾷ τοὺς μὲν. — ⁵ Συνδιελέγετο μετ' αὐτῆς. — ⁶ Τὴν (κοινωνικὴν) θέσιν της. — ⁷ Τοσοῦτῃ ὕψηλῃς περιωπῆς. — ⁸ Ἦν μετὰ τοσαύτης φιλοφροσύνης ἀπεδύετο. — ⁹ Πιστὴ πρὸς τοὺς φίλους αὐτῆς. — ¹⁰ Ἐξησφάλιζεν αὐτοὺς ἀπὸ ματαίωγ δυσπιστιῶν. — ¹¹ Μεγαλοφροσύνη. — ¹² Ἐνταῦτῳ.

lence, elle relevait ses présents ¹ ; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit ², avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs ? c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner ; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, *qu'elle allait être précipitée dans la gloire* ³ ? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? Et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion et le nom de Dieu ? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvements de la vanité ; elle ne sert qu'à les cacher ; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même ⁴, et on dit au fond de son cœur : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre* ⁵. En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? La mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas

¹ Ἐπρόβανε τὴν ἀξίαν τῶν δώρων της. — ² Ἐπιρροή. — ³ In ipsam gloriam præceps agebatur. Tacit., Vit. Agric. n. 41. — ⁴ Ἐαυτὸν μόνον θεωρεῖ τὸ ἀξίον λόγου. — ⁵ Ἐγώ εἰμι καὶ οὐκ ἔστιν ἕτερος. Ἠσαίας, κεφ. ΜΖ 10.

un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de *Madame*¹? De l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hazard sa modération²? Qu'importe que sa vie ait été si courte? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie: ce peu d'heures³ saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentiments les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli⁴. Le temps a été court, je l'avoue; mais l'opération de la grâce⁵ a été forte, mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé⁶ de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plait quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles: mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés; son bras, pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie, pour *Madame*, en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir qu'afin de faire durer le témoignage de sa foi. Elle a aimé, en mourant, le Sauveur Jésus; les bras lui ont manqué⁷ plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix. J'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption⁸. N'est-ce pas mourir entre les bras et dans les baisers du Seigneur? Ah! nous pouvons achever

¹ Συνέταμε τοῦς πειρασμοῦς μετὰ τῆς ζωῆς τῆς Δεσποίνης. — Δέσποινα ἀπλῶς ἐκαλεῖτο ἡ σύζυγος τοῦ πρωτοτόκου τοῦ βασιλέως ἀδελφοῦ, ὅστις ἐκαλεῖτο ἀπλῶς Monsieur. — ² Ἦν ἐνέβαλεν εἰς κίνδυνον τὴν σωφροσύνην αὐτῆς. — ³ Αἱ ὀλίγαι αὐτῆς ὥραι (τῆς τελευταῖης τῆς). — ⁴ Ἰσοδυναμοῦσιν αὐτῆς μόναι πρὸς βίον ὄλον. — ⁵ Ἡ ἐνέργεια τῆς (Θείας) χάριτος. — ⁶ Ἀποτελεσματελείας τέχνης. — ⁷ Αἱ δυνάμεις τῆς ἐλείψαν. — ⁸ Τῆς ἡμετέρας λυτρώσεως.

ce saint sacrifice¹ pour le repos² de Madame avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré,³ dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée par la participation à ses sacrements, et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir?⁴ Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme ne fait que nous étourdir pour quelques moments? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connaître, nous confesserons,⁵ chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies,⁶ nous n'avons rien que de faible à leur opposer; c'est par passion et non par raison que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe; c'est que les sens nous enchantent; c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent et du monde? La providence divine pouvait-elle nous mettre en vue⁶, ni de plus près ni plus fortement, la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance que de la vouloir forcer par des exemples,

¹ (Ἡ νεκρώσιμος ἀκολουθεία). — ² Διὰ τὴν ἀνάπαυσιν (τῆς ψυχῆς). — ³ Ἴνα μετανοήσωμεν. — ⁴ Ἐὰ ὁμολογήσωμεν. — ⁵ Παγιωμέναι. — ⁶ Νὰ θέσῃ ὑπὸ τὰ ὄμματα ἡμῶν.

et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ¹ ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités ² peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs, pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les moments de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde ³, et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais, à qui Madame donnait un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque, songez que cette gloire, que vous admiriez, faisait son péril en cette vie, et que, dans l'autre, elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable ⁴ de la rassurer, que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu et les saintes humiliations de la pénitence ⁵.

¹ "Ανευ ἀναβολῆς. — ² Τὰ ἀξιώματα αὐτῶν. — ³ Τὴ ἀγαθὴ τοῦ κόσμου. — ⁴ Οὐδὲν ἴσχυσεν. — ⁵ Μετάνοια.

NAPOLÉON 1^{er}

Αἱ προκηρύξεις Ναπολέοντος τοῦ Α' εἰσὶν αὐτόγραφον σελίδες ἱστορίας, αὐτὶνες διὰ τὴν δύναμιν τῆς λέξεως δύνανται νὰ συγκριθῶσι πρὸς τὰς τῶν ἀρίστων ἱστορικῶν τῆς ἀρχαιότητος. Αἱ προκηρύξεις αὗται εἶχον τὸ πλεονέκτημα νὰ ἐνθουσιάζωσι τοὺς στρατιώτας του, νὰ ἐμπνέωσιν αὐτοῖς τὴν πεποίθησιν περὶ τῆς ἐπιτυχίας, νὰ καθιστῶσιν αὐτοὺς ὑπερηφάνους μετὰ τὴν μάχην. Εἶναι ἡ καλλίστη ἔκφρασις τῆς μεγάλης ἐποποιίας, ἣν ἔγραψε διὰ τοῦ ξίφους ἀπὸ τῶν Ἑλλήνων μέχρι τῶν Πυραμίδων, ἀπὸ τοῦ Μανζανάρου μέχρι τοῦ Σπρέου, ἀπὸ τοῦ Δουνάβεως μέχρι τοῦ Μόσχας.

PROCLAMATIONS 4

Proclamation à l'armée d'Italie à l'invasion du Piémont 5.

Soldats,
Vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon 3, plusieurs places fortes 4, et conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de 5 dix mille hommes; vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée de Hollande et du Rhin 6. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées 7

¹ Λαμβάνων τὴν ἀρχηγίαν τοῦ εἰς Ἰταλίαν γαλλικοῦ στρατοῦ, ὁ στρατηγὸς Βοναπάρτης εἰς ἡλικίαν ἐτῶν εἴκοσι καὶ ἕξ (πάντες οἱ στρατηγοὶ τῆς μεγάλης Δημοκρατίας ἦσαν νεώτατοι) ἀναδιωργάνωσε τὸν στρατὸν τοῦτον, ἐνίκησε πολλὰκις τὸν ἐχθρὸν καὶ ἠνάγκασε τὴν βασιλεία τῆς Σαρδηνίας, προσχωρήσαντα εἰς τὴν συμμαχίαν τῶν λοιπῶν βασιλείων, νὰ ζητήσῃ τὴν εἰρήνην. Τότε ἀπηύθουε πρὸς τὸν στρατὸν του τὴν ἀνωτέρω προκηρύξιν. — ² Πεδερμόντιον. — ³ Τηλεβόλα. — ⁴ Χωρὶα ἀχυρὰ, φρούρια. — ⁵ Ὑπὲρ τοὺς. — ⁶ Ὁ γαλλικὸς στρατὸς ὁ κατακτῆσας, μετὰ λαμπρὰς νίκας κατὰ τῶν συμμαχῶν τὴν Ὀλλανδίαν καὶ τὰς περικερηνίους γῶρας. — ⁷ Σύντονος πορεία.

sans souliers, bivouaqué ¹ sans eau-de-vie ² et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert ; grâces vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité, et si, vainqueurs de Toulon ³, vous présageâtes l'immortelle campagne ⁴ de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées ⁵, qui naguère vous attaquaient avec audace, faient épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de votre misère, et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus ⁶ et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous : les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par les assassins de Basseville ⁷ ! On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit, qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes. Non, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Mondovi, brûlent ⁸ de porter au loin la gloire du peuple français.

¹ Αρικόμμενος πρὸς τῆς Ἀλεξανδρείας ὁ Βοναπάρτης ἀπηύθυνε πρὸς τὸν στρατὸν αὐτοῦ τὴν ἐπομένην προκήρυξιν :

Proclamation à l'armée d'Egypte.

Soldats,

Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant ¹ que vous puissiez lui donner le coup de mort ².

¹ Ἐπηλώθητε. — ² Ρακή. — (³ Ὁ στρατὸς οὗτος εἶχεν ἀνακτῆσαι τὴν Τουλὼν, κατεχομένην ὑπὸ τῶν Ἀγγλων). — ⁴ Ἐκστρατεία. — (⁵ Τὰ αὐστριακὰ καὶ τὰ πεδεμονικὰ στρατεύματα). — ⁶ Κατηγχυμένοι. — ⁷ Πρεσβευτὴς τῆς γαλλικῆς Δημοκρατίας, δολοφονηθεὶς ὑπὸ τοῦ ὄχλου τῆς Ρώμης. — ⁸ Διτταχῶς ἐπιθυμοῦσι.

¹ Μέχρις οὗτου. — ² Τὴν θανατηφόρον πλῆγην.

Nous ferons quelques marches fatigantes ; nous livrerons plusieurs combats ¹ ; nous réussirons dans toutes nos entreprises, les destins sont pour nous ². Les beys mameluks, qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avaries nos négociants, et qui tyrannisent les malheureux habitants des bords du Nil, quelques jours après notre arrivée, n'existeront plus.

Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Ne les contredisez pas ; agissez avec eux comme nous avons agi avec les Juifs, avec les Italiens ; ayez des égards ³ pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques ; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ.

Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les femmes ⁴ différemment que nous ; mais dans tous les pays celui qui maltraite une femme est un monstre.

Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes ; il nous déshonore, il détruit nos ressources ; il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre : nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs, dignes d'exciter l'émulation des Français ⁵.

¹ Θὰ συνάψωμεν πλείστας μάχας. — ² Ἡ τύχη εἶναι ὑπὲρ ἡμῶν. — ³ Τιμᾶτε. — ⁴ Προσεφέρονται πρὸς τὰς γυναῖκας. — ⁵ Ἰκανὸς νὰ διεγείρωσι τὴν ἀμιλλαν τῶν Γάλλων.

HONORÉ DE BALZAC

Ὁ Honoré de Balzac, γεννηθεὶς περὶ τὰς ἀρχὰς τοῦ αἰῶνος τούτου, ἀποθανὼν δὲ τῆ 1850, θεωρεῖται ὡς ὁ ἀριστὸς τῶν γάλλων μυθιστοριογράφων. Τὸ πρῶτον ἔργον δι' αὐτὸν ἐγένετο γνωστὸς, καὶ ἐν ἄλλω; τε τῶν καλλίστων αὐτοῦ, εἶναι τὸ Δέρμα τοῦ Ὁνάγρου, δημοσιευθὲν τῆ 1831. Μετὰ ταῦτα ἔγραψεν ἀλληλοδιαδόχως τὰς Σκηνάς τοῦ Ἰδιωτικοῦ βίου, τὸ Ἴον τῆς Κοιλιάδος, θελκτικὸν καὶ ἀνθηρὸν εἰδύλλιον, τὴν Εὐγενίαν Γρανδέ, τὸν μπάρπα Γοριώ, τὴν Ἀναζήτησιν τοῦ Ἀπολύτου καὶ πολλὰς ἄλλας μυθιστορίας, ἐν αἷς ἡ τόλμη τῶν ἰδεῶν ἀμιλλᾶται πρὸς τὸ μεγαλεῖον τῆς λέξεως, καὶ αἴτινες ὅλαι ὁμοῦ ἀποτελοῦσι τὸ θαυμάσιον καὶ μοναδικὸν ἔργον, τὸ γνωστὸν ὑπὸ τὸ ὄνομα Ἀνθρωπίνη Κομωδία. Ἐγράψεν ὡσαύτως Ἀστειὰ Διηγήματα (Contes Drôlatiques) καὶ τινὰς κομωδίας. Κατὰ τὴν περιγραφικὴν δύναμιν ὑπερέχει πάντων τῶν συγχρόνων συγγραφέων.

LA PEAU DE CHAGRIN

CHAPITRE XXXIII.

La dette.

Cruelles émotions ! . . . et comme elles font vivre de jeunes cœurs ¹ ! Ah ! je n'étais pas fait ² pour vieillir encore ! Mon âme était jeune, vivace et verte ³ . . . Ma première dette ranima toutes mes vertus. Elles vinrent à pas lents ⁴ et m'apparurent tristes et désolées, mais je sus transiger avec elles comme avec ces vieilles tantes qui commencent par nous gronder, et finissent en nous consolant, et nous donnant des larmes ⁵ et de l'argent.

Plus sévère ⁶, mon imagination me montrait mon nom voyageant dans les places ⁷ de l'Europe, de ville en ville. Or, *notre nom, c'est-nous-même !* . . . a dit M. Eusèbe Salverte ⁸.

Après des courses vagabondes ⁹, j'allais, comme le dou-

¹ Νὰ ζῶσι πολὺ ἐν χρόνῳ ὀλίγω, ἐξαντλοῦσι. — ² Δὲν ἤμην πλασμένος. — ³ Ζωηρὰ καὶ νεάχουσα. — ⁴ Βραδεὶ βήματι, βραδείως. — ⁵ Τοῦτέστι κλαίουσαι δι' ἡμᾶς. — ⁶ Ἀδαστηροτέρα (τῶν θεῶν). — ⁷ Ἀγοραί. — ⁸ Συγγραφεὺς γάλλος. — ⁹ Μετὰ πλανήσεις (τῆς φαντασίας).

ble d'un Allemand, revenir à mon logis, d'où je n'étais pas sorti, me réveillant moi-même en sursaut.

Ces hommes de la banque¹, ces remords commerciaux², vêtus de gris, portant la livrée³ de leur maître, — une plaque d'argent ! jadis ils ne me disaient rien⁴ ; mais aujourd'hui . . . je les haïssai. Un matin l'un d'eux ne viendrait-il pas me demander raison⁵ des onze lettres que j'avais griffonnées⁶ ! . . . Ma signature valait 3,000 fr., et je ne valais pas moi-même ! . . .

Les huissiers, aux faces insouciantes à tous les désespoirs⁷, même à la mort, se levaient devant moi, comme les bourreaux qui disent à un condamné :

— Voici trois heures et demi qui sonnent . . .

Leurs clercs avaient le droit de s'emparer de moi, de griffonner mon nom, de le salir, de s'en moquer . . .

JE DEVAIS⁸ . . .

Devoir, n'est-ce point ne plus s'appartenir ? . . . D'autres hommes pouvaient me demander compte de la vie : pourquoi j'avais mangé des puddings à la *chipolata*⁹, pourquoi je buvais à la glace¹⁰, pourquoi je dormais, je marchais, je pensais, je m'amusais, — sans les payer ?

Au milieu d'une poésie, au sein d'une idée, ou à déjeuner, entouré d'amis, de joie, d'amour, de douces railleries, je pouvais voir entrer un monsieur en habit marron¹¹, tenant à la main un chapeau râpé¹². Ce sera ma dette, ce sera ma lettre de change¹³, un spectre qui flétrira tout . . .

Il faudra quitter la table pour aller lui parler . . .

Enfin, il m'enlèvera ma gaieté, ma joie, tout, jusqu'à mon lit . . . Le remords est plus tolérable : il ne nous plonge

¹ Αὐτοὶ οἱ τραπεζίται. — (² Οὕτω καλεῖ τοὺς κλητῆρας τῶν τραπεζῶν). —

³ Οἰκοστολή. — ⁴ Ἄλλοτε οὐδὲν δι' ἐμὲ ἐσήμαινον, μοὶ ἦσαν ἀδιάφοροι. —

⁵ Νὰ μοὶ ζητήσῃ λόγον. — (⁶ Ἐννοεῖ τὴν ὑπογραφὴν του). — ⁷ Ἀνάλητοι

πρὸς πάντα ἀπελπισμένον. — ⁸ Εἶχον χρεῖ. — ⁹ Εἶδος ἰταλικοῦ καρυκεύματος.

— ¹⁰ Διὰ τὸ ἔκρινον οἶνον παγωμένον. — ¹¹ Φέροντα ἔνδυμα καστανόχρου. (Ἐννοεῖ τὸν δικαστικὸν κλητῆρα). — ¹² Τετριμμένον. — ¹³ Τὸ συνάλλαγμα μου.

pas dans cette exécration de vice et d'infamie¹; il ne nous jette qu'à l'échafaud, et le bourreau annoblit². Au moment de notre supplice tout le monde croit à notre innocence, tandis qu'on ne laisse pas une vertu au débauché sans argent ! . . .

Puis ces dettes à deux pattes³, habillées de drap vert, portant des lunettes bleues ou des parapluies multicolores; ces dettes incarnées avec lesquelles nous nous trouvons face à face⁴ au coin d'une rue, au moment où nous sourions, ces gens allaient avoir l'horrible privilège de dire :

— M. de Valentin me doit et ne me paie pas. Je le tiens⁵.

Ah ah ! qu'il n'ait pas l'air de me faire mauvaise mine.

Il faut saluer nos créanciers, les saluer avec grâce.

— Quand me paierez-vous ? disent-ils.

Et nous voilà dans l'obligation de mentir, d'implorer un autre homme — pour de l'argent ! . . . de nous courber devant un sot assis sur sa caisse, de recevoir son froid regard, son regard de sangsue, aussi odieux qu'un soufflet ; de subir sa morale de Barème⁶, sa crasse ignorance. Une dette est une œuvre d'imagination. Ils ne la comprennent pas . . . Il faut être entraîné, subjugué, pour s'endetter, eux rien de généreux ne les entraîne. Ils vivent dans l'argent, ne connaissent que l'argent. J'avais horreur de l'argent.

Enfin la lettre de change peut se métamorphoser en vieillard chargé de famille, flanqué de vertus⁷; je devrais peut-être à un vivant tableau de Greuse⁸, à un paralytique environné d'enfants, à la veuve d'un soldat, qui me tendront des mains suppliantes. Ce sont de terribles créanciers ! Ne

¹ Τὸ ἀποτρόπαιον ἐκεῖνο καταγόγιον κακίας καὶ ἀτιμίας. (Ἐννοεῖ τὴν φυλακὴν). — ² Ὁ δήμιος ἐξευγενίζεται. (Διὰ τοῦ θανάτου ἐξίλειοι τις τὴν αἰσχρότητά του). — ³ Ἐννοεῖ τοὺς δανειστής. — ⁴ Μεθ' ὧν συναντώμεθα. — ⁵ Καλὰ τὸν ἔγω. — ⁶ Barème, συγγραφεὺς ἀριθμητικῆς—Morale de Barème, ἡ ἠθικὴ τῶν ἀριθμῶν. — ⁷ Περιστεροχρισμένος ὑπὸ ἀρετῶν. — ⁸ Γνωστὸς ζωγράφος, οὗ αἱ εἰκόνες περιστώσι συνήθως πτωχοὺς.

faut-il pas pleurer avec eux ? et, quand nous les avons payés, nous devons les secourir!

La veille de l'échéance¹, je m'étais couché dans ce calme faux² des gens qui dorment avant leur exécution, avant un duel : il y a toujours une espérance qui les berce . . . Mais en me réveillant, quand je fus de sang-froid, que je sentis mon âme emprisonnée dans le portefeuille d'un banquier, couchée³ sur des états⁴, à l'encre rouge, mes dettes jaillirent partout comme des sauterelles. Elles étaient dans ma pendule, sur mes fauteuils, incrustées dans les meubles⁵ dont je me servais avec le plus de plaisir. Ces esclaves matériels seraient donc la proie des harpies du Châtelet⁶ ! . . . Ils me quitteraient enlevés par des recors⁷, brutalement jetés sur la place⁸ ! . . . Ah ! ma dépouille, c'était encore moi-même . . . La sonnette de mon appartement retentissait dans mon cœur ; elle me frappait où l'on doit frapper les rois, à la tête. C'était un martyr, — sans le ciel pour récompense.

Oui, pour un homme libre, généreux, une dette . . . c'est l'enfer . . . mais l'enfer avec des huissiers et des agents d'affaires ; une dette impayée, c'est la bassesse, un commencement de friponnerie, et pis que tout cela, — un mensonge ! . . . Elle ébauche⁹ des crimes, elle engendre l'échafaud !

¹ Τῆ προτεραιῆ τῆς λήξεως (τοῦ συναλλάγματός μου). — ² Ψευδῆς ἡσυχία. — ³ Κατεστρωμένην. — ⁴ Ἐν καταστάχοις. — ⁵ Ἦσαν (τὰ χρέη αὐτοῦ) ἐγκεκολλημένα εἰς τὰ ἐπιπλά του, (ἅτινα ἔπρεπε νὰ πωληθῶσι διὰ νὰ πληρωθῶσι τὰ χρέη του). — ⁶ Τὸ ἐπὶ τῶν χρεῶν δικαστήριον. — ⁷ Συμβολῆς δικαστικοῦ κλητήρος, προσλαμβανόμενος ὡς μάρτυς. — ⁸ Δημοπρατήριον. — ⁹ Προκατεργάζεται.

Με ἀρχὴν γαυρίων ἰχθῶν ἐν αὐτῷ ἔργῳ.
 ἢ γινώσκ. Καλεῖται γὰρ ἰχθῶν αὐτὸς γινώσκ.
 ἀρχὴν.

GEORGE SAND

ΝΤορσάν
ΝΤορσάν
ΝΤορσάν
ΝΤορσάν
ΝΤορσάν

Ἡ *Aurore* Ἀδαμαντίνη, θυγάτηρ τοῦ στρατηγοῦ Δουπέν, γεννηθεῖσα ἐν Παρισίοις τῷ 1804, ἀποθανοῦσα δὲ ἐν Νογᾶν τῷ 1876, γνωστὴ ὑπὸ τὸ ὄνομα Γεώργιος Σάνδ, ὅπερ ἐδόξασεν, εἶναι ὡς λέγει ὁ Michelet, ὁ μέγιστος τῶν λογογράφων τοῦ αἰῶνος τούτου. Νομφευθεῖσα, νεωτᾶτη, τὸν βαρῶνον Dudevant, κατέλιπεν αὐτὸν ὅπως ἢ ἐλευθέρα ἠ' ἀκολουθήσῃ τὴν πρὸς τὰ γράμματα κλίσιν αὐτῆς. Ἐν τῇ ἀρχῇ τοῦ σταδίου τῆς μεγάλης ἀπῆντησε δυσκολίας, μὴ εὐρίσκουσα ἐκδότην ἀναλαμβάνοντα τὴν δημοσίευσιν τῶν ἔργων αὐτῆς. Καὶ ὅμως ἀπὸ τῆς δημοσιεύσεως τῆς πρώτης μυθιστορίας τῆς, κατετάχθη μεταξὺ τῶν ἀρίστων συγγραφέων τῆς Γαλλίας. Ἐν ταῖς μυθιστορίαις αὐτῆς, πολυάριθμοις ἐξίσου καὶ ποικίλαις, ἔθιξε πάντα τὰ κοινωνικὰ ζητήματα, ἐρ' ὧν πολλάκις ἐπέχυσε ζωηρότατον φῶς. Τὸ καταθέλων ἐν τοῖς συγγράμμασιν αὐτοῖς εἶναι ἀμίμητος καλλιπέεια, ὕψος διανοημάτων καὶ λεπτότης καὶ τρυφερότης αἰσθημάτων. Τὰ κυριώτατα τῶν ἔργων αὐτῆς εἰσὶ: ἡ «Λαίλια» ἢ «Βαλεντίνη», ἡ «Ἰνδιάννα», τὸ «Τὸ Τέλημα τοῦ Διαβόλου», τὸ «Ἀμάρτημα τοῦ Κ. Ἀντωνίου», ἡ Κονσουέλο, ὁ Ἰάκωβος, ὁ Leone Leoni, ὁ Mauprat, ὁ Marquis de Villemer καὶ τὰ θεατρικώτατα εἰδύλλια «François le Champi», «Claudine» καὶ τὸ «Pressoir».

LÉLIA

Dans le désert.

Non, tout ne s'en va pas¹ ! dit Sténio. Voyez donc ce soleil et cette terre, et ce beau ciel, et ces vertes collines, et cette glace même², fragile édifice des hivers, qui résiste depuis des siècles aux rayons de l'été. Ainsi prévaudra³ la frêle puissance de l'homme ! Et qu'importe la chute de quelques générations ! Pleurez-vous pour si peu de chose, Lélia ? Croyez-vous possible qu'une seule idée meure dans l'univers ? Cet héritage impérissable ne sera-t-il pas retrouvé intact dans la poussière de nos races éteintes, comme les inspirations de l'art et les découvertes de la science sortent chaque jour vivantes des cendres de Pompéïa ou des sépulcres de

¹ Ὅλα δὲν περὶρροῦνται. — ² (Εὐρίσκονται εἰς τὰς ἄλλαις). — ³ Ὅτι ὑπερσχύσει.

Memphis? Oh! la grande et frappante preuve de l'immortalité intellectuelle! De profonds mystères¹ s'étaient perdus dans la nuit des temps², le monde avait oublié son âge, et, se croyant encore jeune, il s'effrayait de se sentir déjà si vieux. Il disait comme vous, Lélia: — Me voici près de finir³, car je m'affaiblis, et il y a si peu de jours que je suis né! Combien il m'en faudra peu pour mourir, puisque si peu a suffi à me faire vivre! Mais des cadavres humains⁴ sont un jour exhumés du sein de l'Égypte; l'Égypte, qui avait vécu son âge⁵ de civilisation, et qui vient de vivre son âge de barbarie! l'Égypte, où se rallume l'ancienne lumière longtemps perdue, et qui, reposée et rajeunie, viendra bientôt peut-être s'asseoir sur le flambeau éteint de la nôtre; l'Égypte, vivante image de ses momies qui dormaient dans la poussière des siècles et qui s'éveillent au grand jour de la science⁶ pour révéler au monde nouveau l'âge du monde ancien! Dites, Lélia, ceci n'est-il pas solennel et terrible? Au fond des entrailles⁷ desséchées d'un cadavre humain, le regard curieux⁸ de notre siècle découvre le papyrus, mystérieux et sacré monument de l'éternelle puissance de l'homme; témoignage encore sombre, mais incontestable, de l'imposante durée de la création. Notre main avide déroule ces bandelettes embaumées, frêles et indissolubles linceuls⁹ devant lesquels la destruction s'est arrêtée. Ces linceuls où l'homme était enseveli, ces manuscrits qui reposaient sous des côtes décharnées¹⁰ à la place de ce qui renferma une âme, c'est la pensée humaine énoncée par la science des chiffres et transmise par le secours d'un art perdu pour nous et retrouvé dans les sépultures de l'Orient, l'art de disputer la dépouille des morts¹¹ aux outrages de la corruption¹² qui est

¹ Ἀκατάληπτα μυστήρια. — ² Ἐν τῷ σκότει τῶν αἰώνων. — ³ Ἐγγὺς τοῦ τέλους μου. — ⁴ Ἐννοεῖ τὰς μομίας. — ⁵ Ἐποχή. — ⁶ Εἰς τὸ ἄπλετον φῶς τῆς ἐπιστήμης. — ⁷ Ἐν τοῖς σπλάγγνοις. — ⁸ Τὸ περίεργον, ἐταστικὸν βλέμμα. — ⁹ Ἀσθενὴ καὶ ἄφθαρτα σάβανα. — ¹⁰ Ὑπὸ ἐξεσαρκωμένης πλευράς. — ¹¹ Τὸν νεκρὸν, τὸ λείψανον. — ¹² Ἐκ τῶν προσβολῶν τῆς σήψευς.

la plus grande puissance de l'univers. O Lélia! niez donc la jeunesse du monde, en le voyant s'arrêter ignorant et naïf devant les leçons du passé, et commencer à vivre sur les ruines oubliées d'un monde inconnu.

— *Savoir*, ce n'est pas *pouvoir*, répondit Lélia. Rapprendre, ce n'est pas avancer; voir, ce n'est pas vivre. Qui nous rendra la puissance d'agir, et surtout l'art de jouir et de conserver? Nous avons été trop loin¹ à présent pour reculer. Ce qui fut le repos pour les civilisations éclipsées², sera la mort pour notre civilisation exténuée; les nations rajeunies de l'Orient viendront s'enivrer au poison que nous avons répandu sur notre sol. Hardis³ buveurs, les hommes de la barbarie prolongeront peut-être de quelques heures l'orgie du luxe, dans la nuit des temps; mais le venin que nous leur lèguerons sera promptement mortel pour eux comme pour nous, et tout retombera dans les ténèbres!... Eh! ne voyez-vous pas, Sténio, que le soleil se retire de nous⁴? La terre fatiguée dans sa marche ne dérive-t-elle⁵ pas sensiblement vers l'ombre et le chaos? Votre sang est-il si ardent et si jeune, qu'il ne sente pas les atteintes du froid⁶ qui s'étend comme un manteau de deuil sur cette planète abandonnée au destin, le plus puissant de tous les dieux? Oh! le froid! ce mal pénétrant qui enfonce des aiguilles acérées dans tous les pores; cette haleine maudite⁷ qui flétrit les fleurs et les brûle comme le feu, ce mal à la fois physique et moral qui envahit l'âme et le corps, qui pénètre jusqu'aux profondeurs de la pensée et paralyse l'esprit comme le sang; le froid, ce démon sinistre, qui rase l'univers de son aile humide⁸ et souffle la mort sur les nations consternées! le froid qui ternit tout, qui déroule son voile gris et

1 Προέβημεν ὑπὲρ τὸ δέον. — 2 Διὰ τὰς ἐκλιπούσας γενεάς. — 3 Τολμηρὸς, ἐνταῦθα ἀπληστος. — 4 Ὁ ἥλιος ἀποσύρεται ἀφ' ἡμῶν. — 5 Ἐκκλίνει. — (6) Ἐννοεῖ ὅτι ἡ γῆ ἀπόλλυσι βαθμηδὸν τὴν θερμότητά της. — 7 Ἡ κατάρατος αὕτη πνοή. — 8 Ὅπερ ἐπιψαύει τὸ σῶμα διὰ τῆς ὑγρᾶς αὐτοῦ πτέρυγος.

nébuleux sur les riches couleurs du ciel, sur les reflets de l'eau, sur le sein des fleurs, sur les joues des vierges ! Le froid qui jette son linceul blanc sur les prairies, sur les bois, sur les lacs et jusque sur la fourrure, jusque sur le plumage des animaux ! le froid qui décolore tout dans le monde matériel comme dans le monde intellectuel, la robe du lièvre et de l'ours aux rivages d'Arkangel, les plaisirs de l'homme et le caractère de ses mœurs dans tous les pays qui ont des hivers ¹ ! Vous voyez bien que tout se civilise, c'est-à-dire que tout se refroidit. Les nations de la zone torride ² commencent à ouvrir leur main craintive et méfiante aux pièges de notre industrie ; les tigres et les lions s'apprivoisent et viennent des déserts servir d'amusement aux peuples du Nord. Des animaux qui n'avaient jamais pu s'acclimater chez nous ³ ont quitté sans mourir, pour vivre dans la domesticité, leur soleil attiédi, et oublié cet âpre et fier chagrin qui les tuait dans la servitude. C'est que partout le sang s'appauvrit et se congèle à mesure que l'instinct grandit et se développe. L'âme s'exalte et quitte la terre insuffisante à ses besoins, pour dérober au ciel le feu de Prométhée ; mais, perdue au milieu des ténèbres, elle s'arrête dans son vol et tombe ; car Dieu, voyant son audace, étend la main et lui ôte le soleil.

LEONE LEONI

XII.

Le jeu ¹.

Tous les jours le joueur immole son honneur et supporte la vie ². Le joueur est âpre, il est stoïque ; il triomphe froidement, il succombe froidement ; il passe en quelques heu-

¹ Εἰς τὰ ψυχρὰ κλίματα. — ² Τῆς διακεκαυμένης ζώνης. — ³ Νὰ ἐγκλιμασθῶσιν εἰς τὰς χώρας ἡμῶν.

¹ Τὸ χαρτοπαίγιον. — ² Καὶ (μεθ' ὅλα ταῦτα) ἀνέχεται νὰ ζῇ.

res des derniers rangs de la société aux premiers¹; dans quelques heures il redescend au point² d'où il était parti, et cela sans changer d'attitude ni de visage. Dans quelques heures, sans quitter la place où son démon³ l'enchaîne, il parcourt toutes les vicissitudes de la vie⁴, il passe par toutes les chances de fortune qui représentent les différentes conditions sociales. Tour à tour roi et mendiant, il gravit d'un seul bond⁵ l'échelle immense, toujours calme, toujours maître de lui, toujours soutenu par sa robuste ambition, toujours excité par l'acre soif qui le dévore. Que sera-t-il tout à l'heure⁶? prince ou esclave? Comment sortira-t-il de cet antre⁷? nu, ou courbé sous le poids de l'or? Qu'importe? Il y reviendra demain refaire sa fortune, la perdre ou la tripler. Ce qu'il y a d'impossible pour lui, c'est le repos; il est comme l'oiseau des tempêtes, qui ne peut vivre sans les flots agités et les vents en fureur. On l'accuse d'aimer l'or⁸; il l'aime si peu qu'il le jette à pleines mains⁹. Ces dons de l'enfer ne sauraient lui profiter ni l'assouvir¹⁰. A peine riche, il lui tarde¹¹ d'être ruiné afin de goûter encore cette nerveuse et terrible émotion sans laquelle la vie lui est insipide. Qu'est-ce donc que l'or à ses yeux? Moins par lui-même que des grains de sable aux vôtres. Mais l'or lui est un emblème des biens et des maux qu'il vient chercher et braver. L'or, c'est son jouet, c'est son ennemi, c'est son Dieu, c'est son rêve, c'est son démon, c'est sa poésie; c'est l'ombre qu'il poursuit, qu'il attaque, qu'il étreint, puis qu'il laisse échapper, pour avoir le plaisir de recommencer la lutte et de se prendre encore une fois corps à corps avec le destin¹¹. Va! c'est beau cela! c'est absurde, il faut le condamner,

¹ Μεταβαίνει ἐν διαστήματι ὀλίγων ὥρων ἀπὸ τῶν κατωτάτων τῆς κοινωνίας τάξεων εἰς τὰς ἀνωτάτας. — ² Εἰς τὸ σημεῖον. — ³ Ὁ δαίμων τοῦ χαρτοπαιγνίου. — ⁴ Διέρχεται πάσας τὰς περιπετείας τοῦ βίου. — ⁵ Δι' ἐνὸς μύθου ἄλματος. — ⁶ Μετ' ὀλίγον. — ⁷ Ἀπὸ τοῦ καταγωγίου τούτου (τοῦ χαρτοπαιγνίου). — ⁸ Δαφιλόω. — ⁹ Δὲν δύναται οὔτε νὰ ἐπωφεληθῇ οὔτε νὰ κορεσθῇ ἐκ τῶν δώρων τούτων τοῦ ἔθου. — ¹⁰ Ἀνυπομονεῖ. — ¹¹ Νὰ παλαίσῃ καὶ ἀθῆσι ἐκ τοῦ συστήθην πρὸς τὴν τύχην.

parce que l'énergie, employée ainsi, est sans profit pour la société, parce que l'homme qui dirige ses forces vers un pareil but¹ vole à ses semblables tout le bien qu'il aurait pu leur faire avec moins d'égoïsme; mais en le condamnant, ne le méprisez pas, petites organisations² qui n'êtes capables ni de bien ni de mal; ne mesurez qu'avec effroi le colosse de volonté³ qui lutte ainsi sur une mer fougueuse pour le seul plaisir d'exercer sa vigueur et de la jeter en dehors de lui. Son égoïsme le pousse au milieu des fatigues et des dangers, comme le vôtre vous enchaîne à de patientes et laborieuses professions. Combien comptez-vous, dans le monde, d'hommes qui travaillent pour la patrie sans songer à eux-mêmes? Lui⁴, il s'isole franchement, il se met à part; il dispose de son avenir, de son présent, de son repos, de son honneur. Il se condamne à la souffrance, à la fatigue. Déplorez son erreur, mais ne vous comparez pas à lui, dans le secret de votre orgueil, pour vous glorifier à ses dépens⁵. Que son fatal exemple serve seulement à vous consoler de votre inoffensive nullité.

— O ciel! lui répondis-je, de quels sophismes votre cœur s'est-il donc nourri, ou bien quelle est la faiblesse de mon intelligence? Quoi! le joueur ne serait pas méprisable? O Leoni, pourquoi, ayant tant de force, ne l'avez-vous pas employée à vous dompter dans l'intérêt de vos semblables?

— C'est, répondit-il d'un ton ironique et amer, que j'ai mal compris la vie, apparemment; c'est que mon amour-propre m'a mal conseillé. C'est qu'au lieu de monter sur un théâtre somptueux, je suis monté sur un théâtre en plein vent⁶; c'est qu'au lieu de m'employer à déclamer de spécieuses moralités sur la scène du monde et à jouer les rôles héroïques⁷, je me suis amusé, pour donner carrière⁸ à la vi-

¹ Πρὸς τοιοῦτον σκοπὸν (τὸ χαρτοπαίγνιον). — ² Μικροὶ ὀργανισμοὶ (μικρὰ ὄντα). — ³ Τὸν κολοσσὸν τοῦτον τὴν θέλησιν. — ⁴ Οὗτος (ὁ χαρτοπαίκτης). — ⁵ Ἴνα μεγαλוצήσητε πρὸς βλάβην του. — ⁶ Ὑπαίθριον. — ⁷ Ἀντὶ νὰ ὑποκρίνωμα: ἥρωϊκὰ πρόσωπα. — ⁸ Ἴν' ἀσκῶ.

gueur de mes muscles, à faire des tours de force ¹ et à me risquer sur un fil d'archal ². Et encore cette comparaison ne vaut rien : le saltimbanque a sa vanité, comme le tragédien, comme l'orateur philanthrope. Le joueur n'en a pas ; il n'est ni admiré, ni applaudi, ni envié. Ses triomphes sont si courts et si hasardés, que ce n'est pas la peine d'en parler. Au contraire, la société le condamne, le vulgaire ³ le méprise, surtout les jours où il a perdu. Tout son charlatanisme consiste à faire bonne contenance ⁴, à tomber déceimment devant un groupe d'intéressés qui ne le regardent même pas, tant ils ont une autre contention d'esprit ⁵ qui les absorbe ! Si dans ses rapides heures de fortune il trouve quelque plaisir à satisfaire les vulgaires vanités du luxe, c'est un tribut bien court ⁶ qu'il paie aux faiblesses humaines. Bientôt il va sacrifier sans pitié ces puérides jouissances d'un instant à l'activité dévorante de son âme, à cette fièvre infernale qui ne lui permet pas de vivre tout un jour de la vie des autres hommes. De la vanité à lui ! il n'en a pas le temps, il a bien autre chose à faire ⁷ ! N'a-t-il pas son cœur à faire souffrir, sa tête à bouleverser, son sang à boire, sa chair à tourmenter, son or à perdre, sa vie à remettre en question, à reconstruire, à défaire, à tordre, à déchirer par lambeaux, à risquer en bloc, à reconquérir pièce à pièce, à mettre dans sa bourse, à jeter sur la table à chaque instant ? Demandez au marin s'il peut vivre à terre, à l'oiseau s'il peut-être heureux sans ses ailes, au cœur de l'homme s'il peut se passer d'émotions.

Le joueur n'est donc pas criminel par lui-même ; c'est sa position sociale qui presque toujours le rend tel ⁸, c'est sa famille qu'il ruine ou qu'il déshonore. Mais supposez-le, comme moi, isolé dans le monde, sans affections, sans pa-

¹ Κατορθώματα (ἐμπαικτικῶς). — ² Νὰ ριφοκινδυνῶ ἐπὶ ὄρει χαλκίνου σύρματος (ὡς οἱ σχοινοβάται). — ³ Οἱ χυδατοὶ (ἄνθρωποι). — ⁴ Νὰ δεικνῆ θάρρος. — ⁵ Διανοίας συντονίζ. — ⁶ Βραχύτατος φόρος. — ⁷ Ἔχει πολὺ σπουδαιότερα νὰ πράξῃ. — ⁸ Καθίστησιν αὐτὸν τοιοῦτον.

rentés assez intimes pour être prises en considération, libre, abandonné à lui-même, et vous plaindrez son erreur, vous regretterez pour lui qu'il ne soit pas né avec un tempérament¹ sanguin et vaniteux plutôt qu'avec un tempérament bilieux et concentré.

Où prend-on² que le joueur soit dans la même catégorie que les flibustiers et les brigands? Demandez aux gouvernements pourquoi ils tirent une partie de leurs richesses d'une source si honteuse³ Eux seuls sont coupables d'offrir ces horribles tentations à l'inquiétude, ces funestes ressources au désespoir.

Si l'amour du jeu n'est pas en lui-même aussi honteux que la plupart des autres penchants, c'est le plus dangereux de tous, le plus âpre, le plus irrésistible, celui dont les conséquences sont les plus misérables. Il est presque impossible au joueur de ne pas se déshonorer au bout de quelques années⁴.

Quant à moi, poursuivit-il d'un air plus sombre et d'une voix moins vibrante, après avoir pendant longtemps supporté cette vie d'angoisses et de convulsions avec l'héroïsme chevaleresque qui était la base de mon caractère, je me laissai enfin corrompre; c'est-à-dire que, mon âme s'usant peu à peu à ce combat perpétuel⁵, je perdis la force stoïque avec laquelle j'avais su accepter les revers, supporter les privations d'une affreuse misère, recommencer patiemment l'édifice de ma fortune, parfois avec une obole, attendre, espérer, marcher prudemment et, pas à pas, sacrifier tout un mois à réparer les pertes d'un jour. Telle fut longtemps ma vie. Mais enfin, las de souffrir, je commençai à chercher hors de ma volonté, hors de ma vertu (car il faut bien le

¹ Ἰδιοσυγκρασία.—² Πόθεν ἐξάγουσι.—³ (Ὅταν ἡ George Sand ἔγραψε τὸ βιβλίον τοῦτο, πολλὰ κυβερνήσεις οὐχὶ μόνον ἐπέτρεπον τὸ χαρτοπαίγνιον, ἀλλὰ καὶ φόρον εἶχον ἐπιβεβλημένον ἐπ' αὐτοῦ).—⁴ Μετὰ τινα ἔτη.—⁵ Τῆς ψυχῆς μου ἐξαντλουμένης ὀλίγον κατ' ὀλίγον ἐν τῇ διηγεσθεῖ ταύτῃ πάλῃ.

dire, le joueur a sa vertu aussi), les moyens de regagner plus vite les valeurs perdues¹; j'empruntai, et dès lors je fus perdu moi même.

On souffre d'abord cruellement de se trouver dans une situation indélicate²; et puis on s'y fait comme à tout³, on s'étourdit, on se blase. Je fis comme font les joueurs et les prodigues; je devins nuisible et dangereux à mes amis. J'accumulai sur leurs têtes les maux que longtemps j'avais courageusement assumés sur la mienne. Je fus coupable; je risquai mon honneur, puis l'existence et l'honneur de mes proches, comme j'avais risqué mes biens. Le jeu a cela d'horrible, qu'il ne vous donne pas de ces leçons sur lesquelles il n'y a point à revenir. Il est toujours là qui vous appelle! Cet or, qui ne s'épuise jamais, est toujours devant vos yeux. Il vous suit, il vous invite, il vous dit: «Espère!» et parfois il tient ses promesses, il vous rend l'audace, il rétablit votre crédit, il semble retarder encore le déshonneur; mais le déshonneur est consommé du jour où l'honneur est, volontairement, mis en risque.

¹ Τὰ ἀπολεσθέντα ποσά.—² Θέσις ἀπρεπής.—³ Συνειθίζει τις ὅπως εἰς ὅλα.

ERNEST RENAN

Ὁ Ἐρνέστος Ρενάν ἐγεννήθη τῷ 1820. Τῶν σπουδῶν αὐτοῦ ἤρξατο ἐν τινεῖς ἑρατικῆς σχολῆς τῆς Βρετανίας, ἐπέρασε δ' αὐτὰς ἐν τῇ τοῦ Ἁγίου Σουλπικίου. Ταυτοχρόνως ἤκουε τῶν μαθημάτων τοῦ K. Quatremère, σοφοῦ ἀσιανολόγου, ἐν τῷ Collège de France. Ὀλίγον κατ' ὀλίγον ἀπεμακρύνθη τῆς ἐκκλησίας. Τὰ πρῶτα αὐτοῦ ἔργα ἤγγελλον σφοδρὸν ἐπὶ τοῦ θρησκευτικοῦ πεδίου ἀντίπαλον τῶν δοξασίων, ἃς παρὶς ἐδιδίδυθη. Αἱ «Μελέται» αὐτοῦ «περὶ θρησκευτικῆς ἱστορίας» αἱ δημοσιευθεῖσαι τῷ 1857 μετὰ τὸν «Ἀθεροῦς καὶ τὸν Ἀθεροϊσμόν, τὸ Βιβλίον τοῦ Ἰωῶ, τὸ Ἄσμα τῶν Ἀσμάτων, τὴν Ἀρχὴν τῆς γλώσσης, Histoire et système comparé des langues sémitiques» ἀπεκάλυψαν τῇ Γαλλίᾳ συγγραφεῖα ἰδιοφροσῶν, κεκτημένον πνεῦμα κριτικῶν καὶ εὐρεῖαν πολυμαθείαν. Τῷ 1860, ἐπιφορτισθεὶς ὑπὸ τῆς γαλλικῆς κυβερνήσεως ἐπιστημονικὴν εἰς Συρίαν ἀποστολὴν, συνέλεξεν ἐπιτοπίως τὰ κυριώτατα στοιχεῖα τοῦ «Βιβίου τοῦ Ἰησοῦ», τοῦ τοῦ «Παύλου» καὶ τοῦ τῶν «Ἀποστόλων», ὧν ἕνεκα ἀνεθεμάτισεν αὐτὸν ἡ ἐκκλησία τῆς Ρώμης. Τῷ 1865 ἐπεσκέψατο τὰς Ἀθήνας. «Ἡ ἐντύπωσις, λέγει, ἦν αἱ Ἀθηναὶ μοὶ ἐνεποίησαν, εἶναι ἡ ἰσχυροτάτη τῶν ὄσων ἡσθάνθη. Ὑπάρχει γῶρα ἐν ἡ ἡ τελειότης ὑφίσταται. Μία καὶ μόνη αἱ Ἀθηναί. Οὐδὲν παρόμοιον ἐφαντάσθη. Τὸ ἀποκαλυπόμενον ἔμοι ἦν τὸ ἰδανικὸν γεγλυμμένον ἐπὶ μαρμάρου πεντελικοῦ». Ἐν τοῖς «Ἀπομνημονεύμασι τῆς παιδικῆς καὶ νεανικῆς ἡλικίας» αὐτοῦ εὐρίσκεται ἡ ἐπὶ τῆς «Ἀκροπόλεως προσευχὴ», μία τῶν καλλίστων σελίδων τοῦ συγγραφέως τούτου, οὗ ἡ θαυμασία λέξις καταθέλλει τὸν τε νοῦν καὶ τὴν φαντασίαν. Ὁ Ἐρνέστος Ρενάν ἔγραψε καὶ ἄλλα πολλοῦ λόγου ἄξια συγγράμματα, ἐν οἷς ὀνομαστότατα εἰσὶν ὁ Μάρκος Ἀυρήλιος, ἡ Κορρινθίανη καὶ ἄλλα.

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Παραμύθιον ἐν εὐφροσύνῃ καὶ ἀντιθέσει
Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé
à en comprendre la parfaite beauté.

» O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords¹. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions², au prix de longs efforts³.

¹ Μεγάλην συνειδήτους τύψιν. (Διότι δὲν ἐνόησεν ἐνωρίτερον τὸ κάλλος τῆς Ἑλληνικῆς τέχνης). — ² Διὰ πολλῶν σκέψεων. — ³ Διὰ πολλῶν ἀγώνων.

» Je suis né, déesse aux yeux bleus ¹, de parents barbares, chez les Cimmériens ² bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre ³, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines ⁴, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires ⁵. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

« Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter ⁶, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes ne connurent pas ⁷. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée ⁸ tous ensemble, obscurcissent le ciel.

» Des prêtres d'un culte étranger ⁹, venu des Syriens de Palestine ¹⁰, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos ¹¹, qui a créé le monde, et de son fils ¹², qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples ¹³ sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie ¹⁴, et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine ¹⁵ au bout de cinq ou six cents ans ; ce sont des fantaisies

¹ Γλαυκῶπις. — ² Κιμμέριοι. (Ὁ Ἀππιανὸς καὶ ὁ Διόδωρος ὁ Σικελιώτης λέγουσιν ὅτι οἱ Κελτοὶ ἦσαν Κιμμέριοι, ὡς καὶ ὁ Πλούταρχος ἐν τῇ βίῳ τοῦ Μαρίου). Ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ ἐνταῦθα τοὺς κατοικοῦς τῆς Βρετανίας. — ³ Εἰς τὰς ἀκτὰς (τοῦ Ἀτλαντικοῦ Ὠκεανοῦ). — ⁴ Τὰ θαλάσσια βρύα. — ⁵ Εἰς τὸ βῆθος τῶν ἐρήμων ὄρων. — ⁶ Ὅσῳ μακρὰν καὶ ἂν ἀνατρέξομεν. — ⁷ Εἰς θαλάσσας, ἃς οἱ Ἀργοναῦται δὲν ἐγνώρισαν (τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὰς βορείους θαλάσσας). — ⁸ Ἀνιπτάμενα. — ⁹ Θρησκεία; ξένης (τῆς τῶν Κιμμερίων). — ¹⁰ (Ἦτοι ἐκ τῶν χριστιανῶν). — ¹¹ Ἐνταῦθα ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ τὸν Ὑψιστον. — ¹² Ὁ Ἰησοῦς Χριστός. — ¹³ Οἱ χριστιανικοὶ ναοί. — ¹⁴ Εὐρυθμία. (Ἀποκαλεῖ οὕτω τὴν Ἀθηνᾶν). — ¹⁵ Κατερπεύονται.

de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient; je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore: « Salut, étoile de la mer, . . . Reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes. » ou bien: « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin ¹ . . . » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond ², je deviens presque apostat ³. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ⁴ ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte ⁵ de suivre la raison toute nue.

» Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir! Toute noblesse a disparu ⁶. Les Scythes ⁷ ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants ⁸ Hyperboréens appellent légers ⁹ ceux qui te servent . . . Une *pambéotie* redoutable, une ligue ¹⁰ de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié! Te souviens-tu de ce Calédonien ¹¹ qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé ¹²? Ainsi font-ils tous . . . J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu ¹³ que je servis dans mon enfance; ils me traitent comme un Évhémère ¹⁴; ils m'écrivent pour me demander quel but je me

¹ Πάντα ταῦτα ἐγκώμια τῆς Παναγίας. — ² Μαλάσσεται. — ³ Ἀποστάτης (πρὸς τὴν Ἀθηνᾶν). — ⁴ Ἐννοεῖ τοὺς χριστιανοὺς ἱερεῖς. — ⁵ Πόσον ἐπίπνον μοι εἶναι. — ⁶ Πᾶσα εὐγένεια (αἰσθημάτων) ἐξέλειπε. — ⁷ Οἱ Σκύθαι (οἱ ἀγροτικοί). — ⁸ Βαρύνοες. — ⁹ Κουρῶνοες. — ¹⁰ Συνασπισμός. — ¹¹ Ἐννοεῖ τὸν λόρδον Ἐλγιν, ὅστις, ὡς γνωστὸν ἐπέλυσε τὸν Παρθενῶνα. — ¹² Ὁ συγγρ. ἐννοεῖ τὴν Ἀγγλίαν, ἃν καὶ δὲν εἶναι γνωστὸν ποῖαν τῶν βορείων χωρῶν ἀνώμαζον οἱ ἀρχαῖοι Thulé. — ¹³ « Τὸν Βίον τοῦ Ἰησοῦ ». — ¹⁴ Ἕλληνα φιλόσοφος ἀκμάσας περὶ τὴν Δ' π. Χρ. ἑκατονταετηρίδα. Θεωρεῖται ὡς ὁ ἰδρυτὴς τοῦ συστήματος τοῦ ἐξηγοῦντος τὴν μυθολογίαν διὰ τῆς ἱστορίας.

suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

» Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit Juif¹, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers² et crut trouver dans ton enceinte³ un autel dédié à un dieu qui serait le Dieu inconnu⁴. Eh bien, ce petit Juif l'a emporté⁵ ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole⁶, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer⁷, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon⁸.

» Toi seule es jeune, ô Cora⁹ ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie¹⁰ ; toi seule es forte, ô Victoire¹¹ ; Les cités, tu les gardes, ô Promachos¹² ; tu as ce qu'il faut de Mars¹³, ô Aréa¹⁴ ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie¹⁵, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprendis-nous à ex-

¹ Ένοσει τὸν Ἀπόστολον Παῦλον. — ² Παρερμήνευσε τὰς ἐπιγραφάς σου (τῶν νεῶν τῆς πόλεως σου). — ³ Ἐν τῷ περιβάλλῳ σου (ἐν τῇ πόλει τῶν Ἀθηνῶν). — ⁴ Ένοσει τὸν βωμὸν ὃν εὗρεν ὁ Παῦλος καὶ ἐρ' οὗ ὑπήρχεν ἐπιγραφή: Ἄγνωστο Θεῶ. — ⁵ Ὑπερίσχυσε. — ⁶ Σὶ ἀπικάλισάν εἰκόλον. — ⁷ Ἐνοχος ἔθεωρεῖτο ὁ ἀγαπῶν σε. — ⁸ Ὡν ἄνευ ἔζη ὁ Πλάτων. — ⁹ Κόρα ἰσορικοῦς ἀντὶ Κόρη. — ¹⁰ Ἑγεία (ἐπιθ. τῆς Ἀθηνᾶς). — ¹¹ Νίκη (ἐπιθ. τῆς Ἀθηνᾶς). — ¹² Πρόμαχος (καὶ τοῦτο ἐπίθετον τῆς Ἀθηνᾶς). — ¹³ Ἄρης. — ¹⁴ Ἀρεΐξ. — ¹⁵ Ἀθηνᾶς Δημοκρατίας. Le Bas, Inser. I, 32. Σημ. τοῦ Συγγρ.

traire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané¹, toi qui fais la noblesse² du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa conscience ; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisies d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus³ dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches ; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

» Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares⁴. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées⁵ pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Par-
« donne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais
« génies de la nuit⁶, » et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre⁷ ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

¹ Εργάνη (ἐπιθετον καὶ τοῦτο τῆς Ἀθηνᾶς). — ² Ἦτις ἐξευγενίζεις. — ³ Τὸν Πλούτων. — ⁴ Τοὺς βαρβάρους δεσμοὺς αὐτοῦ. — ⁵ Θεωρίας. (Ἦτοι νὰ πέμψωσι πρέσβεις, ὡς αἱ ἑλληνικαὶ πόλεις ἔπεμπον τοὺς θεωροὺς εἰς τοὺς ἑλληνικοὺς ἀγῶνας, τοὺς Δελφοὺς καὶ τὴν Δῆλον, ὅπως ἐπιστρέψωσιν ὅσα ἀφῆρθησαν ἐκ τοῦ Παρθενῶνος). — ⁶ Ἀπὸ τῶν κακῶν δαυμόνων τοῦ σκότους (ἀπὸ τῶν βαρβάρων). — ⁷ Λύσανδρος, (ὁ κρημνίσας τὰ μακρὰ τεῖχη. διὰ τὴν πρᾶξιν ταύτην ἀποκαλεῖ αὐτὸν ὁ συγγραφεὺς ἄτιμον).

» Ferme en toi ¹, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète ², idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai styliste sur tes colonnes ³, ma cellule sera sur ton architrave ⁴. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ⁵ ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnes à Érechthée, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippias ⁶, qu'ils descendent ⁷ des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise ⁸, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos ⁹, ô Salutaire ¹⁰ ; aide-moi, ô toi qui sauves !

» Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de ¹¹ souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours ¹², des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et

¹ Σταθερός εις σέ.—² Αρχιγέτης (ἐπίθετον τῆς Ἀθηνᾶς).—³ Θέλω γίνει στολίτης ἐπὶ τῶν στύλων σου.—⁴ Ἐπίστολον.—⁵ Δι' ὅσα δὲν ἀφορῶσιν εἰς σέ.—⁶ Ἱππία (ἐπίθετον τῆς Ἀθηνᾶς).—⁷ Ὅτι κατὰγονται.—⁸ Ἐπὶ τοῦ μαρμάρου τοῦ διαζώματός σου (τοῦ ναοῦ σου).—⁹ Τὴν σταθεράν μου ἀπόρασιν.—¹⁰ Σώτειρα (ἐπίθετον τῆς Ἀθηνᾶς).—¹¹ Ὀπόσας.—¹² Ἰποτροπιάς.

la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables ¹ que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est ². Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance ³ croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

» Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus; qu'y faire ⁴? J'irai plus loin ⁵, déesse orthodoxe ⁶, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

» Tu es vraie, pure, parfaite; ton marbre n'a point de tache; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel ⁷. Il croulera; mais, si ta cella ⁸ devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

¹ Δεῖ ἀπογρώσειν τοσαύτου δυσδιαχώριτον. — ² Ἐν τοῖς χρόνοις τούτοις. — ³ Ἄνευ μωρίας ἀλαζονείας. — ⁴ Τί τὸ πρακτέον; — ⁵ Θέλω προῆλθῃ ἔτι μᾶλλον. — ⁶ Ὁρθόδοξος (ἢ τὰ ὀρθὰ δοξάζουσα. Ἡ λέξις orthodoxe σπανίως ἀπαντᾷται ἐν τῇ γαλλικῇ ἔγρουσα τὴν σημασίαν ταύτην). — ⁷ Εἶναι ἡ εἰκὼν τοῦ οὐρανόου θόλου. — ⁸ Ὁ σηκός σου. (Ἔννοεῖ ὅτι ἡ λατρεία τῆς Ἀθηναίας δὲν ἐξηπλώθη ποτὲ ὅσον ὁ χριστιανισμός).

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle ¹ quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

GUSTAVE FLAUBERT

Ὁ Γουσταῦος Flaubert, γεννηθεὶς ἐν Ρουένῃ τῷ 1827, ἀπέθανε τῷ 1882. Οὐδέ τις ἠγάπησε τὴν τέχνην τοῦ ὅσον ὁ Flaubert. Ἐπεξεργάζετο μετ' ἄκρας ἐπιμελείας πᾶσαν φράσιν αὐτοῦ· λάτρης τῆς καλλιτελείας ὅσον καὶ τῆς ἰδέας, θέλει ὅπως ἡ γλῶσσα ἢ πάντοτε τὸ κατάλληλον τῆς ἐννοίας περιβλήμα. Ἐν τοῖς συγγράμμασιν αὐτοῦ οὐδὲν ἀφίεται εἰς τὴν φορὰν τῆς ἐμπνεύσεως. Τοῦτου ἕνεκα πολλὰ ἔτη εἰργάσθη ἐφ' ἐκάστου τῶν ἔργων του. Ἡ Κ^α Bovary, μελέτη ἐπαρχιακῶν ἡθῶν, δημοσιευθεῖσα τῷ 1857, μερίστην ἐνεποίησεν αἰσθησιν εἰς τὸν φιλολογικὸν κόσμον. Μετὰ τὴν ἐπιστροφὴν του ἀπὸ περιηγήσεως εἰς Τύνιδα καὶ τὰ ἑρείπια τῆς Καρχηδόνος ἐδημοσίευσεν τὴν Σαλαμῶ, ἐν ἧ ὡς ὁ συγγραφεὺς τῆς «Μυθιστορίας τῆς Μομίας», ἀναπαριστᾷ ἀρχαίον πολιτισμὸν, τὸν τῆς Καρχηδόνος. Μετὰ τινὰ ἔτη ἐδημοσίευσεν τὸν «Πειρασμὸν τοῦ Ἁγίου Ἀντωνίου», ἔργον παράδοξον, ἐν ᾧ αἱ λέξεις στερεοῦσι τὴν ἰδέαν, διότι οὐδεὶς ἐγνώρισε κάλλιον τοῦ Flaubert, τὴν ἀκριθεῖς σημασίαν ἐκάστης λέξεως.

LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE

La mort des dieux.

Les rochers en face d'Antoine sont devenus une montagne ¹.

Une ligne de nuages la coupe à mi-hauteur ; et au-dessus apparaît une autre montagne, énorme, toute verte, que creusent inégalement des vallons, portant au sommet, dans

¹ Ἀρχαῖον τὸς ἐκπληροῦ τις τὸ πρὸς αὐτὴν καθέκον του.

² Οἱ ἀπέναντι τοῦ Ἁντωνίου βράχοι μεταβλήθησαν εἰς ὄρος.— (Ὁ Ἁγιος

un bois de lauriers, un palais de bronze à tuiles d'or avec des chapiteaux d'ivoire.

Au milieu du péristyle, JUPITER¹, colossal et le torse nu, tient la victoire d'une main, la foudre dans l'autre ; et son aigle, entre ses jambes, dresse² la tête.

JUNON³, auprès de lui, roule ses gros yeux⁴, surmontés d'un diadème d'où s'échappe comme une vapeur un voile flottant au vent⁵.

Par derrière, Minerve⁶, debout sur un piédestal, s'appuie contre sa lance⁷. La peau de la gorgone⁸ lui couvre la poitrine ; et un péplos de lin descend à plis réguliers⁹ jusqu'aux ongles de ses orteils. Ses yeux glauques¹⁰, qui brillent sous sa visière, regardent au loin, attentivement.

A la droite du palais, le vieillard Neptune¹¹ chevauche un dauphin battant de ses nageoires un grand azur qui est le ciel ou la mer, car la perspective de l'Océan continue l'éther bleu ; les deux éléments se confondent.

De l'autre côté, *Pluton*, farouche, un manteau couleur de nuit¹², avec une tiare de diamants et un sceptre d'ébène, est au milieu d'une île entourée par les circonvolutions du Styx ; — et ce fleuve d'ombre va se jeter¹³ dans les ténèbres, qui font sous la falaise un grand trou noir, un abîme sans formes.

Mars, vêtu d'airain¹⁴, brandit d'un air furieux son bouclier large et son épée.

¹ Αντώνιος εὑρίσκεται εἰς τὴν ἔρημον, πειραζόμενος ὑπὸ τοῦ διαβόλου. Βλέπει ὀπτασίαν ἀγγέλουσαν αὐτῷ τὸ τέλος τῆς εἰδωλολατρείας καὶ τὸν θρίαμβον τῆς χριστιανικῆς θρησκείας).

² Ζεὺς. — ³ Ὑψοῖ τὴν κεφαλὴν. — ⁴ Ἡ Ἥρα. — ⁵ Στρέφει τοὺς μεγάλους ὀφθαλμούς της ὥστε κἀκείσε. — ⁶ Καλύπτρα κυματίζουσα εἰς τὸν ἀέρα. — ⁷ Ἡ Ἄθηνᾶ. — ⁸ Ἐρείδεται ἐπὶ τοῦ θώρακος αὐτῆς. — ⁹ (Ἡ Ἄθηνᾶ δὲν ἔφερεν ἐπὶ τοῦ στήθους τὸ δέρμα τῆς Γοργόνος, ἀλλὰ τὴν κεφαλὴν αὐτῆς ἐπὶ τοῦ θώρακος της). — ¹⁰ Κατὰ κανονικὰς πτυχάς. — ¹¹ Οἱ γλαυκοὶ αὐτῆς ὀφθαλμοί. — ¹² Ὁ γέρο Ἡσείδων. — ¹³ Μίλαν. — ¹⁴ Ὁ ζαφερός οὗτος ποταμὸς ἐκβάλλει. — ¹⁵ Χαλκοπευχίς.

Hercule, plus bas, les contemple, appuyé sur sa massue.

Appolon, la face rayonnante, conduit, le bras droit allongé, quatre chevaux blancs qui galoppent; et *Cérès*⁴, dans un chariot que traient des bœufs, s'avance vers lui une faucille à la main.

Bacchus vient derrière elle, sur un char très-bas, mollement tiré² par des lynx. Gras, imberbe et des pampres au front, il passe en tenant un cratère³ d'où déborde du vin. *Silène*, à ses côtés⁴, chancelle sur un âne. *Pan* aux oreilles pointues souffle dans la syrinx⁵, les Mimallonéides frappent des tambours⁶, les Ménades jettent des fleurs, les Bacchantes⁷ tournaient la tête en arrière, les cheveux répandus⁸.

Diane, la tunique retroussée⁹, sort du bois avec ses nymphes.

Au fond d'une caverne, *Vulcain* bat le fer¹⁰ entre les Cabires; çà et là les vieux Fleuves, accoudés sur des pierres vertes, épanchent leurs urnes¹¹; les Muses debout chantent dans les vallons.

Les Heures, de taille égale, se tiennent par la main; et *Mercure* est posé obliquement sur un arc-en-ciel¹², avec son caducée, ses talonnières et son pétase.

Mais en haut de l'escalier des Dieux, parmi des nuages doux comme des plumes et dont les volutes en tournant laissent tomber des roses, *Venus-Anadyomène* se regarde dans un miroir; ses prunelles glissent langoureusement sous ses paupières un peu lourdes.

ANTOINE. — « Ah! ma poitrine se dilate¹³. Une joie que je ne connaissais pas me descend jusqu'au fond de l'âme. Comme c'est beau! comme c'est beau!»

¹ Ἡ Δημήτηρ. — ² Ραθύμως συρόμενον. — ³ Κρατῆρα. — ⁴ Παρ' αὐτῶ. — ⁵ Ὁ ὄξεια ἔχων ὄτα Πᾶν συρίζει τὴν σύριγγα. — ⁶ Αἱ Μιμαλλῶνες κρούουσι τύπανα. — ⁷ Αἱ Βάκχαι. — ⁸ Τὴν κόμην λελυμένην (ἔχουσαι). — ⁹ Ἡ Ἄρτεμις, τὸν χιτῶνα ἔχουσα ἀνεσταλμένη. — ¹⁰ Ὁ Ἡφαιστος σφυρηλατεῖ τὸν σίδηρον. — ¹¹ Λάγηνος. — ¹² Ὁ Ἑρμῆς ἐπερείδεται πλαγίως ἐπὶ Ἰριδος. — ¹³ Ἡ καρδία μου εὐφραίνεται.

HILARION ¹. — « Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées ; on les rencontrait au bord des chemins, on les possédait dans sa maison ; — et cette familiarité ² divinisait la vie.

Elle n'avait pour but que ³ d'être libre et belle. Les vêtements larges facilitaient la noblesse des attitudes. La voix de l'orateur, exercée par la mer, battait à flots sonores les portiques des marbres. L'éphèbe, frotté d'huile, luttait tout nu en plein soleil. L'action la plus religieuse était d'exposer des formes pures.

Et ces hommes respectaient les épouses, les vieillards, les suppliants. Derrière le temple d'Hercule, il y avait un autel à la pitié.

On immolait des victimes avec des fleurs autour des doigts. Le souvenir même se trouvait exempt de la pourriture des morts. Il n'en restait qu'un peu de cendres. L'âme, mêlée à l'éther sans bornes, était partie vers les Dieux ! (se penchant à l'oreille d'Antoine).

Et ils vivent toujours ⁴. L'empereur Constantin adore Apollon. Tu retrouveras la Trinité dans les Mystères de Samothrace, le baptême chez Isis, la rédemption chez Mithra, le martyr d'un Dieu aux fêtes de Bacchus. Proserpine ⁵ est la Vierge !... Aristée, Jésus ! »

Antoine reste les yeux baissés ; puis tout à coup il répète le symbole de Jérusalem ⁶, — comme il s'en souvient, — en poussant à chaque phrase un long soupir.

« Je crois en un seul Dieu, le Père, — et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, — fils premier-né de Dieu, — qui s'est incarné et fait homme ⁷, — qui a été crucifié ⁸ — et enseveli ⁹, — qui est monté au ciel, — qui viendra pour juger les vi-

¹ Ἡλάριον, παλαιὸς φίλος τοῦ Ἁγίου Ἀντωνίου, οὗ τὴν μορφήν ἐλάμβανεν ὁ διάβολος ὅπως πειράξῃ αὐτόν. — ² Καὶ ἡ οικειότης αὐτῆ (πρὸς τοὺς θεούς). — ³ Μόνον σκοπὸν εἶχεν (ἡ ζωὴ). — ⁴ Ζῶσιν ἔτι (οἱ θεοί). — ⁵ Ἡ Περσεφόνη. — ⁶ Τὸ σύμβολον τῆς πίστεως. — ⁷ Σχοκωθέντα καὶ ἐνανθρωπήσαντα. — ⁸ Σταυρωθέντα. — ⁹ Καὶ ταφέντα.

vants et les morts, — dont le royaume n'aura pas de fin¹ ; — et à un seul Saint-Esprit, — et à un seul baptême de repentance², — et à une seule sainte Eglise catholique, — et à la résurrection de la chair³ — et à la vie éternelle!»

Aussitôt la croix grandit, et perçant les nuages elle projette une ombre⁴ sur le ciel des Dieux⁵.

Tous pâlisent. L'Olympe a remué⁶.

Antoine distingue contre sa base⁷, à demi perdu dans les cavernes, ou soutenant les pierres de leurs épaules, de vastes corps enchaînés. Ce sont les Titans, les Géants, les Hécatonchires, les Cyclopes.

Une voix s'élève, indistincte et formidable, — comme la rouleur des flots, comme le bruit des bois sous la tempête, comme le mugissement du vent dans les précipices :

« Nous savions cela, nous autres ! Les Dieux doivent finir. Uranus fut mutilé par Saturne⁸, Saturne par Jupiter. Il sera lui-même anéanti. Chacun son tour ; c'est le destin⁹ ! »

Et, peu à peu, ils s'enfoncent dans la montagne, disparaissent.

Cependant les tuiles du palais d'or s'envolent.

Jupiter est descendu de son trône. Le tonnerre, à ses pieds, fume comme un tison près de s'éteindre¹⁰ ; — et l'aigle, allongeant le cou, ramasse avec son bec ses plumes qui tombent.

« Je ne suis donc plus le maître des choses, très-bon, très-grand, dieu des phratries¹¹ et des peuples grecs, aïeul de tous les rois, Agamemnon du ciel ! »

« Aigle des apothéoses, quel souffle de l'Erebe t'a repoussé jusqu'à moi ? ou, t'envolant du champ de Mars, m'apportes-tu l'âme du dernier des empereurs ? »

¹ Ὁ ὅς τῆς βασιλείας οὐκ ἔσται τέλος. — ² (Ὁμολογῶ) ἐν βάπτισμα εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν. — ³ (Προσοδικῶ) ἀνάστασιν νεκρῶν. — ⁴ Διασχίζουσα τὰ νέφη ρίπτει σκιάν. — ⁵ Τῶν θεῶν (τοῦ Ὀλύμπου). — ⁶ Ὁ Ὀλύμπος (ὁ οὐρανὸς τῶν θεῶν) ἐσεισθη. — ⁷ Πλησιαιτάτα τῆς βάσεώς του. — ⁸ Ὁ Οὐρανὸς ἠκρωτηριάσθη ὑπὸ τοῦ Κρόνου. — ⁹ Τοιαύτη ἡ εἰσαρμένη. — ¹⁰ Καπνίζει ὡς δαυλὸς σβεννόμενος. (Ὁ κεραυνὸς ἀπώλεσε τὴν δυνάμειν του). — ¹¹ Φράτριος.

»Je ne veux plus de celles des hommes! Que la terre les garde, et qu'ils s'agitent au niveau de sa bassesse. Ils ont maintenant des cœurs d'esclaves, oublient les injures les ancêtres, le serment; et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'individu, la hideur des races! »

Sa respiration lui soulève les côtes à les briser, et il tord ses poings³. Hébé en pleurs⁴ lui présente une coupe⁵. Il la saisit.

»Non! Non! tant qu'il y aura⁶, n'importe où, une tête enfermant la pensée, qui hâisse le désordre et conçoive la Loi, l'esprit de Jupiter vivra!»

Mais la coupe est vide. Il la penche lentement sur l'ongle de son doigt.

»Plus une goutte! Quand l'ambrosie défaille, les Immortels s'en vont⁷. »

Elle glisse de ses mains, et il s'appuie contre une colonne se sentant mourir.

Minerve n'a plus sa lance; et des corbeaux qui nichaient dans les sculptures de la frise⁸, tournent autour d'elle, mordent son casque.

«Laissez-moi voir si mes vaisseaux, fendant la mer brillante, sont revenus dans mes trois ports⁹, pourquoi les campagnes se trouvent désertes, et ce que font maintenant les filles d'Athènes.

»Au mois d'Hecatombéon, mon peuple entier se portait vers moi¹⁰, conduit par ses magistrats et par ses prêtres. Puis s'avancèrent en robes blanches avec des chitons d'or¹¹, les longues files des vierges tenant des coupes, des corbeilles, des parasols; puis, les trois cents bœufs du sacrifice,

¹ Δέν θέλω πλέον τὰς τῶν ἀνθρώπων (ψυχὰς). — ² Ἡ δυσμορφία τῶν γενεῶν. — ³ Στροβεῖ τὰς χεῖρας. — ⁴ Ἡ Ἥβη δακρυχέουσα. — ⁵ Κύπελλον. — ⁶ Ἐνόσω ὑπάρχει. — ⁷ Ὅταν ἡ ἀμβροσία ἐκλείπη, οἱ θεοὶ σὺντο. — ⁸ Τοῦ διαζώματος (τοῦ Παρθενῶνος). — ⁹ Ἦτοι τοὺς τρεῖς λιμένας τῶν Ἀθηνῶν. — ¹⁰ Ἐννοεῖ τὴν κατὰ τὴν τρίτην ἡμέραν τῶν Παναθηναίων γενομένην πρὸς τὴν ἀκρόπολιν πομπήν). — ¹¹ Χιτῶνας χρυσοῦράντους.

des vieillards agitant des rameaux verts, des soldats entrecrochant leurs armures, des éphèbes chantant des hymnes, des joueurs de flûte¹, des joueurs de lyre², des rhapsodes, des danseuses³; — enfin, au mat d'une trirème marchant sur des roues, mon grand voile⁴ brodé par des vierges, qu'on avait nourries pendant un an d'une façon particulière; et quand il s'était montré dans toutes les rues, toutes les places et devant tous les temples, au milieu du cortège psalmodiant toujours, il montait pas à pas la colline de l'Acropole, frôlait les Propylées et entraît au Parthénon.

»Mais un trouble me saisit, moi, l'industrielle! Comment! Comment, pas une idée! Voilà que je tremble plus qu'une femme.»

Elle aperçoit une ruine derrière elle, pousse un cri, et frappée au front, tombe par terre à la renverse.

¹ Ἀλλήταί. — ² Λυραῖοιδοί. — ³ Ὀρχηστρίδες. — ⁴ Ὁ μέγας πέπλος μου.

1890
455
25
0
24
2002
20 328
62
6

1894
474
9
21
2595
29 342
15
1

VICTOR HUGO

Ὁ Βίκτωρ Hugo, γεννηθεὶς τῷ 1802, εἶναι οὐχὶ μόνον ὁ μέγιστος τῶν ποιητῶν τοῦ αἰῶνος, ἀλλὰ καὶ φιλόσοφος μέγας, ἐν τῷ μόνον διακαῶς ἀείποτε ποιήσας, τὸ καλὸν τῆς ἀνθρωπότητος. Ἐπαναστασιν αὐτόχρημα ἐπήνεγκεν εἰς τὴν γαλλικὴν γραμματολογίαν, ἐπλούτισε δὲ τὴν γλῶσσαν διὰ πλείστον ὄσων λέξεων καὶ φράσεων, ἃς οἱ ἀκριβολόγοι εἶχον ἀποσκορακίσει. Σήμερον ὁ Hugo εἶναι τὸ ἀντικείμενον τοῦ σεβασμοῦ συμπάσης τῆς Γαλλίας, εἰσῆλθε δὲ, ὡς κάλλιστα ἐλέχθη, ζῶν εἰς τὴν ἀθανασίαν.

Ὁ ἐπιπορευθεὶς ἄναφέρωμεν ἐνταῦθα τινὰ μόνον τῶν ἔργων αὐτοῦ, διότι εἶναι οὐχὶ μόνον ὁ κράτιστος, ἀλλὰ καὶ εἰς τῶν γονιμοτάτων συγγραφέων τοῦ αἰῶνος τούτου. Λυρικά ποιήματα : *Odes et Ballades, Feuilles d'Automne, Chants du crépuscule, les Voix intérieures*. Ἡ *Légende des Siècles* εἶναι ὡς γιγαντιαία τις ἐποποιία, ἣτις ἄρχεται ἀπὸ τῆς δημιουργίας, ἀπολήγει δὲ εἰς τοὺς καθ' ἡμᾶς χρόνους. Μυθιστορία· ἡ «Παναγήκοντα τρία». Δράματα : ὁ «Ἐρνάνης», ὁ «Βασιλεὺς διασκεδάζει», ἡ «Μαριὼν Δελόρμ», ἡ «Λουκρητία Βοργία», ὁ «Ροῦὲ Βλάς», ὁ «Κρόμβελ», ὁ *Τορκουεμάδας*. Αἱ «Τιμορίαι» (*les Châtiments*), γραφθεῖσαι ἐν τῇ ἐξορίᾳ, εἶναι αἰτῶναι ὑπέρτεραι καὶ τῶν τοῦ Ἰουδαιαίου.

LES MISÉRABLES

XVII.

Faut-il trouver bon Waterloo ?

Il existe une école libérale¹ très respectable, qui ne hait point Waterloo. Nous n'en sommes pas². Pour nous, Waterloo n'est que la date³ stupéfaite de la liberté. Qu'un tel aigle sorte d'un tel œuf⁴, c'est à coup sûr⁵ l'inattendu.

Waterloo, si l'on se place au point de vue culminant⁶ de la question, est intentionnellement une victoire contre-révolutionnaire⁷. C'est l'Europe contre la France, c'est Pétersbourg, Berlin et Vienne contre Paris, c'est le statu-quo⁸

¹ Σχολή τις φιλελεύθερος. — ² Δὲν ἀνήκομεν εἰς αὐτὴν (τὴν σχολὴν). — ³ Date ἐνταῦθα ἐποχῆ. — ⁴ Ἄετὸν ἐνταῦθα ἐννοεῖ τὴν ἐλευθερίαν, ὡς δὲ ἀφ' οὗ ἐξεκολάφη τοιοῦτος ἀετὸς ἐννοεῖ τὴν μάχην τοῦ Βατερλώ. — ⁵ Βεβαιότατα. — ⁶ Κυρίως, πρωτίστη ἀποψις. — ⁷ Ἀντεπαναστατικῆ, ἥτοι κατὰ τῶν ἀρχῶν τῆς γαλλικῆς Ἐπανάστασεως. — ⁸ Τὸ καθεστὼς, ἡ στασιμότης.

contre l'initiative, c'est le 14 juillet 1789¹ attaqué à travers le 20 mars 1815², c'est le branle-bas des monarchies contre l'indomptable émeute française³. Eteindre enfin ce vaste peuple en éruption depuis vingt-six ans, tel était le rêve. Solitarité⁴ des Brunswick, des Nassau, des Romanoff, des Hohenzollern, des Habsbourgs avec les Bourbons. Waterloo porte en croupe le droit divin⁵. Il est vrai que l'empire ayant été despotique, la royauté, par la réaction naturelle des choses, devait forcément être libérale, et qu'un ordre constitutionnel à contre-cœur⁶ est sorti de Waterloo, au grand regret des vainqueurs. C'est que la révolution⁷ ne peut-être vraiment vaincue, et qu'étant providentielle et absolument fatale elle reparait toujours, avant Waterloo, dans Bonaparte jetant bas les vieux trônes⁸, après Waterloo, dans Louis XVIII octroyant et subissant la charte⁹. Bonaparte met un postillon¹⁰ sur le trône de Naples et un sergent¹¹ sur le trône de Suède, employant l'inégalité à démontrer l'égalité ; Louis XVIII à Saint-Ouen contre-signé la déclaration des droits de l'homme¹². Voulez-vous vous rendre compte de ce que c'est que la révolution¹³, appelez-la Progrès ; et voulez-vous

¹ Ἡ ἡμέρα τῆς ἀλώσεως τῆς Βασιλλῆς, ἀφ' ἧς χρονολογοῦνται πράγματα αἱ εὐρωπαϊκαὶ ἐλευθερίαι. — ² Ἡμέρα τῆς ἐπανόδου τοῦ Ναπολέοντος εἰς Παρισίους ἀπὸ τῆς νήσου τῆς Ἑλλάδος. — ³ Τὸ πολεμιστήριον πρόσταγμα τῶν μοναρχιῶν κατὰ τῆς ἀδαμάστου γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως. — ⁴ Ἀλληλέγγυον. Ἦτοι ἡ ἀμοιβαία ἐξασφάλισις τῶν βασιλικῶν οἰκῶν τῆς Εὐρώπης κατὰ τοῦ πνεύματος τῆς γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως. — ⁵ Ἡ Βατερλώ φέρει ἐπὶ τῶν νότων αὐτῆς τὸ θεῖον δίκαιον. — ⁶ Ἀκουσίως (τῶν νικητῶν). — ⁷ Ἡ Ἐπανάστασις, ἣτοι αἱ ἀρχαὶ τοῦ 1789. — ⁸ Κρημνίζοντα τοὺς παλαιοὺς θρόνους. — ⁹ Ἀπονέμοντα καὶ ὑπομένοντα τὸν (συνταγματικὸν) χάρτην. — ¹⁰ Ἀμαξηλάτης (τὸ ἐπάγγελμα), ὁ Μουράτης. — ¹¹ Ὁ Βερναδόττης, ὅστις ἦτο λοχίας πρὸ τῆς Ἐπαναστάσεως τοῦ 89. — ¹² Ἐν τῇ μικρᾷ πόλει τῆς Σαίντ-Οὐάν, ὁ Λουδοβίκος ΙΓ' τῇ 2 Μαΐου 1814 εἰσερχόμενος εἰς τὴν Γαλλίαν μετὰ τῶν συμμάχων ὑπέγραψε διακήρυξιν, ἐν ἣ ἐτίθεντο αἱ βάσεις τοῦ συνταγματικοῦ χάρτου. Ὁ δὲ συγγραφεὺς ἐννοεῖ ὅτι διὰ τῆς διακηρύξεως ταύτης, ὁ διάδοχος τῶν Βουρβόνων προσυπέγραψε τὴν διακήρυξιν τῶν δικαιωμάτων τοῦ ἀνθρώπου. — ¹³ Θέλετε νὰ νοήσητε τί ἐστὶν ἐπανάστασις ;

vous rendre compte de ce que c'est le progrès, appelez-le Demain. Demain fait irrésistiblement son œuvre, et il la fait dès aujourd'hui. Il arrive toujours à son but, étrangement. Il emploie Wellington à faire de Foy, qui n'était qu'un soldat, un orateur¹. Foy tombe² à Hougomont et se relève à la tribune. Ainsi procède le progrès³. Pas de mauvais outil pour cet ouvrier-là. Il ajuste à son travail divin⁴, sans se déconcerter, l'homme qui a enjambé les Alpes⁵, et le bon vieux malade chancelant du père Elysée⁶. Il se sert du podagre comme du conquérant; du conquérant au dehors, du podagre au dedans. Waterloo, en coupant court⁷ à la démolition des trônes européens par l'épée, n'a eu d'autre effet que de faire continuer le travail révolutionnaire d'un autre côté. Les sabreurs ont fini, c'est le tour des penseurs. Le siècle⁸, que Waterloo voulait arrêter, a marché dessus⁹ et a poursuivi sa route. Cette victoire sinistre a été vaincue par la liberté.

En somme¹⁰, et incontestablement, ce qui triomphait à Waterloo, ce qui souriait derrière Wellington, ce qui lui apportait tous les bâtons de maréchal de l'Europe y compris, dit-on, le bâton de maréchal de France, ce qui roulait joyeusement les brouettes¹¹ de terre pleine d'ossements pour élever la butte du lion¹², ce qui a triomphalement écrit sur ce piédestal cette date : 18 juin 1815, ce qui encourageait Blücher sabrant la déroute, ce qui du haut du plateau de Mont-Saint-Jean se penchait sur la France comme sur une proie, c'était la contre-révolution. C'est la contre-révolution qui murmurait ce mot infâme : démembrement¹³. Arrivée à Paris,

¹ Διὰ τοῦ Βελλιγκτώνοσ (μεταχειριζόμενος ὡσ ὄργανον τὸν Βελλιγκτώνα) ἀναδεικνύει ρήτορα τὸν στρατιώτην Φουά. — ² Ἡττᾶται. — ³ Οὕτως ἐργάζεται ἡ πρόοδος. — ⁴ Προσαρμόζει εἰς τὴν θείαν αὐτοῦ ἐργασίαν. — ⁵ Τὸν Ναπολέοντα. — ⁶ Ἐννοεῖ ἐνταῦθα ὁ συγγραφεὺς Λουδοβίκον τὸν ΙΗ'. — ⁷ Παύσασα διὰ μιᾶσ. — ⁸ Ὁ αἰὼν, ἤτοι ἡ πρόοδος. — ⁹ Ἐπάτησεν ἐπ' αὐτοῦ. — ¹⁰ Ἐν συντόμῳ. — ¹¹ Χειραμάξια. — ¹² Λοφίσκος ἐφ' οὗ ἐστήθη ὁ λέων (τοῦ Βατερλώ). — ¹³ Διαμελισμός (τῆσ Γαλλίας)

elle a vu le cratère de près, elle a senti que cette cendre lui brûlait les pieds, et elle s'est ravisée⁴. Elle est revenue au bégaiement d'une charte.

Ne voyons dans Waterloo que ce qui est dans Waterloo. De liberté intentionnelle, point. La contre-révolution était involontairement libérale, de même que par un phénomène correspondant Napoléon était involontairement révolutionnaire. Le 18 juin 1815⁵ Robespierre à cheval fut désarçonné.

NOTRE-DAME DE PARIS

Ceci tuera cela.

Nos lectrices nous pardonneront de nous arrêter un moment pour chercher qu'elle pouvait être la pensée qui se dérobait⁴ sous ces paroles énigmatiques de l'archidiacre : *Ceci tuera cela. Le Livre tuera l'édifice.*

A notre sens², cette pensée avait deux faces. C'était d'abord une pensée de prêtre. C'était l'effroi du sacerdoce³ devant un agent nouveau, l'imprimerie. C'était l'épouvante et l'éblouissement de l'homme du sanctuaire⁴ devant la presse lumineuse de Guttemberg⁵. C'était la chaire⁶ et le manuscrit, la parole parlée et la parole écrite, s'alarmant de⁷ la parole imprimée ; quelque chose de pareil à la stupeur d'un passereau qui verrait l'ange Légion ouvrir ses six millions d'ailes. C'était le cri du prophète qui entend déjà bruire et fourmiller l'humanité émancipée⁸, qui voit dans l'avenir l'intelligence saper la foi⁹, l'opinion détrôner la croyance, le monde secouer Rome¹⁰. Pronostic¹¹ de philo-

¹ Μετέγνω, ἤλλαξε γνώμην. — ² Ἡ ἡμέρα τῆς ἐν Βατερλό μάχης.

³ Τὴν ὑποκρυπτομένην. — ⁴ Καθ' ἡμᾶς. — ⁵ Τὸ ἱσραελῆϊον. — ⁶ Τοῦ ἱερέως. — ⁷ Πρὸ τοῦ φωτοδόλου πιεστηρίου τοῦ Γουτεμβέργου. — ⁸ Ὁ ἄμβων. — ⁹ Ἡτις ἐλίπει ἐν τῷ μέλλοντι τὴν διάνοιαν ὑποσκάπτουσαν τὴν πίστιν. — ¹⁰ Τὸν κόσμον ἀποτινάσσοντα τὴν Ρώμην, ἤτοι τὰ παραδειγματῶδη δόγματα. — ¹¹ Πρὸ γνῶσεως.

sophe qui voit la pensée humaine, volatilisée par la presse, s'évaporer¹, du soldat qui examine le bélier d'airain² et qui dit : La tour croulera³. Cela signifiait qu'une puissance allait succéder à une autre puissance. Cela voulait dire : La presse tuera l'église.

Mais sous cette pensée (la première est la plus simple sans doute), il y en avait à notre avis une autre, plus neuve, un corollaire de la première⁴, moins facile à apercevoir et plus facile à contester ; une vue tout aussi philosophique, non plus du prêtre seulement, mais du savant et de l'artiste. C'était le pressentiment que la pensée humaine en changeant de forme allait changer de mode d'expression⁵; que l'idée capitale⁶ de chaque génération ne s'écrivait plus avec la même matière et de la même façon ; que le livre de pierre⁷, si solide et si durable, allait faire place⁸ aux livres de papier, plus solides et plus durables encore. Sous ce rapport⁹, la vague formule de l'archidiacre avait un second sens ; elle signifiait qu'un art allait détrôner un autre art. Elle voulait dire : L'imprimerie tuera l'architecture.

En effet, depuis l'origine des choses¹⁰ jusqu'au quinzième siècle de l'ère chrétienne inclusivement, l'architecture est le grand livre de l'humanité ; l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement¹¹, soit comme force, soit comme intelligence.

Quand la mémoire des premières races¹² se sentit surchargée, quand le bagage¹³ des souvenirs du genre humain devint si lourd et si confus que la parole, nue et volante, ris-

¹ Ἐξατμιζομένην διὰ τοῦ τύπου (διαδιδόμενην). — ² Πολιορκητικὴ μηχανὴ τῶν ἀρχαίων. — ³ Ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ ὅτι ὁ ἄνθρωπος θ' ἀνακτήσῃ τὴν ἐλευθερίαν τῆς συνειδήσεως. — ⁴ Πόρισμα τῆς πρώτης. — ⁵ (Μεταβάλλουσα τὸν θὰ μετέβαλλε καὶ τρόπον ἐκφράσεως). — ⁶ Ἡ κυρία ἰδέα. — ⁷ Τὰ μνημεῖα). — ⁸ Θὰ ὑπεχώρει. — ⁹ Κατὰ τοῦτο. — ¹⁰ Ἀπὸ τῆς δημιουργίας. — ¹¹ Κατὰ τὰς διαφόρους καταστάσεις τῆς ἀναπτύξεώς του. — ¹² Τῶν πρώτων γενεῶν. — ¹³ Bagage, κυριοτ. ἀποσκευὴ· le bagage des souvenirs, τὸ σύνολον τῶν ἀναμνήσεων.

qua d'en perdre en chemin ¹ on les transcrivit sur le sol de la façon la plus visible, la plus durable et la plus naturelle à la fois. On scella chaque tradition sous un monument ².

Les premiers monuments furent de simples quartiers de roche ³ que le fer n'avait pas touchés ⁴, dit Moïse. L'architecture commença comme toute écriture. Elle fut d'abord alphabétique. On plantait une pierre debout ⁵ et c'était une lettre, et chaque lettre était un hiéroglyphe, et sur chaque hiéroglyphe reposait un groupe d'idées ⁶ comme le chapiteau sur la colonne. Ainsi firent les premières races; partout, au même moment ⁷, sur la surface du monde entier, on retrouve la pierre levée des Celtes ⁸, dans la Sibérie d'Asie, dans les pampas ⁹ d'Amérique.

Plus tard on fit des mots. On superposa la pierre à la pierre, on accoupla ces syllabes de granit ¹⁰, le verbe ¹¹ essaya quelques combinaisons. Le dolmen ¹² et le cromlèck ¹³ celtes, le tumulus étrusque ¹⁴, le galgal hébreu, sont des mots. Quelques uns, le tumulus surtout, sont des noms propres ¹⁵. Quelquefois même quand on avait beaucoup de pierres et une vaste plage, on écrivait une phrase. L'immense entassement de Kernac ¹⁶ est déjà une formule tout entière.

Enfin on fit des livres. Les traditions avaient enfanté des symboles, sous lesquels elles disparaissaient comme le tronc

¹ Ἐκινδύνους ν'ἀπολέσῃ ἐξ αὐτῶν, νὰ λησμονήσῃ τινὰς, παρεργόμενων τῶν ἐτῶν. — ² Ἐσφράγισαν ἐκάστην παράδοσιν ὑπὸ ἐν μνημεῖον (Ἡγεῖρον ἐν μνημεῖον δι' ἐκάστην παράδοσιν). — ³ Ἀπλὰ μεγάλα τεμάχια λίθου. — ⁴ Οὐκ οἰκοδομήσεις αὐτοὺς τμητοὺς». (Ἐξοδος κεφ. κ'. στιχ. 25). — ⁵ Ἐνεπήγνυον λίθον ὀρθίως. — ⁶ Ἐν ἄθροισμα ἰδεῶν — ⁷ Κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον. — ⁸ Ἀπαντᾷται ὁ ἐστὶν ἑστημένος λίθος τῶν Κελτῶν (λίθοι οὗς ἐνεπήγνυον οἱ Κέλτοι ὡς μνημεῖα). — ⁹ Οὕτω καλοῦνται αἱ ἐκτεταμέναι πεδιάδες τῆς νοτίου Ἀμερικής. — ¹⁰ Συνεστοίχισαν τὰς ἐκ γρανίτου ταύτας συλλαβὰς. — ¹¹ Ὁ λόγος. — ¹² Δρυϊδικὸν ἢ κελτικὸν μνημεῖον συνιστάμενον ἐκ μεγάλης ἀκατεργάστου πλακῆς, στηριζομένης ἐπὶ δύο λίθων ἐστημένων καθέτως. — ¹³ Δρυϊκὸν καὶ τοῦτο μνημεῖον συγκείμενον ἐκ πολλῶν ὀγκωδῶν λίθων τεταγμένων κυκλοτεροῦς περὶ ἕτερον λίθον πολὺ ὑψηλότερον τῶν λοιπῶν. — ¹⁴ Τύμβος τυρρηνικός. — ¹⁵ Ὄνόματα κύρια, ἦτοι τάφοι. — ¹⁶ Γνωστὰ παρὰ τοῖς κελτολόγοις ὑπὸ τὸ ὄνομα alignements de Kernac. Ταῦτα εἶναι ἑκατοντάδες dolmens θεωρημένα κατὰ σειρὰν, ἀλλ' ἄνισα τὸ ὕψος.

de l'arbre sous son feuillage; tous ces symboles auxquels l'humanité avait foi¹, allaient croissant, se multipliant, se croisant, se compliquant de plus en plus; les premiers monuments ne suffisaient plus à les contenir; ils en étaient débordés de toutes parts; à peine ces monuments exprimaient-ils encore la tradition primitive, comme eux simple, nue et gisante sur le sol. Le symbole avait besoin de s'épanouir dans l'édifice. L'architecture alors se développa avec la pensée humaine; elle devint géante à mille têtes et à mille bras, et fixa, sous une forme éternelle, visible, palpable, tout ce symbolisme² flottant. Tandis que Dédale, qui est la force, mesurait; tandis qu'Orphée, qui est l'intelligence, chantait; le pilier qui est une lettre, l'arcade qui est une syllabe, la pyramide qui est un mot, mis en mouvement à la fois par une loi de géométrie et par une loi de poésie, se groupaient, se combinaient, s'amalgamaient, descendaient, montaient, se juxtaposaient sur le sol, s'étagaient dans le ciel³, jusqu'à ce qu'ils eussent écrit, sous la dictée de l'idée générale d'une époque⁴, ces livres merveilleux, qui étaient aussi de merveilleux édifices: la pagode d'Eklinga⁵, le Rhamseïon d'Égypte, le temple de Salomon.

L'idée-mère⁶, le verbe, n'était pas seulement au fond⁷ de tous ces édifices, mais encore dans la forme⁸. Le temple de Salomon, par exemple, n'était pas seulement la reliure du livre saint⁹, il était le livre saint lui-même. Sur chacune de ces enceintes concentriques, les prêtres pouvaient lire le verbe traduit et manifesté aux yeux, et il suivait ainsi ses transformations de sanctuaire en sanctuaire, jusqu'à ce qu'ils le saisissent dans son dernier tabernacle¹⁰, sous la forme la

¹ Εἰς τὰ ὅποια ἡ ἀνθρωπότης ἐπίστευσε. — ² Παράστασις τῶν ἰδεῶν διὰ συμβόλων. — ³ Πρὸς τὰ ἄνω. — ⁴ Τῇ ὑπαγορεύσει τῆς γενικῆς ἰδέας μιᾶς ἐποχῆς. — ⁵ (Ἐν Ἰνδίας). — ⁶ Ἡ ἀρχικὴ ἰδέα. — ⁷ Ἐν τῇ ἐννοίᾳ. — ⁸ Ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ σχήματι. — ⁹ Τὸ περιβάλλον τῆς ἱερᾶς βίβλου. — ¹⁰ Τὸ ἅγιον τῶν ἁγίων.

plus concrète¹, qui était encore de l'architecture : l'arche². Ainsi le verbe était enfermé dans l'édifice, mais son image était sur son enveloppe comme la figure humaine sur le cercueil d'une momie.

Et non-seulement la forme des édifices, mais encore l'emplacement qu'ils se choisissaient, révélait la pensée qu'ils représentaient. Selon que le symbole à exprimer était gracieux ou sombre, la Grèce couronnait ses montagnes d'un temple harmonieux à l'œil, l'Inde éventrait les siennes pour y ciseler ses difformes pagodes souterraines, portées par de gigantesques rangées³ d'éléphants de granit.

Ainsi, durant les six mille premières années du monde, depuis la pagode la plus immémoriale⁴ de l'Indoustan jusqu'à la cathédrale de Cologne⁵, l'architecture a été la grande écriture du genre humain. Et cela est tellement vrai que non-seulement tout symbole religieux, mais encore toute pensée humaine a sa page dans ce livre immense et son monument.

Toute civilisation commence par la théocratie et finit par la démocratie. Cette loi de la liberté succédant à l'unité est écrite dans l'architecture. Car, insistons sur ce point⁶: il ne faut pas croire que la maçonnerie⁷ ne soit puissante qu'à édifier le temple⁸, qu'à exprimer le mythe⁹ et le symbolisme sacerdotal, qu'à transcrire en hiéroglyphes, sur ses pages de pierre, les tables mystérieuses de la loi¹⁰. S'il en était ainsi, comme il arrive dans toute société humaine au moment où le symbole sacré s'use et s'oblitére sous la libre pensée, où l'homme se dérobe au prêtre¹¹, où l'excrois-

¹ Ὑπὸ τὴν μάλιστα συγκεκριμένην μορφήν αὐτοῦ (τοῦ λόγου). — ² Τὴν κίεωτόν. — ³ Στοιχοί. — ⁴ Ἀπὸ τῆς παλαιτάτης παγόδας. — ⁵ Ὁ νεώτατος τῶν μεγάλων γοθικῶν ναῶν. — ⁶ Ἐπὶ τούτου. — ⁷ Ἡ οἰκοδομική. — ⁸ Μόνον ἵνα οἰκοδομητὸν ναόν. — ⁹ Ἐνταῦθα : παράδοσις. — ¹⁰ Τὰς πλάκας τοῦ νόμου (τοῦ θεοῦ). — ¹¹ Ὁ ἄνθρωπος τινάσσει τὸν ζυγὸν τοῦ ἱερατείου.

sance des philosophies et des systèmes rongé la face de la religion, l'architecture ne pourrait reproduire ce nouvel état de l'esprit humain; ses feuillets¹, chargés au recto², seraient vides au verso³; son œuvre serait tronquée, son livre serait incomplet. Mais non.

Prenons pour exemple le moyen âge, où nous voyons plus clair⁴ parcequ'il est plus près de nous. Durant sa première période, tandis que la théocratie organise l'Europe, tandis que le Vatican rallie et reclasse autour de lui les éléments d'une Rome faite avec la Rome qui git écroulée autour du Capitole, tandis que le christianisme s'en va recherchant⁵ dans les décombres de la civilisation antérieure tous les étages de la société⁶, et rebâtit avec ces ruines un nouvel univers hiérarchique⁷ dont le sacerdoce est la clef de voûte⁸; on entend sourdre⁹ d'abord dans ce chaos, puis on voit peu à peu, sous le souffle du christianisme, sous la main des barbares, surgir des déblais¹⁰ des architectures mortes, grecque et romaine, cette mystérieuse architecture romane¹¹, sœur des maçonneries théocratiques de l'Égypte et de l'Inde, emblème inaltérable du catholicisme pur, immuable hiéroglyphe de l'unité papale. Toute la pensée d'abord est écrite en effet dans ce sombre style roman¹². On y sent partout l'autorité, l'unité, l'impénétrable, l'absolu, Grégoire VII¹³, partout le prêtre, jamais l'homme; partout la caste¹⁴, jamais le peuple. Mais les croisades¹⁵ arrivent. C'est

¹ Τὰ φύλλα τοῦ βιβλίου (τὰ μνημεῖα). — ² Κατάφορα ἐν τῇ πρώτῃ σελίδι. — ³ Ἐν τῇ δευτέρᾳ σελίδι. — ⁴ Ἐν ᾧ βλέπομεν καθαρώτερον, ὅν νοσοῦμεν κάλλιον. — ⁵ Ἀναζητεῖ. — ⁶ Πάσας τὰς περιόδους τῆς κοινωνίας (τῆς ἀνθρωπότητος). — ⁷ Νέαν ἐν τῷ κόσμῳ ἱεραρχίαν. — ⁸ Ἡ ἡ ψαλῖς (ἡ ἐν τῷ μέσῳ τοῦ θόλου πέτρα) εἶναι τὸ ἱερατεῖον. — ⁹ Ἀκούεται ὡς τις ἀνάβλυσις. — ¹⁰ Ἀναφανισμένη ἐκ τῶν ἔρειπῶν. — ¹¹ (Κελτορωμανικὴ ἀρχιτεκτονικὴ. Ἡ ἀρχιτεκτονικὴ αὕτη ἐπεκράτησεν ἀπὸ τοῦ Ε' μέχρι τοῦ ΙΒ' αἰῶνος κυρίως ἐν τῇ μεσημβρινῇ Γαλλίᾳ). — ¹² Ἐν τῷ μελαγχολικῷ κελτορωμανικῷ τρόπῳ τῆς ἀρχιτεκτονικῆς. — ¹³ Ὁ πάπας Γρηγόριος ὁ Ζ', ὁ ἀνψώσας τὴν παπῶσύνην εἰς τὸν κολοφῶνα τῆς δόξης καὶ τῆς ἰσχύος. — ¹⁴ Κοινωνικὴ τάξις ἐνταῦθα τὸ ἱερατεῖον. — ¹⁵ Αἱ σταυροφορίαι.

un grand mouvement populaire ; et tout grand mouvement populaire, quelle qu'en soit la cause et le but, dégage toujours de son dernier précipité ¹ l'esprit de liberté. Des nouveautés ² vont se faire jour. Voici que s'ouvre la période orageuse des Jacques ³, des Pragueries ⁴ et des Ligues ⁵. L'autorité s'ébranle, l'unité se biffurque ⁶. La féodalité demande à partager avec la théocratie, en attendant le peuple qui surviendra inévitablement, et qui se fera, comme toujours, la part du lion. *Quia nominor leo*. La seigneurie perce donc sous le sacerdoce, la commune sous la seigneurie ⁷. La face de l'Europe est changée. Eh bien ! la face de l'architecture est changée aussi. Comme la civilisation, elle a tourné la page, et l'esprit nouveau des temps la trouve prête à écrire sous sa dictée. Elle est revenue des croisades avec l'ogive, comme les nations avec la liberté. Alors, tandis que Rome se démembre peu à peu ⁸, l'architecture romane meurt. L'hiéroglyphe déserte la cathédrale ⁹ et s'en va blasonner le donjon ¹⁰ pour faire un prestige à la féodalité ¹¹. La cathédrale elle-même, cet édifice autrefois si dogmatique ¹², envahie désormais par la bourgeoisie ¹³, par la commune, par la liberté, échappe au prêtre et tombe au pouvoir de l'artiste. L'artiste la bâtit à sa guise ¹⁴. Adieu ¹⁵ le mystère, le mythe,

¹ Ὑποστάθμη. — ² Ἐκ παντός μεγάλου κινήματος τοῦ λαοῦ ἐξέρχεται ἀπὸ τῆς τελευταίας αὐτοῦ ὑποστάθμης τὸ πνεῦμα τῆς ἐλευθερίας. — ³ Νεωτερισμοί (ιδεαί νέαι) θὰ προκύψωσι. — ⁴ Στάσεις τῶν χωρικῶν τῆς Γαλλίας κατὰ τῶν εὐγενῶν. Ἡ πρώτη αὐτῶν ἐγένετο ὑπὸ τῶν χωρικῶν τῆς Πικαρδίας τῷ 1838. Ὀνομάσθησαν Jacques, διότι ἐν Γαλλίᾳ ὀνομάζουσιν ἐμπαικτικῶς τὸν χωρικὸν Jacques bon homme. — ⁵ Στάσεις γενόμεναι ἐν Γαλλίᾳ τῷ 1840 κατὰ Καρόλου τοῦ Ζ'. — ⁶ Σύνδεσμοι, συμμαχίαι. — ⁷ Ἡ ἐξουσία σαλεύεται, ἢ ἐνόητος διχάζεται. — ⁸ Ἡ γαιωδεσποτεία διαφαίνεται ὑπὸ τὸ ἱερατεῖον, ἢ δὲ ἀνεξαρτησία τοῦ δήμου ὑπὸ τὴν γαιωδεσποτείαν. — ⁹ Διαμελίζεται ὀλίγον κατ' ὀλίγον ἡ Ρώμη (ἢ πνευματικὴ ἐξουσία τοῦ Πάπα). — ¹⁰ Καταλείπει τοὺς καθεδρικοὺς ναοὺς. — ¹¹ Καὶ σηματολογεῖ τοὺς φεουδαλικοὺς πύργους. — ¹² Ὅπως δόσῃ γόητρον εἰς τὸν φεουδαλισμόν. — ¹³ Ἐπὶ τῆς ἀρχιτεκτονικῆς τοῦ ὀποῖου ἄλλοτε ἀπετυποῦτο τὸ δόγμα. — ¹⁴ Ἡ τῶν ἀστῶν τάξις. — ¹⁵ Κατὰ τὸ δοκοῦν αὐτῷ. — ¹⁶ Ἐξέλιπε.

la loi. Voici ¹ la fantaisie et le caprice. Pourvu que le prêtre ait sa basilique et son autel, il n'a rien à dire. Les quatre murs sont à l'artiste. Le livre architectural n'appartient plus au sacerdoce, à la religion, à Rome ; il est ² à l'imagination, à la poésie, au peuple. De là, les transformations rapides et innombrables de cette architecture qui n'a que trois siècles, si frappantes ³ après l'immobilité stagnante de l'architecture romane qui en a six ou sept. L'art cependant marche à pas de géants. Le génie et l'originalité populaires font la besogne que faisaient les évêques. Chaque race écrit en passant sa ligne sur le livre ; elle rature les vieux hiéroglyphes romans sur le frontispice des cathédrales, et c'est tout au plus si l'on voit encore le dogme percer çà et là sous le nouveau symbole qu'elle y dépose. La draperie populaire laisse à peine deviner l'ossement religieux ⁴. On ne saurait se faire une idée des licences ⁵ que prennent alors les architectes, même envers l'église. Il existe à cette époque, pour la pensée écrite en pierre, un privilège tout à fait comparable à notre liberté actuelle de la presse. C'est la liberté de l'architecture.

Cette liberté va très-loin. Quelquefois un portail, une façade, une église tout entière, présente un sens symbolique absolument étranger au culte ⁶, ou même hostile à l'église. Dès le treizième siècle, Guillaume de Paris ⁷, Nicolas Flamel ⁸ au quinziesme, ont écrit de ces pages séditieuses. Saint-Jacques-de-la-Boucherie était tout une église d'opposition.

La pensée alors n'était libre que de cette façon ; aussi ne s'écrivait-elle tout entière que sur ces livres qu'on appelait édifices. Sous cette forme édifice, elle se serait vue brûler en place publique ⁹ par la main du bourreau sous la forme ma-

¹ (Ἰδοῦ). ² Ἐπικρατεῖ. — ³ Ἀνήκει. — ⁴ Τοσοῦτῳ ἐμφαντικάι. — ⁵ Τὸν ὀρησχευτικὸν σκελετόν. — ⁶ Δὲν δύνανταί τις νὰ φαντασθῆ τὴν ἐλευθερίαν. — ⁷ Ἀνατροπὴ, ὀρησχευτικὴ. — ⁸ Συγγραφεὺς καὶ βιβλιοπώλης ἀναλώμασι τοῦ ὁποῦ ἐκδομένη ἡ γὰρ τοῦ Saint-Jacques-de-la-Boucherie. — ⁹ Μέχρι τῆς Γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως ἐκαίετο οὕτω πᾶν βιβλίον θεωρούμενον ἐπαναστατικὸν ἢ κατὰ τῆς ἐκκλησίας.

nuscrit si elle avait été assez imprudente pour s'y risquer. Aussi n'ayant que cette voie pour se faire jour, elle s'y précipitait de toutes parts. De là l'immense quantité de cathédrales qui ont couvert l'Europe, nombre si prodigieux qu'on y croit à peine, même après l'avoir vérifié¹. Toutes les forces matérielles, toutes les forces intellectuelles de la société convergeaient au même point, l'architecture². De cette manière, sous prétexte de bâtir des églises à Dieu, l'art se développait dans des proportions magnifiques.

Alors quiconque naissait poète se faisait architecte. Le génie épars dans les masses, comprimé de toutes parts sous la féodalité comme sous une *testudo* de boucliers d'airain, ne trouvant issue³ que du côté de l'architecture, débouchait par cet art, et ses Iliades⁴ prenaient la forme de cathédrales. Tous les autres arts obéissaient et se mettaient en discipline sous l'architecture. C'étaient les ouvriers du grand œuvre. L'architecte, le poète, le maître, totalisait en sa personne⁵ la sculpture qui lui ciselait ses façades, la peinture qui lui enluminaient ses vitraux⁶, la musique qui mettait sa cloche en branle⁷ et soufflait dans ses orgues. Il n'y avait pas jusqu'à la pauvre poésie proprement dite, celle qui s'obstinait à végéter dans les manuscrits, qui ne fût obligée, pour être quelque chose, de venir s'encadrer dans l'édifice sous la forme d'hymne ou de prose ; le même rôle, après tout, qu'avait joué les tragédies d'Eschyle dans les fêtes sacerdotales de la Grèce, la Genèse dans le temple de Salomon.

Ainsi, jusqu'à Guttemberg, l'architecture est l'écriture principale, l'écriture universelle. Ce livre granitique, commencé par l'Orient, continué par l'antiquité grecque et romaine, le moyen âge en a écrit la dernière page. Du reste,

¹ Καὶ ἀφοῦ ἔτι ἐξήλεγεσαν αὐτόν. — ² Συνέπιπτον εἰς τὸ αὐτὸ σημεῖον (τὴν ἀρχιτεκτονικὴν). — ³ Μὴ ἐβρίσκουσα διέξοδον. — ⁴ Ἦτοι τὰ ποιήματα αὐτοῦ. — ⁵ Συνήγου ἐν τῷ προσώπῳ αὐτῶν. — ⁶ Ἐχρωμάτιζε τὰς ὑάλους τῶν θυρίδων τῆς. — ⁷ Ἦτις ἐκίνει τοὺς κώδωνας αὐτῆς.

ce phénomène d'une architecture de peuple succédant à une architecture de caste, que nous venons d'observer dans le moyen âge, se reproduit avec tout mouvement analogue dans l'intelligence humaine aux autres grandes époques de l'histoire. Ainsi, pour n'énoncer ici que sommairement une loi qui demanderait à être développée en des volumes, dans le haut Orient, berceau des temps primitifs, après l'architecture hindoue, l'architecture phénicienne, cette mère opulente de l'architecture arabe ; dans l'antiquité, après l'architecture égyptienne, dont le style ¹ étrusque et les monuments cyclopéens ne sont qu'une variété, l'architecture grecque, dont le style romain n'est qu'un prolongement surchargé du dôme carthaginois ; dans les temps modernes, après l'architecture romane, l'architecture gothique. Et en dédoublant ² ces trois séries, on retrouvera sur les trois sœurs aînées, l'architecture hindoue, l'architecture égyptienne, l'architecture romane, le même symbole : c'est-à-dire la théocratie, la caste, l'unité, le dogme, le mythe, Dieu ; et pour les trois sœurs cadettes, l'architecture phénicienne, l'architecture grecque, l'architecture gothique, quelle que soit du reste la diversité de forme inhérente à leur nature, la même signification aussi : c'est-à-dire, la liberté, le peuple, l'homme.

Qu'il s'appelle bramine ³, mage ⁴ ou pape, dans les maçonneries hindoue, égyptienne ou romane, on sent toujours le prêtre, rien que le prêtre. Il n'en est pas de même dans les architectures de peuple. Elles sont plus riches et moins saintes. Dans la phénicienne on sent le marchand, dans la grecque le républicain, dans la gothique le bourgeois.

Les caractères généraux de toute architecture théocratique sont l'immutabilité, l'horreur du progrès, la conservation des lignes traditionnelles ⁵, la consécration des types primitifs, le pli constant de toutes les formes de l'homme et de

¹ Τρόπος ἀρχιτεκτονικῆς. — ² Διχοτομοῦντες. — ³ Βραχμάν. — ⁴ Μάγος (παρὰ Πέρσας; ἱερεὺς καὶ σοφός). — ⁵ Πητροπυρρίδοτοι.

la nature aux caprices incompréhensibles du symbole. Ce sont des livres ténébreux que les initiés seuls savent déchiffrer¹. Du reste, toute forme, toute difformité même, y a un sens qui la fait inviolable. Ne demandez pas aux maçonneries hindoue, égyptienne, romane, qu'elles réforment leur dessin ou améliorent leur statuaire. Tout perfectionnement leur est impiété. Dans ces architectures, il semble que la raideur du dogme se soit répandue sur la pierre comme une seconde pétrification. — Les caractères généraux des maçonneries populaires, au contraire, sont la variété, le progrès, l'originalité, l'opulence, le mouvement perpétuel. Elles sont déjà assez détachées de la religion pour songer à leur beauté, pour la soigner, pour corriger sans relâche leur parure de statues ou d'arabesques. Elles sont du siècle. Elles ont quelque chose d'humain qu'elles mêlent sans cesse au symbole divin sous lequel elles se produisent encore. De là des édifices pénétrables² à toute âme intelligente, à toute imagination, symboliques encore, mais faciles à comprendre comme la nature. Entre l'architecture théocratique et celle-ci, il y a la différence d'une langue sacrée à une langue vulgaire, de l'hyéroglyphe à l'art, de Salomon à Phidias.

Si l'on résume ce que nous avons indiqué jusqu'ici très-sommairement, en négligeant³ mille preuves et aussi mille objections de détail⁴, on est amené à ceci : que l'architecture a été jusqu'au quinzième siècle le registre principal⁵ de l'humanité, que, dans cet intervalle, il n'est pas apparu dans le monde une pensée un peu compliquée qui ne se soit faite édifice ; que toute idée populaire comme toute loi religieuse a eu ses monuments ; que le genre humain enfin n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. Et pourquoi ? c'est que toute pensée, soit religieuse soit philosophique, est

¹ Είναι βιβλία σκοτεινά, ἅτινα μόνοι οἱ μνημονεμένοι ἠξέουρουσι ν' ἀναγνώσκειν. — ² Καταληπτά. — ³ Παραλείπονται. — ⁴ Μυρία ἀποδείξεις καὶ προσέτι μυρία ἀντιρρήσεις εἰς τὰ καθ' ἕκαστα. — ⁵ Ἡ κυρία ὁδὸς.

intéressée à se perpétuer¹, c'est que l'idée qui a remué² une génération veut en remuer d'autres et laisser trace. Or, quelle immortalité précaire³ que celle du manuscrit ! Qu'un édifice est un livre bien autrement solide⁴, durable et résistant ! Pour détruire la parole écrite, il suffit d'une torche et d'un turc⁵. Pour démolir la parole construite, il faut une révolution sociale, une révolution terrestre⁶ ! Les barbares ont passé sur le Colisée⁷, le déluge peut-être sur les Pyramides.

Au quinzième siècle tout change.

La pensée humaine découvre un moyen de se perpétuer non-seulement plus durable et plus résistant que l'architecture, mais encore plus simple et plus facile. L'architecture est détrônée. Aux lettres de pierre d'Orphée vont succéder les lettres de plomb⁸ de Guttemberg.

Le livre va tuer l'édifice.

L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère⁹. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement ; c'est la pensée humaine qui dépouille¹⁰ une forme et qui en revêt une autre ; c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence.

Sous la forme imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais¹¹ ; elle est volatile, insaisissable, indestructible. Elle se mêle à l'air. Du temps de l'architecture, elle se faisait montagne et s'emparait puissamment d'un siècle et d'un lieu. Maintenant, elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace.

¹ Ἐνδιαφέρεται νὰ διαιωισθῆ. — ² Συνετάρραξε. — ³ Ὅσα ἐφήμερος ἀθανασία ἢ τῶν χειρογράφων ! — ⁴ Πολὸ στερεώτερον. — ⁵ Πρὸς καταστροφήν τοῦ γραπτοῦ λόγου ἀρκεῖ μία δάξ καὶ εἰς τοῦρκος (εἰς βάρβαρος). — ⁶ Μεταβολὴ τῆς γῆς. — ⁷ Διῆλθον διὰ τοῦ Κολοσσαίου. — ⁸ Οἱ τυπογραφικοὶ χαρακτῆρες. — ⁹ Ἡ πρωτίστη μεταβολή. — ¹⁰ Ἀποβάλλει. — ¹¹ Ἡ ἰδέα εἶναι παράποτι ἄφθιτος.

Nous le répétons, qui ne voit que de cette façon elle est bien plus indélébile ? De solide qu'elle était elle devient vivace. Elle passe de la durée à l'immortalité¹. On peut démolir une masse, comment extirper l'ubiquité² ? Vienne un déluge, la montagne aura disparu depuis longtemps sous les flots que les oiseaux voleront encore ; et qu'une seule arche flotte à la surface du cataclysme, ils s'y poseront, surnageront avec elle, assisteront avec elle à la décrue des eaux³, et le nouveau monde qui sortira de ce chaos verra, en s'éveillant, planer au-dessus de lui, ailée et vivante, la pensée du monde englouti.

Et quand on observe que ce mode d'expression est non-seulement le plus conservateur⁴, mais encore le plus simple, le plus commode⁵, le plus praticable à tous ; lorsqu'on songe qu'il ne traîne pas un gros bagage et ne remue pas un lourd attirail ; quand on compare la pensée, obligée pour se traduire en un édifice, de mettre en mouvement quatre ou cinq autres arts et des tonnes d'or⁶, toute une montagne de pierres, toute une forêt de charpentes⁷, tout un peuple d'ouvriers ; quand on la compare à la pensée qui se fait livre, et à qui il suffit d'un peu de papier, d'un peu d'encre et d'une plume ; comment s'étonner que l'intelligence humaine ait quitté l'architecture pour l'imprimerie ? Coupez brusquement le lit primitif d'un fleuve, d'un canal creusé au-dessous de son niveau, le fleuve désertera son lit⁸.

Aussi voyez, comme, à partir de la découverte de l'imprimerie⁹, l'architecture se dessèche peu à peu, s'atrophie et se dénude. Comme on sent que l'eau baisse, que la sève s'en va¹⁰, que la pensée des temps et des peuples se retire d'elle ! Le refroidissement est à peu près insensible au quinzième

¹ Ἀπὸ τῆς διαρκείας μεταβαίνει εἰς τὴν ἀθανάσιαν. — ² Τὸ πανταχοῦ παρεῖναι. — ³ Εἰς τὴν ἐλάττωσιν τῶν ὕδατων. — ⁴ Ὁ συντηρητικώτατος. — ⁵ Ὁ εὐχρηστώτατος. — ⁶ Τόνους ὀλοῦς χρυσοῦ. — ⁷ Δάσος ὀλον ξυλείας. — ⁸ Ὅτι καταλίπη τὴν κοίτην του. — ⁹ Ἀπὸ τῆς ἀνακαλύψεως τῆς τυπογραφίας. — ¹⁰ Ὁ χυμὸς (ἢ ζωτικότης) ἐκλείπει.

siècle; la presse est trop débile encore, et soutire tout au plus à la puissante architecture une surabondance de vie¹. Mais dès le seizième siècle, la maladie de l'architecture est visible; elle n'exprime déjà plus essentiellement la société; elle se fait misérablement art classique; de gauloise, d'euro-péenne, d'indigène, elle devient grecque et romaine; de vraie et de moderne pseudo-antique. C'est cette décadence qu'on appelle la renaissance²! Décadence magnifique pourtant, car le vieux génie gothique, ce soleil qui se couche derrière la gigantesque presse de Mayence³, pénètre encore quelque temps de ses derniers rayons tout cet entassement hybride⁴ d'arcades latines et de colonnades corinthiennes.

C'est ce soleil couchant que nous prenons pour une aurore.

Cependant, du moment où l'architecture n'est plus qu'un art comme un autre⁵, dès qu'elle n'est plus l'art total, l'art souverain, l'art tyran, elle n'a plus la force de retenir les autres arts. Ils s'émancipent donc, brisent le joug de l'architecte, et s'en vont chacun de leur côté. Chacun d'eux gagne à ce divorce⁶. L'isolement grandit tout. La sculpture devient statuaire, l'imagerie devient peinture, le canon⁷ devient musique. On dirait un empire qui se démembré à la mort de son Alexandre, et dont les provinces se font royaume.

De là Raphaël, Michel-Ange, Jean Goujon⁸, Palestrina⁹, ces splendeurs de l'éblouissant seizième siècle.

En même temps que les arts, la pensée s'émancipe de tous côtés¹⁰. Les hérésiarques du moyen âge avaient déjà fait de larges entailles au catholicisme¹¹. Le seizième siècle brise

¹ Τὸ πολὺ ὑφαιρεῖ (ἢ τυπ) ἀπὸ τῆς ἰσχυρᾶς ἀρχιτεκτονικῆς ὑπερπερισσίου ζωῆς. — ² Τὴν παρακμὴν ταύτην ἀποκαλοῦσιν ἀναγέννησιν. — ³ Ἐπειδὴ ἐν τῇ πόλει ταύτῃ ἔδρουσεν ὁ Γουτταμβέργ τὸ τυπογραφεῖόν του. — ⁴ Ἐτεροφυῆς (διότι εἶχον ἀναμιῖξει καὶ τοὺς δύο τρόπους τῆς ἀρχιτεκτονικῆς). — ⁵ Ὡς πᾶσα ἄλλη τέχνη. — ⁶ Ὁφελεῖται ἐκ τοῦ χωρισμοῦ τούτου. — ⁷ Ὁ κανὼν, τὸ μονό-χορδον. — ⁸ Διάσημος ἀρχιτέκτων καὶ γλύπτης γάλλος. — ⁹ Μέγας Ἰταλὸς μουσικὸς. — ¹⁰ Χειραφετεῖται πανταχόθεν. — ¹¹ Μεγάλως εἶχον ποιήσει ἐντομὰς εἰς τὸν καθολικισμὸν (εἰς τὸ δόγμα τῶν καθολικῶν).

l'unité religieuse. Avant l'imprimerie, la réforme ¹ n'eût été qu'un schisme; l'imprimerie la fait révolution. Otez la presse, l'hérésie est éternuée. Que ce soit fatal ou providentiel, Guttemberg est le précurseur de Luther.

Cependant quand le soleil du moyen âge est tout à fait couché, quand le génie gothique s'est à jamais éteint à l'horizon de l'art, l'architecture va se ternissant, se décolorant, s'effaçant de plus en plus. Le livre imprimé, ce ver rongeur ² de l'édifice, la suce et la dévore. Elle se dépouille, elle s'effeuille, elle maigrit à vue d'œil ³. Elle est mesquine, elle est pauvre, elle est nulle ⁴. Elle n'exprime plus rien, pas même le souvenir de l'art d'un autre temps. Réduite à elle-même ⁵, abandonnée des autres arts parceque la pensée humaine l'abandonne, elle appelle des manœuvres à défaut d'artistes ⁶. La vitre remplace le vitrail. Le tailleur de pierre succède au sculpteur ⁷. Adieu toute sève, toute originalité, toute vie, toute intelligence. Elle se traîne, lamentable mendicante d'atelier ⁸, de copie en copie. Michel Ange, qui, dès le seizième siècle, la sentait sans doute mourir ⁹, avait eu une dernière idée, une idée de désespoir. Ce tyran de l'art avait entassé le Panthéon sur le Panthéon et fait Saint-Pierre-de-Rome. Grande œuvre, qui méritait de rester unique, dernière originalité de l'architecture ! signature d'un artiste géant au bas du colossal registre de pierre qui se fermait ! Michel-Ange mort, que fait cette misérable architecture, qui se survivait à elle-même à l'état de spectre et d'ombre ¹⁰ ? Elle prend Saint-Pierre-de-Rome, et le calque, et le parodie. C'est une manie. C'est une pitié ! Chaque siècle a son Saint-Pierre-de-Rome ; au dix-septième siècle le Val-de-Grâce ¹¹, au dix-

¹ Ἡ θρησκευτικὴ μεταρρυθμισίς. — ² Ὁ τρώξ οὗτος. — ³ Ὁρθολομοφανῶς. — ⁴ Μηδαιμινή. — ⁵ Ἀφεθεῖσα εἰς ἑαυτήν. — ⁶ Καλεῖ ἐργάτας ἑλλείψει καλλιτεχνῶν. — ⁷ Ὁ λιθοξόος διεδέχθη τὸν λιθογλύπτῃν. — ⁸ Ἐργαστήριον (καλλιτεχνίου). — ⁹ Ἠσθάνετο αὐτὴν θνήσκουσαν. — ¹⁰ Ἦτις ἐπέζη ἑαυτῆς ἐν καταστάσει φάσματος καὶ σκιᾶς. — ¹¹ Ἐκκλησίαι ἐν Παρισίοις, ἡ ὠραία τοιχογραφία τοῦ θόλου τῆς ὀπίσκας εἶναι ἔργον τοῦ ζωγράφου Mignard.

huitième siècle, Sainte-Geneviève ¹ ! Chaque pays a son Saint-Pierre-de-Rome ; Londres a le sien ² ; Saint-Pétersbourg a le sien ³ ; Paris en a deux ou trois. Testament insignifiant, dernier radotage ⁴ d'un grand art décrépît, qui retombe en enfance ⁵ avant de mourir.

Si au lieu de monuments caractéristiques comme ceux dont nous venons de parler, nous examinons l'aspect général de l'art, du seizième au dix-huitième siècle, nous remarquons les mêmes phénomènes de décroissance et d'étiologie ⁶. A partir de François II ⁷, la forme architecturale de l'édifice s'efface de plus en plus, et laisse saillir la forme géométrique, comme la charpente osseuse d'un malade amaigri. Les belles lignes de l'art font place aux froides et inexhorables lignes du géomètre. Un édifice n'est plus un édifice, c'est un polyèdre. L'architecture cependant se tourmente pour cacher cette nudité. Voici le fronton grec qui s'inscrit dans le fronton romain, et réciproquement. C'est toujours le Panthéon dans le Panthéon. Saint-Pierre-de-Rome. Voici les maisons de briques de Henri IV à coins de pierre ; la Place-Royale, la Place-Dauphine. Voici les églises de Louis XIII, lourdes, trapues, surbaissées, ramassées, chargées, d'un dôme comme d'une bosse. Voici l'architecture mazarine ⁸, le mauvais *pasticcio* ⁹ italien des Quatre-Nations ¹⁰. Voici les palais de Louis XIV, longues casernes à courtisans, raides, glaciales, ennuyeuses. Voici enfin Louis XV,

¹ Ἐκκλησία τῶν Παρισίων, ἥτις ἐπὶ ἐπαναστάσεως μετεβλήθη εἰς Πάνθειον καὶ ἥτις βραδύτερον ἀπεδόθη πάλιν εἰς τὴν ἐκκλησίαν. — ² Ὁ ἅγιος Παῦλος. — ³ Ὁ ἅγιος Ἰσαάκ. — ⁴ Ἀῆρος. — ⁵ Γίνεται καλίμπαις. — ⁶ Φθίσις. — ⁷ Φραγκίσκος ὁ Β' (1559). — ⁸ (Τὰ μνημεῖα οὗτα ἐγένοντο ἐπὶ τῆς ἐποχῆς τοῦ Μαζαρίνου, ὑπουργοῦ Λουδοβίκου ΙΔ'). — ⁹ Pasticcio-ἰταλιστὶ, καὶ γαλλιστὶ pastiche, ἐν τῇ καλλιτεχνίᾳ καὶ τῇ γραμματολογίᾳ ἢ ἀπομίμησις τῶν ἔργων ἄλλου. — ¹⁰ Ἐνοεῖ τὸ Collège de quatre-nations (τὸ σήμερον Palais de l'Institut), ὅπερ ἰδρῶθη ἐπὶ Μαζαρίνου καὶ ὅπερ ὠνομάσθη οὕτω, εἰδί τε ἐν αὐτῷ ἐγένοντο δεκτοὶ ὡς μαθηταὶ νέοι ἐκ τῶν τεσσάρων ἐπαρχιῶν, ἥτις τῆς Ἀλσατίας, τῆς Ἀρτησίας, τοῦ Ρουσιλιῶν καὶ τῆς Πινιαρέλ, αἵτινες ἐπὶ τῆς ὑπουργίας τοῦ Μαζαρίνου προσηρηθήσαν τῇ Γαλλίᾳ.

avec les chicorées et les vermicelles, et toutes les verrues et tous les fungus qui défigurent cette vieille architecture caduque, édentée et coquette. De François II à Louis XV, le mal a cru en progression géométrique. L'art n'a plus que la peau sur les os. Il agonise misérablement.

Cependant que devient l'imprimerie? Toute cette vie qui s'en va de l'architecture vient chez elle. A mesure que l'architecture baisse, l'imprimerie s'enfle et grossit. Ce capital de forces que la pensée humaine dépensait en édifices, elle le dépense désormais en livres. Aussi, dès le seizième siècle, la presse, grandit au niveau de l'architecture décroissante¹, lutte avec elle et la tue. Au dix-septième, elle est déjà assez souveraine², assez triomphante, assez assise³ dans sa victoire pour donner au monde la fête d'un grand siècle littéraire⁴. Au dix-huitième, longtemps reposée à la cour de Louis XIV, elle ressaisit la vieille épée de Luther, en arme Voltaire⁵, et court, tumultueuse, à l'attaque de cette ancienne Europe dont elle a déjà tué l'expression architecturale. Au moment où le dix-huitième siècle s'achève, elle a tout détruit. Au dix-neuvième, elle va reconstruire.

Or, nous le demandons maintenant : lequel des deux arts représente réellement, depuis trois siècles, la pensée humaine? Lequel la traduit⁶? Lequel exprime, non pas seulement ses manies littéraires et scolastiques, mais son vaste, profond, universel mouvement? Lequel se superpose constamment, sans rupture et sans lacune, au genre humain qui marche, monstre à mille pieds? L'architecture ou l'imprimerie?

L'imprimerie. Qu'on ne s'y trompe pas : l'architecture est morte, morte sans retour, tuée par le livre imprimé, tuée parcequ'elle dure moins, tuée parcequ'elle coûte plus cher. Toute cathédrale est un milliard. Qu'on se représente main-

¹ Η τοπογραφία εξισούται πρὸς τὴν παρακμάζουσαν ἀρχιτεκτονικὴν.—
² Ἰσχυρά.—³ Ἀρκοῦντως στερεωμένη.—⁴ Ὁ τοῦ Λουδοβίκου ΙΔ'.—⁵ Ὁ πλί-
 ζει δι' αὐτοῦ τὸν Βολταίρον.—⁶ Πότερος ἐξηγεῖ, διερμηνεύει αὐτήν;

tenant quelle mise de fonds¹ il faudrait pour récrire le livre architectural ! pour faire fourmiller de nouveau sur le sol des milliers d'édifices ! pour revenir à ces époques où la foule des monuments était telle qu'au dire d'un témoin oculaire² : « On eut dit que le monde, en se secouant, avait « rejeté ses vieux habillements pour se couvrir d'un blanc « vêtement d'églises » (*Glaber Badulphus*).

Un livre est si tôt fait, coûte si peu, et peut aller si loin ! Comment s'étonner que toute la pensée humaine s'écoule par cette pente ? Ce n'est pas à dire que l'architecture n'aura pas encore çà et là un beau monument, un chef d'œuvre isolé. On pourra bien encore avoir de temps en temps, sous le règne de l'imprimerie, une colonne faite, je suppose, par toute une armée, avec des canons amalgamés, comme on avait, sous le règne de l'architecture, des Iliades et des romanceros³, des Mahabarata⁴ et des Nibelungen⁵, faits par tout un peuple, avec des rhapsodies amoncelées et fondues⁶. Le grand accident⁷ d'un architecte de génie pourra survenir au vingtième siècle, comme celui de Dante au treizième. Mais l'architecture ne sera plus l'art social, l'art collectif, l'art dominant. Le grand poème, le grand édifice, la grande œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, elle s'imprimera.

Et désormais, si l'architecture se relève accidentellement, elle ne sera plus maîtresse. Elle subira la loi de la littérature, qui la recevait d'elle autrefois. Les positions respectives des deux arts seront interverties. Il est certain que, dans l'époque architecturale, les poèmes, rares, il est vrai, ressemblent aux monuments. Dans l'Inde, Vyasa⁸ est touffu,

¹ Ὅποσα κεφάλαια. — ² Κατὰ τὸ λέγειν μάρτυρος αὐτόπλου. — ³ Συλλογαὶ ἔρωτικῶν καὶ ἥρωϊκῶν ἀσμάτων κατὰ τὸν ΙΓ' αἰῶνα. — ⁴ Μέγα στανκριτικὸν ἐπικὸν ποίημα. — ⁵ Μέγα γερμανικὸν ἐπικὸν ποίημα ψάλλον τὰ κατορθώματα τῶν τῆν βόρειον Γερμανίαν κατὰ τὸν μεσαίωνα οἰκούντων λαῶν, τῶν καλουμένων Νιβελογκην. — ⁶ Ἐκ ραψωδιῶν συνεπισωρευθεισῶν καὶ συγχωνευθεισῶν εἰς ἓν. — ⁷ Ἡ κατὰ σύμπτωσιν ἐμφάνισις. — ⁸ Ἰνδὸς ἐρημίτης φιλόσοφος, θεολόγος καὶ ποιητῆς ἐνταυτῶ. Συνέλεξε καὶ ἐτακτοποίησε τὰς Βέδ ας τὰ ἀρχαιότατα ἱερὰ βιβλία τῶν Ἰνδῶν. Εἰς τοῦτον κατὰ μέγα μέρος ἀποδίδεται καὶ ἡ Μυχαθάρτα.

étrange, impénétrable comme une pagode. Dans l'orient égyptien, la poésie a, comme les édifices, la grandeur et la tranquillité des lignes ; dans la Grèce antique, la beauté, la sérénité, le calme ; dans l'Europe chrétienne, la majesté catholique, la naïveté populaire, la riche et luxuriente végétation d'une époque de renouvellement. La Bible ressemble aux Pyramides, l'Iliade au Parthénon, Homère à Phidias, Dante au treizième siècle, c'est la dernière église romane ; Shakspeare au seizième, la dernière cathédrale gothique.

Ainsi pour résumer ce que nous avons dit jusqu'ici d'une façon nécessairement incomplète et tronquée, le genre humain a deux livres, deux registres, deux testaments : la maçonnerie et l'imprimerie, la bible de pierre et la bible de papier. Sans doute, quand on contemple ces deux bibles, si largement ouvertes dans les siècles, il est permis de regretter la majesté visible ¹ de l'écriture de granit, ces gigantesques alphabets formulés en colonnades ², en pilônes, en obélisques ; ces espèces de montagnes humaines qui couvrent le monde et le passé, depuis la Pyramide de Chéops jusqu'au clocher de Strasbourg. Il faut relire le passé sur ces pages de marbre. Il faut admirer et refeuilleter sans cesse le livre écrit par l'architecture ; mais il ne faut pas nier la grandeur de l'édifice qu'élève à son tour l'imprimerie.

Cet édifice est colossal. Je ne sais quel faiseur de statistique a calculé qu'en superposant l'un à l'autre tous les volumes sortis de la presse depuis Guttemberg, on comblerait l'intervalle de la terre à la lune ; mais ce n'est pas de cette sorte de grandeur que nous voulons parler. Cependant, quand on cherche à recueillir dans sa pensée une image totale de l'ensemble des produits de l'imprimerie jusqu'à nos jours, cet ensemble ne nous apparaît-il pas comme une im-

¹ Τὸ κατάδηλον μεγαλειότητος. — ² Τὰ ἐν περιστολίαις διατυπωμένα γιγαντιαία ἔστιν ἀφιέρωτα.

mense construction, appuyée sur le monde entier, à laquelle l'humanité travaille sans relâche, et dont la tête monstrueuse se perd dans les brumes profondes¹ de l'avenir? C'est la fourmière des intelligences. C'est la ruche où toutes les imaginations, ces abeilles dorées, arrivent avec leur miel. L'édifice a mille étages. Ça et là, on voit déboucher sur ses rampes les cavernes ténébreuses de la science qui s'entre-coupent dans ses entrailles. Partout sur sa surface, l'art fait luxurier² à l'œil ses arabesques, ses rosaces et ses dentelles. Là chaque œuvre individuelle, si capricieuse et si isolée qu'elle semble, a sa place et sa saillie. L'harmonie résulte du tout³. Depuis la cathédrale de Shakspeare⁴ jusqu'à la mosquée de Byron⁵, mille clochetons s'encombrent pêle-mêle⁶ sur cette métropole de la pensée universelle. A sa base, on a récrit quelques anciens titres de l'humanité que l'architecture n'avait pas enrégistrés. A gauche de l'entrée, on a scellé le vieux bas-relief en marbre blanc d'Homère, à droite, la Bible polyglotte⁷ dresse ses sept têtes⁸. L'hydre du romancero se hérisse plus loin, et quelques autres formes hybrides, les Védas⁹ et les Nibelungen. Du reste, le prodigieux édifice demeure toujours inachevé. La presse, cette machine géante, qui pompe sans relâche toute la sève intellectuelle de la société, vomit incessamment de nouveaux matériaux pour son œuvre. Le genre humain tout entier est sur l'échaffaudage¹⁰. Chaque esprit est maçon. Le plus humble bouche son trou ou met sa pierre. Rétif de la Bretonne¹¹ apporte sa hotée de plâtras. Tous les jours une nouvelle assise se lève. Indépendamment du versement¹² origi-

¹ Εἰς τὰ σκότη τοῦ μέλλοντος. — ² Ἡ τέχνη δεικνύει ἄφθονα τὰ ἀραβουρήματα, τοὺς ρόδακας κτλ. — ³ Ἡ ἄρμονία προκύπτει ἐκ τοῦ συνόλου. — ⁴ Ἦτοι τὰ ἔργα τοῦ Σαίξπηρ. — ⁵ Τὰ ἔργα τοῦ Βύρωνος. — ⁶ Ἀναμίξ. — ⁷ Ἡ μεταφρασθεῖσα εἰς πολλὰς γλώσσας. — ⁸ Τὰ ἑπτὰ μέρη αὐτῆς. — ⁹ Τὰ ἀρχαιότατα τῶν ἱερῶν βιβλίων τῶν Ἰνδῶν γεγραμμένα εἰς γλῶσσαν σανακριτικήν. — ¹⁰ Σύμπασα ἡ ἀνθρωπότης ἐργάζεται εἰς τὸ οἰκοδόμημα τοῦτο. — ¹¹ Εἰς τῶν γονιμωτάτων καὶ παροδοξοτάτων συγγραφέων τοῦ 18^{ου} αἰῶνος. — ¹² Καταβολή.

nal et individuel de chaque écrivain, il y a des contingents collectifs¹. Le dix-huitième siècle donne l'Encyclopédie², la révolution le Moniteur³. Certes, c'est là aussi une construction qui grandit et s'amoncele en spirales sans fin ; là aussi, il y a confusion des langues, activité incessante, labeur infatigable, concours acharné de l'humanité tout entière, refuge promis à l'intelligence contre un nouveau déluge, contre une submersion de barbares. C'est la seconde tour de Babel du genre humain.

¹ Πολλῶν ὁμοῦ καταβολαί. — ² Ἡ Ἐγκυκλοπαιδεία τοῦ ΙΗ' αἰῶνος, τὸ μέγα ἔργον, εἰς ὃ εἰργάσθησαν οἱ ἄριστοι τῶν λογίων καὶ ἐπιστημόνων τῆς ἐποχῆς, ὡς ὁ d'Alembert, ὁ Diderot, κλ. — ³ *Le Moniteur Universel* (ὁ « Παγκόσμιος Μηνύτωρ »). Ἐφημερίς ἰδρυθεῖσα, ὅπως ὑπερασπίσῃ τὰς ἀρχὰς τῆς μεγάλης Ἐπαναστάσεως. Τὸ πρῶτον φύλλον αὐτῆς ἐδημοσιεύθη τῇ 27 Νοεμβρίου 1879. Ὀλίγον βραδύτερον ἐγένετο ἡ ἐπίσημος ἐφημερίς τῆς κυβερνήσεως, ἔπαυσε δ'οὕσα τοιαύτη ἐπὶ τῆς τρίτης Δημοκρατίας, ἀντικατασταθεῖσα ὑπὸ τοῦ *Journal Officiel*.

ΜΑΤΙΝΟΣΟΥ



VICTOR CHERBULIEZ

Ὁ Βίκτωρ Cherbuliez, γεννηθεὶς ἐν Γενεύῃ τῷ 1832, ἤρξατο τοῦ φιλο-
λογικοῦ σταδίου του διὰ τοῦ «A propos d'un cheval, Causeries Athé-
niennes», ἔργου καλλιτεχνικοῦ ἄμα καὶ ἀρχαιολογικοῦ, ἀναδημοσιευθέντος
πολλάκις ὑπὸ τὸν τίτλον «Περὶ ἐνὸς τῶν Ἑλλήνων τοῦ Φειδίου», ἐκ τῶν καλ-
λίστων δ' αὐτοῦ. Εἰς Παρισίους μετέβη τῷ 1862 καὶ ἤρξατο γράφων ἐν τῇ
«Ἐπιθεωρήσει τῶν δύο κόσμων», ἐν ἣ ἔδημοσίευσε πλεῖστα μυθιστορήματα,
ὧν τὰ κυριώτατα εἰσὶ: «Ὁ κόμης Κώστας», ὁ «Πρίγκηψ Βιτάλης», τὸ «Μυ-
θιστόρημα ἐντίμου γυναικός», αἱ «Περιπέτειαι τοῦ Λαδισλάου Βόλσκη» κ.λ.
Ἔγραψε δὲ καὶ πολλὰς Μελέτας φιλολογικὰς, καλλιτεχνικὰς καὶ πολιτικὰς.

UN CHEVAL DE PHIDIAS

Les environs d'Athènes.

Il est peu de villes ¹, à mon sens ², dont les environs puis-
sent le disputer ³ en beauté à ceux d'Athènes. Assurément
l'abondance des eaux et la richesse de la végétation ne sont
pas pour un paysage un médiocre ornement, — et c'est une
belle chose que Brousse ⁴, par exemple, la Grenade du Le-
vant ⁵, étageant ses mosquées, ses minarets et ses maisons
de toutes couleurs sur le premier penchant de l'Olympe ⁶,
au-dessous de noires forêts de châtaigniers, et commandant
une vallée qui s'étend à ses pieds ⁷ comme une vaste mer de
verdure et étale aux regards ses prairies, ses immenses ver-
gers, ses épais bocages, ses chemins montants enfermés de
haies vives ⁸ de quinze pieds de hauteur, et ses collines en
pente douces ⁹ recouvertes d'une luxuriante végétation qu'en-
tretiennent dans une éternelle fraîcheur des sources jaillis-
santes et des ruisseaux murmurants ¹⁰. Cependant, ce que je

¹ Ὀλίγα πόλεις. — ² Κατ'ἐμὴν γνώμην. — ³ Δύνανται νὰ παραβληθῶ-
σιν. — ⁴ Ἡ Προύσα. — ⁵ Τῆς Ἀνατολῆς. — ⁶ Ἐπὶ τῆς πρώτης κλιτύος
τοῦ Ὀλύμπου (τοῦ τῆς Βιθυνίας). — ⁷ Κάτωθεν αὐτῆς. — ⁸ Λίμασαι. —
⁹ Ἐὐδατοῦ καὶ ἁλιώτου. — ¹⁰ Ἐπίσης κληροῦντα.

prise² plus encore que l'éclat et la richesse des ombrages, c'est la grâce des lignes, la variété des teintes et la diversité harmonieuse des formes, et nul paysage à mon gré, ne rassemble plus heureusement³ ces trois ordres de beautés que la campagne d'Athènes.

Représentez-vous une longue plaine se relevant insensiblement sur les côtés⁴ pour rejoindre les montagnes qui lui servent de bordure, — l'Hymette à l'est, l'Hymette aimé des abeilles, avec sa croupe⁵ onduleuse et ses flancs coupés de gorges étroites⁶; — au nord, la pyramide dentelée du Pentélique, et le Parnès avec ses sapinières⁷ et la sauvagerie de ses fiers contours et de ses profondes crevasses; — à l'ouest, la longue chaîne de l'Ægialeus, courant en ligne droite vers la mer⁸ et coupée en face d'Athènes par le défilé de Daphné⁹ où passait la procession d'Eleusis; — au sud, la mer, ses îles et son encadrement de hauteurs escarpées. Au pied des montagnes¹⁰ s'élèvent un grand nombre de collines de l'aspect le plus différent, quelques unes isolées, les autres se reliant entre elles par des cols plus ou moins évidés¹¹; dans la direction du Pentélique, l'Anchesme aux pentes gazonnées s'élevant en gradins; plus près d'Athènes, au nord de la ville moderne, cet étrange monticule du Lycabette, énorme roc pointu à double cime, échappé, comme vous le savez, des mains de Minerve dans la surprise que lui causa la corneille en lui apprenant l'indiscrétion d'Aglaure¹². Entre Athènes et la mer, l'Acropole avec ces superbes rochers nus et rougeâtres taillés au ciseau¹³, et ses temples dont le

¹ Ὅ,τι ἐκτιμῶ, ὅ,τι μοί ἀρέσκει. — ² Δὲν συννεοὶ ἐπιτυχέστερον. —

³ Ἀνοψομένην ἀνεπισθίτως κατὰ τὰ πλάγια. — ⁴ Ἰλίγι. — ⁵ καὶ τὰς ὑπὸ στενῶν φαράγκων διατεταραμένης κλιτύος αὐτοῦ. — ⁶ Δάση ἱλαίων. —

⁷ Ἡ μακρὰ σειρά τοῦ Αἰγαλίου διήκουσα κατ' εὐθείαν γραμμὴν πρὸς τὴν Θέλασον. — ⁸ Διατεταραμένη ἀπέναντι τῶν Ἀθηνῶν ὑπὸ τῆς κλειστωρείας τοῦ Διονύσου. — ⁹ Εἰς τοὺς πρόποδας τῶν ὄρεων. — ¹⁰ Δι' αὐλώνων κατὰ τὸ μᾶλλον ἢ ἦντων κοίλων. — ¹¹ Τὴν περιεργίαν τῆς Ἀγλαύρου (ἔνοσι τὸν γνωστότατον μῦθον τῆς Ἀγλαύρου, θυγατρὸς τοῦ Κέρκετος.) — ¹² Ὡς ὑπὸ λαθεύουσι λαλαφεύμενων.

faite et les colonnades se dessinent ¹ sur le ciel par dessus les murailles de Thémistocle et de Cimon, tandis qu' autour de cette sublime forteresse se déroulent en demi cercle une suite de collines plus basses ², se tournant vers elle pour l'adorer, comme des nymphes inclinées devant la déesse dont elles se sont faites les suivantes ; ici la butte arrondie de Musée se rattachant au Pnyx ; plus à droite, le côté des nymphes ; sur le devant, l'Aréopage avec ses âpres ³ rochers, ses parois à pic ⁴, ses flancs disloqués et ses noirs précipices, gouffres consacrés aux Euménides.

Dans les intervalles que laissent entre elles ses éminences, vous ne trouvez nulle part un sol plat et uni ; partout des accidents de terrain ⁵, des mamelons, des tertres ou des vallons, des enfoncements et des saillies, des ravalements et des ressauts ⁶, des méplats admirablement gradués ; — tous ces mouvements divers s'accompagnant, se concertant ⁷ ; rien de brusque, rien de heurté, nulle discordance. On dirait un sol autrefois tourmenté par une convulsion volcanique qu'il a soulevée de toutes parts et dont plus tard le désordre a été converti ⁸ en beauté par les soins d'une divinité protectrice, qui s'est appliquée à infléchir et à raccorder toutes ces lignes, à adoucir ⁹ ces contours, à ragréer ¹⁰ ces surfaces, faisant disparaître les balèvres ¹¹, dissimulant les joints des assises et répandant une merveilleuse harmonie dont on a peine à démêler les secrets, sur cette infinie variété d'accidents qui semblent se dérober à toute règle et à toute symétrie. Oui, c'est une main divine qui a creusé, fouillé, pétri, modelé, façonné cette terre sacrée, comme le pouce d'un sculpteur fait une maquette de cire. Et cet accord de tous les détails qui paraît dans cette vaste plaine est renforcé

¹ Διαγράφονται. — ² Ἀνεύσσονται ἡμικυκλοειδῶς σιερὰ λόφων χαμηλοτέρων. — ³ Ἀνωμάλους. — ⁴ Τὰς ἀποτόμους πλευράς των. — ⁵ Ἀνωμαλίας ἑδάφους. — ⁶ Κοιλώματα καὶ ἕξοχαί. — ⁷ Συναβλλόντα εἰς κοινὴν ἁρμονίαν. — ⁸ Μετετρέπη. — ⁹ Νῆ ἰσάση. — ¹⁰ Νῆ ἐπιτεργασθῆ. — ¹¹ Ἐξαρραγίσεις τὰς ἀνισότητάς.

par le concours que lui prêtent les collines et les montagnes qui la coupent et l'encadrent ; dans ce grand tableau, rien ne semble avoir été laissé au hasard, tout a son motif et son but comme dans une œuvre d'art, chaque contour en appelle un autre qui lui répond ¹ ; toutes ces lignes se cherchent, se poursuivent, se rejoignent, pour se fuir de nouveau, traçant dans leurs caprices des enroulements et des entrelacs ² pareils aux cercles magiques que dessinent sur la mousse des forêts le pied des Grâces dans leurs folâtres ébats. Imaginez-vous ensuite, des deux côtés de cette plaine, de grands terrains nus de toute végétation ³, comme s'ils repoussaient tout ce qui pourrait voiler la beauté délicate de leurs formes, et, au milieu de ces espaces découverts, sur les deux rives du Céphise, placez un immense bois d'olivier, long de plusieurs lieues et bordé de riches jardins et de ces belles vignes libres du midi qu'un destin plus élément n'assujettit pas à la tutelle ⁴ du triste échalas ⁵ ; représentez-vous cette forêt qui, accompagnant le cours de la rivière, se déroule à perte de vue ⁶ comme un long serpent et charme le regard par ses épais couverts ⁷ d'une sombre et fraîche verdure. Et puis répandez sur ce paysage sculptural une lumière divine qui en fait valoir ⁸ tous les détails, qui en dessine le relief, qui en caresse amoureusement les contours et qui, égalant la variété des teintes à la multiplicité des plans, inonde les sites les plus rapprochés d'une splendeur éclatante et étend sur les lointains, comme une gaze légère, des vapeurs bleuâtres, rosées ou violettes. Et maintenant, gravissant une hauteur, embrassez d'un coup d'œil ⁹ ce vaste tableau, regardez, admirez, contemplez ; je suis seulement en peine ¹⁰ comment vous réussirez à vous détacher de ce

¹ Ἐξ ἴσου χάριεν. — ² Ἐλιγμοὺς καὶ συμπλέγματα. — ³ Ἐκτεταμέναις γαίαις γομνῆς πάσης φυτείας. — ⁴ Ὑποστήριξις. — ⁵ Χάραξ (ὕποστήριγμα ἀμπέλου). — ⁶ Ἀνελλίσσεται ἀπέραντος. — ⁷ Πυκνὰ σκιασμάτα. — ⁸ Ἐπικαλλόνει. — ⁹ Ἐμπεριλάβετε δι' ἑνὸς μόνου βλέμματος. — ¹⁰ Ἀνησυχῶ μόνον.

spectacle dont la beauté se renouvelle et se diversifie sans cesse ; car d'instant en instant les teintes changent, se déplacent, se foncent ou s'éclaircissent, un paysage nouveau se crée, comme par magie sous vos yeux,—et vous restez éperdu, le souffle suspendu, vous repaissant ¹ sans vous lasser de ce spectacle à la fois suave et grandiose, que vous ferez bien d'oublier en quittant la Grèce, sous peine de trouver ² partout ailleurs la nature ou vulgaire ³, ou dure, ou monotone, ou discordante ⁴, ou recherchée ⁵, ou prétentieuse ⁶, ou mélodramatique.

BOSSUET

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Réflexions sur les Grecs.

Il ne fut pas mal-aisé ¹ aux Perses de dompter l'Asie mineure, et même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avait corrompues. Mais, quand ils vinrent à la Grèce même ², ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu, une milice réglée ³, des chefs entendus ⁴, des soldats accoutumés à vivre de peu ⁵, des corps endurcis au travail ⁶, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays, rendaient adroits ; des armées, médiocres ⁷ à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits ⁸, au reste, si bien commandées, et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on

¹ Τερπόμενος. — ² Ἄλλοις θὰ εὔρητε. — ³ Κοινήν. — ⁴ Ἐκμελη. — ⁵ Ὑπὲρ τὸ δέον καταλλωπισμένην. — ⁶ Ἐπιτετηθευμένην.

⁷ Δὲν ἠπὴρξε δύσκολον. — ⁸ Εἰς τὴν κυρίως Ἑλλάδα. — ⁹ Στρατὸν τακτικόν. — ¹⁰ Ἀρχηγούς, ἐμπείρους. — ¹¹ Αὐτοδιαίτους. — ¹² Σκληραγωγημένα. — ¹³ Μίτριξ τουτέστιν ἀλιγάριθμα. — ¹⁴ Τὸ εἶναι ἐν ταῦθα σημαίνει ζωτικὰς δυνάμεις.

eut cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grèce avait de plus grand était une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder et défendre ce qu'il fallait ; et ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendaient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage¹, avaient été cultivés² de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies, dès les premiers temps, en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police³ des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots⁴, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection⁵ par les glorieuses couronnes des jeux Olympiques⁶. Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'était pas des particuliers, qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs étaient instruits à se regarder⁷, et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient⁸ leurs enfants dans cet esprit ; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement, parmi les Grecs, la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables ; l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen,

¹ Φύσει εὐφροὺς καὶ γενναῖοι. — ² Ἐἶχον ἐκπολιτισθῆ. — ³ Διοικήσεις. (Ἡ λέξις αὕτη σπανίως ἀπαντάται ἔχουσα τὴν σημασίαν ταύτην). — ⁴ Τὴν πάλην, τὴν πεζοδρομίαν, τὴν ἵπποδρομίαν, τὴν ἄρματοδρομίαν. — ⁵ Ἐτελειοποίησαν. — ⁶ Οἱ Ὀλυμπιακοὶ ἀγῶνες. — ⁷ Ἐδιδάσκοντο νὰ θεωρῶσιν ἑαυτοὺς. — ⁸ Ἀντρέφον.

qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire¹ avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne². Les anciens rois, que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurysthène, un Patrocle, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Quo dirai-je de la sévérité des jugemens? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Arcéopage, si révérendans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu³? Il a été célèbre des les premiers temps; et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie⁴ n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés⁵ peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque⁶, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

✦ L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable. Car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hom-

¹ Συντρέχει. (Τὸ conspireρ σπανίως ἀπαντᾷται ἐν τῇ σημασίᾳ ταύτῃ. Ἐπὶ τὸ πλεῖστον σημαίνει συνωμοτώ). — ² Χωρὶς; νὰ ἐπιβουλεύηται τοῦς ἄλλους. — ³ Εἶχον ἐυφρανισθῆ ἑνώπιον αὐτοῦ. — ⁴ Σώμα, δικαστήριον. — (Compagnie, ἄλλοτε συνώνυμον τοῦ corps de magistrature, δικαστικὸν σώμα). — ⁵ Ἐκπολιτισθέντες. — ⁶ Οὐ; ἡ ἱστορία ἀναφέρει.

mes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats¹, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers, qui ne gardaient d'autorité² qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiât leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question³ d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin, la Grèce en était charmée, et préférait les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages⁴, celui que la Grèce tirait⁵ du sien était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisaient en commun⁶, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs⁷.

+ Ce que fit la philosophie, pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, et un infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants⁸, qui prirent le nom de philosophes ; mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'État ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques⁹, ou n'y regarder que le bien public.

+ Pourquoi parler des philosophes ? Les poètes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient

¹ Οἱ ἄρχοντες. — ² Ἐπιτροπή. — ³ Δὲν πρόκειται ἐναυθῶν. — ⁴ Ἄλλ' ὡς ἕκαστον πολίτευμα ἔχει τὰ πλεονεκτήματα αὐτοῦ. — ⁵ Προσεπορεύετο. — ⁶ Ὅτι ἀπὸ κοινοῦ ἐκυβέρνηον αὐτὴν (τὴν πατρίδα των). — ⁷ Εἰς τὰ ὑπάτα ἀξιόματα. — ⁸ Πικραδοξολόγοι. — ⁹ Τὰ κοινά.

plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poëte n'apprenait¹ pas moins à bien obéir et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

¹ Ἐδίδασκεν οὐχ ἤττον.

THÉOPHILE GAUTIER

Γεννηθείς ἐν Ἀβερν τῷ 1812, ἀπέθανεν ἐν Neuilly τῷ 1872 ἐκ τῆς νόσου τῆς προσθαλοῦσης αὐτὸν κατὰ τὴν πολιορκίαν τῶν Παρισίων. Ἐγκύβας εἰς τὴν μελέτην τῶν συγγραφέων τοῦ 15^{ου} αἰῶνος καὶ ἐμβαθύνας εἰς τὸ πνεῦμα αὐτῶν, μισῶν τοὺς κλασικοὺς συγγραφεῖς, ἕνεκα τοῦ πρὸς τὸν Βίκτωρα Hugo, τοῦ ἀρχηγοῦ τῆς ρομαντικῆς σχολῆς, θαυμασμοῦ του, ἐδημιούργησεν ἴδιον λεξιλόγιον, πλοῦσιον εἰς ἐκφράσεις νέας καὶ τολμηράς, ὄρους νέους, δίδοντας εἰς τὴν λέξιν αὐτοῦ ἰδιορρυθμίαν διακρίνουσαν αὐτὸν ἀπὸ πάντων τῶν συγγραφέων. Ἀμίμητος εἶναι ἐν ταῖς περιγραφαῖς τῶν προσώπων, τῶν εἰκόνων, τῶν τοπίων, ἐν αἷς ἡ καλλιπέπια, τὸ μεγαλεῖον καὶ ἡ ἀρμονία τῆς φράσεως καταθέλγουσιν ἅμα καὶ ἐκπλήττουσιν. Ὁ Gautier ἤρξατο τοῦ σταδίου του διὰ τῶν ποιημάτων: « ἡ Κωμωδία τοῦ θανάτου », ὁ « Ἀλβέρτος », ἡ « Ψυχὴ καὶ τὸ ἀμάρτημα », πρωτότυπα λέξεως καὶ ρυθμοῦ, μετὰ τὰ ὅποια ἔγραψε πλείστα μυθιστορίας καὶ ἄλλα πολλοῦ λόγου ἄξια συγγράμματα: τὸν « Φορτούνιον », τὴν « Μυθιστορίαν τῆς Μορίας », ἐν ἣ ἀναπαριστᾷ μετὰ τῆς ἐπιστημονικῆς ἀκριβείας σοφοῦ αἰγυπτιολόγου, τὸν αἰγυπτιακὸν πολιτισμὸν τῶν χρόνων τοῦ Μωυσέως, τὴν « Κωνσταντινουπόλιν », τὴν « Νεωτέραν τέχνην », « Περιήγησιν εἰς τὴν Ἀνατολήν », « Περιήγησιν εἰς τὴν Ἰταλίαν », « Περιήγησιν εἰς τὴν Ἰσπανίαν » κ. τ. λ. Ἐγραψε καὶ δράματα, ἅτινα ὅμως διδαχθέντα ἀπὸ τῆς σκηνῆς δὲν ἔτυχον μεγάλης ἐπιδοκιμασίας: τὴν Περθὴν, τὴν Sakountala, τὴν Ἰουδαίαν τῆς Κωνσταντίνης, τὴν Γέμμαν, καὶ ἄλλα.

LE ROMAN DE LA MOMIE

Entrée triomphale de Pharaon dans sa capitale.

Une prodigieuse rumeur ¹, sourde, profonde et puissante comme celle d'une mer qui approche, se fit entendre dans le lointain ² et couvrit les mille susurrements de la foule ³: ainsi le rugissement d'un lion fait taire les miaulements d'une troupe de chacals. Bientôt le bruit particulier des instruments ⁴ se détacha de ce tonnerre terrestre produit par le roulement des chars de guerre ⁵ et le pas rythmé des combattants à pied ⁶; une sorte de brume roussâtre, comme

¹ Βοή. — ² Ἠκούσθη μακρόθεν. — ³ Ἐκάλυψε τοὺς μυρίους ψιθυρισμοὺς τοῦ πλήθους. — ⁴ Τῶν (μουσικῶν) ὄργάνων. — ⁵ Ἄρματα. — ⁶ Τὸ ἔρρυθμον βῆμα τῶν πεζῶν μαχητῶν.

celle que soulève le vent du désert, envahit le ciel de ce côté, et pourtant la brise était tombée ; il n'y avait pas un souffle d'air, et les branches les plus délicates des palmiers restaient immobiles comme si elles eussent été sculptées dans le granit des chapiteaux ; pas un cheveu ne frissonnait sur la tempe moite¹ des femmes, et les barbes cannelées de leurs coiffures² s'allongeaient flasquement derrière leur dos. Ce brouillard poudreux était produit par l'armée en marche, et planait au-dessus d'elle comme un nuage fauve.

Le tumulte augmentait ; les tourbillons de poussière s'ouvrirent, et les premières files de musiciens débouchèrent³ dans l'immense arène, à la grande satisfaction de la multitude, qui, malgré son respect pour la majesté pharaonique, commençait à se lasser d'attendre sous un soleil qui eût fait fondre tout autre crâne que des crânes égyptiens.

L'avant-garde des musiciens s'arrêta quelques instants ; des colléges de prêtres⁴, des députations des principaux habitants de Thèbes, traversèrent le champ de manœuvre⁵ pour aller au-devant du Pharaon⁶, et se rangèrent en haie⁷ dans les poses du respect le plus profond, de manière à laisser le passage libre au cortège.

La musique, qui, à elle seule, eût pu former une petite armée, se composait de tambours, de tambourins, de trompettes et de sistres.

Le premier peloton passa, sonnant une retentissante fanfare⁸ de triomphe dans ses courts clairons de cuivre brillants comme de l'or. Chacun de ces musiciens portait un second clairon sous le bras, comme si l'instrument avait dû se fatiguer plutôt que l'homme. Le costume de ces trompettes⁹ consistait en une sorte de courte tunique serrée par

¹ Ἐπὶ τῶν νοτερῶν κρατᾶρων. — ² Αἱ ραβδώσεις ἔχουσαι ἄκραι τῶν καλυμμάτων τῶν κεφαλῶν των. — ³ Οἱ πρῶτοι στίχοι τῶν μουσικῶν εἰσῆλθον. — ⁴ Σύλλογοι ἱερέων. — ⁵ Τὸ πεδῖον τῶν στρατιωτικῶν ἀσκήσεων. — ⁶ Ἰνα ὑπάγωσιν εἰς προῦπάντησιν τοῦ Φαραῶ. — ⁷ Παρετάχθησαν. — ⁸ Σάλπισμα. — ⁹ Ἡ στολὴ τῶν σαλπικτῶν τούτων.

une ceinture dont les larges bouts retombaient par devant ; une bandelette où s'implantaient deux plumes d'autruche divergentes⁴ serrait leur épaisse chevelure. Ces plumes ainsi posées rappelaient les antennes des scarabées et donnaient à ceux qui en étaient coiffés une bizarre apparence d'insectes⁵.

Les tambours, vêtus d'une simple cotte plissée⁶ et nus jusqu'à la ceinture, frappaient avec des baguettes en bois de sycomore la peau d'onagre de leurs caisses au ventre bombé, suspendues à un baudrier de cuir, d'après le rythme que leur indiquait en tapant dans ses mains⁷ un maître tambour⁸ qui se retournait souvent vers eux.

Après les tambours venaient les joueurs de sistre, qui secouaient leur instrument par un geste brusque et saccadé, et faisaient sonner, à intervalles mesurés, les anneaux de métal sur les quatre tringles de bronze.

Les tambourins portaient transversalement devant eux leur caisse oblongue⁶, rattachée par une écharpe passée derrière leur col, et frappaient à pleins poings⁷ la peau tendue aux deux bouts.

Chaque corps de musique ne comptait pas moins de deux cents hommes ; mais l'ouragan de bruit que produisaient clairs, tambours, sistres, tambourins, et qui eût fait saigner les oreilles dans l'intérieur d'un palais, n'avait rien de trop éclatant ni de trop formidable sous la vaste coupole du ciel, au milieu de cet immense espace, parmi ce peuple bourdonnant, en tête de cette armée à lasser les nomenclateurs⁸, qui s'avancait avec le grondement des grandes eaux.

Était-ce trop d'ailleurs de huit cents musiciens pour précéder un Pharaon bien-aimé d'Amoun-Ra, représenté par

⁴ Αναδέσμη ἐφ' ἧς ἦσαν ἐμπεπηγμένα ἀντιθέτως δύο πτερὰ στρουθοκαμήλου. — ⁵ Ἀλλόκοτον ὁμοίότητα πρὸς ἔντομα. — ⁶ Οἱ τυμπανισταὶ ὡς μόνον ἔνδομα φέροντες χιτώνιον πτωχῶδες. — ⁷ Κροτῶν τὰς χεῖρας. — ⁸ Ἀρχι-τυμπανιστής. — ⁶ Τὰ ἐπιμήκη αὐτῶν τύπανα. (Τὰ tambourins εἶναι τύπανα ἐπιμήκη). — ⁷ Διὰ τῶν γρόνθων. — ⁸ Ἡγουμένη τοῦ ἀπειριθμοῦ τοῦ τοῦ στρατοῦ (ἰκνοῦ νᾶ κούραση τὸν ἀπειριθμῆν).

des colosses¹ de basalte et de granit de soixante coudées de haut, ayant son nom écrit dans des cartouches sur des monuments impérissables, et son histoire sculptée et peinte sur les murs des salles hypostyles², sur les parois des pylônes³, en interminables bas-relief, en fresques sans fin ? était-ce trop, en vérité, pour un roi soulevant par leur chevelure cent peuples conquis, et du haut de son trône morigénant les nations avec son fouet, pour un Soleil vivant brûlant les yeux éblouis, pour un dieu, à l'éternité près⁴ ?

Après la musique arrivaient les captifs barbares, à tournures étranges⁵, à masque bestial⁶, à peau noire, à chevelure crépue, ressemblant autant au singe qu'à l'homme, et vêtu du costume de leur pays ; une jupe au-dessus des hautes et retenue par une bretelle unique, brodée d'ornements de couleurs diverses.

Une cruauté ingénieuse et fantasque avait présidé⁷ à l'enchaînement de ces prisonniers. Les uns étaient liés derrière le dos par les coudes ; les autres, par les mains élevées au-dessus de la tête, dans la position la plus gênante ; ceux-ci avaient les poignets pris dans des cangues de bois ; ceux-là, le col étranglé dans un carcan⁸ ou dans une corde qui enchainait toute une file, faisant un nœud à chaque victime. Il semblait qu'on eût pris plaisir à contrarier autant que possible les attitudes humaines, en garrottant ces malheureux, qui s'avançaient devant leur vainqueur d'un pas gauche et contraint⁹, roulant de gros yeux et se livrant à des contorsions arrachées par la douleur.

Des gardiens marchant à côté d'eux réglait leur allure à coups de bâton¹⁰.

¹ Κολοσσός (ἀγάλματα κολοσσαία). — ² Ὑπόστολοι ἀΐθουσαι. — ³ Εἰς τὰς πλευρὰς τῶν πυλώνων. — ⁴ Θεόν, πλὴν τῆς αἰωνιότητος (τῆς ἀθανασίας). — ⁵ Ἀλλόκοτος τὸ σχῆμα. — ⁶ Μάσκα περιφρονητικῶς μορφῆ, πρόσωπον—Τὴν μορφήν ἔχοντες κτηνώδη. — ⁷ Ἐπιστάτης. — ⁸ Τὸν λαϊρὸν ἐσφιγμένον ἐν κλοιῷ. — ⁹ Διὰ βήματος ἀδεξίου καὶ ἐστενοχωρημένου. — ¹⁰ Ἐρρῶμιζον τὸ βῆμα αὐτῶν διὰ ραβδισμῶν.

Des femmes basanées, aux longues tresses pendantes, portant leurs enfants dans un lambeau d'étoffe noué à leur front, venaient derrière, honteuses, courbées, laissant voir leur nudité grêle et difforme, vil troupeau dévoué aux usages les plus infimes ¹.

D'autres, jeunes et belles, la peau d'une nuance moins foncée, les bras ornés de larges cercles d'ivoire, les oreilles allongées par de grands disques de métal, s'enveloppaient de longues tuniques ² à manches larges, entourées au col d'un ourlet de broderies et tombant à plis fins et pressés ³ jusque sur leurs chevilles, où bruissaient des anneaux; pauvres filles arrachées à leur patrie et à leurs parents.

Des soldats les accompagnaient et les préservaient du contact de la foule.

Les porte-étendard ⁴ venaient ensuite, élevant les hampes dorées de leurs enseignes ⁵ représentant des baris mystiques, des éperviers sacrés, des têtes d'Hâthor ⁶ surmontées de plumes d'autruche, des ibex ailés, des cartouches historiés au nom du roi, des crocodiles et autres symboles religieux ou guerriers. A ces étendards étaient nouées de longues cravates blanches, ocellées de points noirs ⁷ que le mouvement de la marche faisait gracieusement voltiger.

A l'aspect des étendards annonçant la venue du Pharaon, les députations de prêtres et de notables tendirent vers lui leurs mains suppliantes, ou les laissèrent pendre sur leurs genoux, les paumes tournées en l'air ⁸. Quelques-uns même se prosternèrent les coudes serrés au long du corps, le front dans la poudre, avec des attitudes de soumission absolue et d'adoration profonde; les spectateurs agitaient en tous sens leurs grandes palmes.

¹ Εὐτελής ποιμίον καταδεδικασμένον εἰς τὰς ποταποτάτας ἐργασίας. —
² Ἦσαν περιβεβλημένοι μακροῦς χιτῶνας. — ³ Πίπτοντας μέχρι τῶν ἀστραγάλων εἰς πτυχὰς λεπτὰς καὶ πυκνὰς. — ⁴ Οἱ σηματοφόροι. — ⁵ Τὰ ἐπιγρῶσα ἔσση τῶν σημαίων των. — ⁶ Ἄθωρ ἢ Ἄθωρ παρὰ τοῖς Αἰγυπτίοις ἐλέγετο ἡ θεότης τοῦ σκότους, μήτηρ ὄλων τῶν ὄντων. — ⁷ Μετὰ κηλίδων μελανῶν. — ⁸ Μὲ τὰς παλάμας πρὸς τὰ ἄνω.

Un héraut¹ ou lecteur, tenant à la main un rouleau couvert de signes hiéroglyphiques, s'avança tout seul entre les porte-étendards et les thuriféraires² qui précédaient la litière du roi³.

Il proclamait d'une voix forte, retentissante comme une trompette d'airain, les victoires du Pharaon : il disait les fortunes des divers combats, le nombre des captifs et des chars de guerre enlevés à l'ennemi, le montant du butin⁴, les mesures de poudre d'or, les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, les masses de gomme odorante, les girafes, les lions, les panthères et autres animaux rares ; il citait le nom des chefs barbares tués par les javelines ou les flèches de Sa Majesté, l'Aroëris tout-puissant, le favori des dieux.

A chaque énonciation, le peuple poussait une clameur immense, et du haut des talus, jetait sur la route du vainqueur de longues branches vertes des palmiers qu'il balançait.

Enfin le Pharaon parut !

Des prêtres, se retournant à intervalles égaux, allongeaient vers lui leurs anschirs après avoir jeté de l'encens sur les charbons allumés dans la petite coupe de bronze, soutenue par une main⁵ emmanchée d'une espèce de sceptre terminé à l'autre bout par une tête d'animal sacré, et marchaient respectueusement à reculons⁶ pendant que la fumée odorante et bleue montait aux narines du triomphateur, en apparence indifférent à ces honneurs comme une divinité de bronze ou de basalte.

Douze oëris ou chefs militaires, la tête couverte d'un léger casque surmonté d'une plume d'autruche, le torse nu, les reins enveloppés d'un pagne⁷ à plis roides, portant devant eux leur targe⁸ suspendue à leur ceinture, soutenaient

¹ Κηρυξ. — ² Οἱ θυροφόροι, οἱ κρατοῦντες τὰ θυριατήρια. — ³ Προηγούμενο τοῦ φορέου τοῦ βασιλέως. — ⁴ Τὸ ὅλον ποσὸν τῶν λαφύρων. — ⁵ Λαβὴν. — ⁶ Ἄνὰ πόδα. — ⁷ Ὀθόνη λεπτοτάτη. — ⁸ Ἀσπίς.

une sorte de pavois sur lequel posait le trône du Pharaon¹. C'était un siège à pieds et à bras de lion, au dossier élevé, garni d'un coussin débordant², orné sur sa face latérale d'un latices de fleurs roses et bleues; les pieds, les bras, les nervures du trône étaient dorés, et de vives couleurs remplissaient les places laissées vides par la dorure.

De chaque côté du brancard, quatre flabellifères³ agitaient au bout de hampes dorées d'énormes éventails⁴ de plumes d'une forme semi-circulaire; deux prêtres soulevaient une grande corne d'abondance⁵ richement ornementée, d'où retombaient en gerbes de gigantesques fleurs de lotus⁶.

Le Pharaon était coiffé d'un casque allongé en mitre, découpant par une échancrure la conque de l'oreille et se rabattant vers la nuque⁷ pour la protéger. Sur le fond bleu du casque scintillait un semis de points⁸ semblables à des prunelles d'oiseau et formés de trois cercles noirs, blancs et rouges; un liséré⁹ écarlate et jaune en garnissait le bord, et la vipère symbolique, tordant ses anneaux d'or sur la partie antérieure, se redressait et se rengorgeait au-dessus du front royal¹⁰; deux longues barbes cannelées et de couleur pourpre flottaient sur les épaules et complétaient cette coiffure d'une majestueuse élégance¹¹.

Un large gorgerin¹² à sept rangs d'émaux, de pierres précieuses et de perles d'or, s'arrondissait sur la poitrine du Pharaon et jetait de vives lueurs au soleil. Pour vêtement supérieur il portait une espèce de brassière quadrilée¹³ de rose et de noir, dont les bouts allongés en bande-

¹ Ὑπεδάστατον εἶδος τι θυρεοῦ, ἐφ' οὗ ἐστηρίζετο ὁ θρόνος τοῦ Φαραῶ.—
² Ἐξέχων.—³ Ριπιδοφόροι.—⁴ Παρμέγιστα ριπίδια.—⁵ Κέρας ἀμαλθείας.—
⁶ Ἄνθη λωτοῦ (ὅστις ἦτο ἱερὸς παρ' Αἰγυπτίους).—⁷ Καταπίπτον πρὸς τὸν τράχηλον.—⁸ Ἀπειράριθμα στίγματα.—⁹ Γαινία.—¹⁰ Ὁ συμβολικὸς ὄφις ἀνωρθοῦτο καὶ ἐδρενθόετο ἄνωθεν τοῦ βασιλικοῦ μετώπου.—¹¹ Δύο μακρὰ καὶ ἄκραι ραβδώσεις ἔχουσαι καὶ πορφυραὶ ἐκυμάτιζον ἐπὶ τῶν ὤμων καὶ συνεπλήρουσαν τὸ μεγαλοπρεπὲς καὶ κομψὸν ἅμα τοῦτο κάλυμμα τῆς κεφαλῆς.—
¹² Περιλαίμιον.—¹³ Εἶδος χιτωνίσκου πλινθωτοῦ.

lettes tournaient plusieurs fois autour du buste et le serreraient étroitement ; les manches, coupées à la hauteur du biceps ¹ et bordées de lignes transversales d'or, de rouge et de bleu, laissaient voir des bras ronds et forts, dont le gauche était garni d'un large poignet ² de métal destiné à amortir le frôlement de la corde ³ lorsque le Pharaon décochait une flèche de son arc triangulaire, et dont le droit, orné d'un bracelet ⁴ composé d'un serpent enroulé plusieurs fois sur lui-même, tenait un long sceptre d'or terminé par un bouton de lotus. Le reste du corps était enveloppé d'une draperie du plus fin lin à plis multipliés, arrêtée aux hanches par une ceinture imbriquée de plaquettes en émail et en or ⁵. Entre la brassière et la ceinture, le torse apparaissait luisant et poli comme le granit rose travaillé par un ouvrier habile. Des sandales à pointes recourbées, pareilles à des patins ⁶, chaussaient ses pieds étroits et longs, rapprochés l'un de l'autre comme les pieds des dieux sur les murailles des temples.

Sa figure lisse, imberbe, aux grands traits purs, qu'il ne semblait au pouvoir d'aucune émotion humaine de déranger et que le sang de la vie vulgaire ne colorait pas, avec sa pâleur morte, ses lèvres scellées ⁷, ses yeux énormes, agrandis de lignes noires, dont les paupières ne s'abaissaient non plus que celles de l'épervier sacré, inspirait par son immobilité même une respectueuse épouvante. On eût dit que ces yeux fixes ne regardaient que l'éternité et l'infini ; les objets environnants ne paraissaient pas s'y refléter. Les satiétés de la jouissance, le blasement des volontés satisfaites aussitôt qu'exprimées, l'isolement du demi-dieu ⁸ qui n'a pas de semblables parmi les mortels, le dégoût des adora-

¹ Μέχρι τοῦ ἀγκῶνος. — ² Περικόρπιον. — ³ Ἐν ἀμβλύνηται ἡ πρόσθεξις τῆς νευρᾶς. — ⁴ Ψέλλιον. — ⁵ Κρατούμενον ἐπὶ τῶν ἰσχύων ὑπὸ ζώνης συγκαιμένης ἐξ ἰσαλλήλων χρυσῶν καὶ ἐγκαύστων πλακῶν. — ⁶ Ὅμοια παγοπέδιλοις. — ⁷ Σφιγκτώ; κλεισμένῃ, ὡσεὶ ἐσφραγισμένα. — ⁸ Τοῦ ἡμιθέου, τοῦτέστι τοῦ Φαραῶ.

tions et comme l'ennui du triomphe, avaient figé à jamais cette physionomie, implacablement douce et d'une sérénité granitique ¹. Osiris ² jugeant les âmes n'eût pas eu l'air plus majestueux et plus calme.

Un grand lion privé ³, couché à côté de lui sur le brancard, allongeait ses énormes pattes comme un sphinx sur son piédestal, et clignait ses prunelles jaunes.

Une corde, attachée à la litière, reliait au Pharaon les chars de guerre des chefs vaincus ; il les traînait derrière lui, comme des animaux à la laisse ⁴. Ces chefs, à l'attitude morne et farouche, dont les coudes rapprochés par une litière formaient un angle disgracieux, vacillaient gauchement à la trépidation des chars, que menaient des cochers égyptiens ⁵.

Ensuite venaient les chars de guerre des jeunes princes de la famille royale ; des chevaux de race pure, aux formes élégantes et nobles, aux jambes fines, aux jarrets nerveux, à la crinière taillée en brosse ⁶, les entraînaient, attelés deux à deux ⁷, en secouant leurs têtes empanachées de plumes rouges ⁸, ornées de têtieres et de frontaux ⁹ à bossettes ¹⁰ de métal. Un timon courbe appuyait sur leurs garrots ¹¹ garnis de panneaux ¹² écarlates deux sellettes surmontées de boules en airain poli, et que réunissait un joug léger, infléchi comme un arc dont les cornes ¹³ rebrousseraient ; une sous-ventrière et une courroie pectorale richement piquée et brodée, de riches housses rayées de bleu ou de rouge et frangées de houppes, complétaient ce harnachement solide, gracieux et léger.

¹ Γρανίτου ήρεμίν έχουσαν (φυσιογνωμίν του Φαραώ). — ² Ο Όσιρις μετά της Ίσιδος ήσαν οι δύο μεγάλοι θεοί των Αιγυπτίων. — ³ Ημερομίνος. — ⁴ Ως ζωα συρόμενα διά σχοινίου. — ⁵ Άτινα ώδήγουν αιγύπτιοι ήνίοχοι. — ⁶ Κεκομμένην δίχην ψήκτρας. — ⁷ Ανά δύο. — ⁸ Τάς διά πτερών έρυθρών επικοσμημένας κεφαλάς αυτών. — ⁹ Παραγναθίδια και προμετωπίδια. — ¹⁰ Όμφάλια. — ¹¹ Όμοπλάτη (του ήππου). — ¹² Τύλα: (υποστρώματα έπιπέπων). — ¹³ Κορώναι.

La caisse du char, peinte de rouge et de vert, garnie de plaques et de demi-sphères de bronze, semblable à l'*umbo*¹ des boucliers, était flanquée de deux grands carquois posés diagonalement en sens contraire, dont l'un renfermait des javelines et l'autre des flèches. Sur chaque face, un lion sculpté et doré, les pattes en arrêt, le mufle plissé par un effroyable rictus, semblait rugir et vouloir s'élançer sur les ennemis.

Les jeunes princes avaient pour coiffure une bandelette qui serrait leurs cheveux et où s'entortillait, en gonflant sa gorge, la vipère royale ; pour vêtement une tunique ornée au col et aux manches de broderies éclatantes et cerclée à la taille d'un ceinturon de cuir fermé par une plaque de métal gravée d'hiéroglyphes ; à ce ceinturon était passé un long poignard à lame d'airain triangulaire, dont la poignée cannelée transversalement se terminait en tête d'épervier.

Sur le char, à côté de chaque prince, se tenaient le cocher chargé de conduire le char pendant la bataille, et l'écuyer occupé à parer avec le bouclier les coups dirigés vers le combattant², pendant que lui-même décochait les flèches ou dardait les javelines puisées aux carquois latéraux³.

A la suite des princes arrivaient les chars, cavalerie des Égyptiens, au nombre de vingt mille, chacun trainé par deux chevaux et monté par trois hommes. Ils s'avançaient par dix de front, les essieux se touchant presque et ne se heurtant jamais, tant l'habileté des cochers était grande.

Quelques chars moins pesants, destinés aux escarmouches⁴ et aux reconnaissances⁵, marchaient en tête⁶ et ne portaient qu'un seul guerrier ayant, pour garder les mains libres pendant la bataille, les rênes de son attelage⁷ passées

¹ Ὀμφαλός (ἀσπίδος). — ² Ὁ θυροσφόρος, ὁ ἔργων ἔγων ἢ ἀποκρούη διὰ τῆς ἀσπίδος τὰ κατὰ τοῦ πολεμιστοῦ κτυπήματα. — ³ Τὰ ὅποια ἤντλει, τὰ ὅποια ἐλάμβανεν ἀπὸ τῶν κατὰ τὰ πλάγια εὐρισκομένων φαριτρῶν. — ⁴ Ἀψιμαχίαι. — ⁵ Κατοπτέσεις. — ⁶ Ἦγαῦντο τῶν λοιπῶν. — ⁷ Attelage, ἴσσοι ἢ βόες ἐξευγμένοι εἰς ἀμαξίαν. Ὅσα αὐτοὶ εἶναι δύο, οἱ Ἕλληνας λέγουσι συνωρίς ἢ θυρωρίς. Οἱ Γάλλοι λέγουσιν ἀδιακρίτως attelage εἴτε ἓν εἶναι τὸ ζῶον, εἴτε δύο, εἴτε καὶ πλείοτερα.

autour du corps ; avec quelques pesées à droite, à gauche ou en arrière, il dirigeait et arrêta ses chevaux ² ; et c'était vraiment merveilleux de voir ces nobles bêtes, qui semblaient abandonnées à elles-mêmes, guidées par d'imperceptibles mouvements, conserver une imperturbable régularité d'allure.

Sur un de ces chars, l'élégant Ahmosis, le protégé de Nofré, dressait sa haute taille et promenait ses regards sur la foule, en cherchant à y découvrir Tahoser.

Le piétinement des chevaux, contenus à grand'peine, le tonnerre ³ des roues garnies de bronze, le frisson métallique des armes, donnaient à ce défilé quelque chose d'imposant et de formidable, fait pour jeter la terreur dans les âmes les plus intrépides. Les casques, les plumes, les boucliers, les corselets papelonnés d'écaillés vertes ⁴, rouges et jaunes, les arcs dorés, les glaives d'airain, reluisaient et flamboyaient terriblement au soleil ouvert dans le ciel, au-dessus de la chaîne libyque ⁵, comme un grand œil osirien, et l'on sentait que le choc d'une pareille armée devait balayer les nations comme l'ouragan chasse devant lui une paille légère.

Sous ces roues innombrables, la terre résonnait et tremblait sourdement, comme si une catastrophe de la nature l'eût agitée.

Aux chars succédèrent les bataillons d'infanterie, marchant en ordre, le bouclier au bras gauche, et, suivant leur arme, la lance, le harpé ⁶, l'arc, la fronde ou la hache à la main droite ; les têtes de ces soldats étaient couvertes d'armets ⁷ ornés de deux mèches de crin, leurs corps sanglés par une ceinture-cuirasse en peau de crocodile. Leur air impassible, la régularité parfaite de leurs mouvements, leur teint de cuivre rouge foncé encore ⁷ par une expédition ré-

¹ Ζυγοστατών τὸ σῶμα δεξιᾷ, ἀριστερᾷ, ἢ πρὸς τὰ ὀπίσω διεθύνεν ἢ ἐσταμάτα τοὺς ἵππους του. — ² Ὁ κρότος. — ³ Τὰ λεπιδιωτὰ περιθωρακίδια. —

⁴ Τῆς σειρᾶς τῶν Λιβυκῶν ὀρέων. — ⁵ Ἄρπη, ξίφος καμπύλον. — ⁶ Κράνη. — ⁷ Ἐτι βαθύτερον γενόμενον.

cente aux régions brûlantes de l'Éthiopie supérieure, la poudre du désert tamisée sur leurs vêtements, inspiraient l'admiration pour leur discipline et leur courage. Avec de tels soldats, l'Égypte pouvait conquérir le monde. Ensuite venaient les troupes alliées, reconnaissables à la forme barbare de leurs casques pareils à des mitres tronquées, ou surmontés de croissants embrochés dans une pointe. Leurs glaives aux larges tranchants, leurs haches tailladées¹, devaient faire d'inguérissables blessures.

Des esclaves portaient le butin annoncé par le héraut, sur leurs épaules ou sur des brancards, et des belluaires traînaient en laisse des panthères, des guépards² s'écrasant contre terre comme pour se cacher, des autruches battant des ailes, des girafes dépassant la foule de toute la longueur de leur col, et jusqu'à des ours bruns pris³, disait-on, dans les montagnes de la Lune.

Depuis longtemps déjà le roi était rentré dans son palais, que le défilé continuait encore.

¹ Πελέκεις σχιστοί.—² Γαλατ χειτοφόροι.—³ Συλληφθέντες.

JULES MICHELET

Γεννηθείς ἐν Παρισίοις τῷ 1798, ἀπέθανεν ἐν Γέροις τῷ 1874 ἐκ τοῦ καρδιακοῦ νοσήματός, ὑπ' οὗ προσεβλήθη ἅμα τῷ ἀκούσματι τῆς εἰς Γαλλίαν εἰσβολῆς τῶν Πρώσων. Ὁ Michelet εἶναι εἰς τῶν μεγίστων ἱστορικῶν τῆς Γαλλίας καὶ ὁ πάντων τολμηρότατος. Ζητεῖ πρὸ πάντων νὰ κατανοήσῃ τὸν νόμον τὸν διέποντα τὰ ἱστορικά γεγονότα. Ἡ ἱστορία, ὡς τὴν ἐννοεῖ, δὲν εἶναι, ὡς αὐτὸς οὕτως λέγει, ἀπλὴ ἀφήγησις, ἀλλ' ἀνάστασις. Ἐκτὸς τούτου εἶναι συγγραφεὺς ἐπαγωγότατος, ἕνεκα τῆς ἀρμονίας τῆς φράσεως καὶ τοῦ λίαν ἰδιορρήθμου τῆς λέξεως. Ἐκ τῶν πολλῶν ἱστορικῶν ἔργων αὐτοῦ περιοριζόμεθα ν' ἀναφέρωμεν τὴν «Ἱστορίαν τῆς Γαλλίας», ἧς ἰδίως ὁ Ε' καὶ ὁ ΣΤ' τόμος διηγείραν τὸν θαυμασμὸν τοῦ φιλολογικοῦ κόσμου, καὶ τὴν «Ἱστορίαν τῆς γαλλικῆς Ἐπανάστασεως» περὶ τῆς ὁποίας ὁ Proudhon εἶπεν «Ἐξήγαγε τὴν γαλλικὴν Ἐπανάστασιν τῆς παραδόσεως καὶ τοῦ λιβελλοῦ. Ἴδου αὕτη κατέστη τέλος ἱστορίας. Νομίζει τις ὅτι ἀπὸ μόνῃς τῆς ἡμέρας τῆς δημοσιεύσεως τοῦ βιβλίου τούτου γίνεται γνωστὴ εἰς τὸν κόσμον.» Ἐκ τῶν ἄλλων συγγραμμάτων αὐτοῦ, γραφέντων τῇ συνεργασίᾳ τῆς K. Michelet, ἰδιαίτερας μνείας ἄξια εἰσὶ τὸ Πτηνόν, ἡ Θάλασσα, τὸ Ἔντομον κ.τ.λ. Ἔργα θελκτικὰ, ἀποπνέοντα τὴν γλυκεῖαν τοῦ συγγραφέως συμπάθειαν πρὸς πάντα τὰ ὄντα τῆς Δημιουργίας. Ὁ Michelet εἰδίδαζεν ἐπὶ μακρὰν σειρὰν ἐτῶν τὴν ἱστορίαν ἐν τῷ Collège de France, μυσῆσας πολλὰς γενεάς εἰς τὰς σοβαρὰς ἱστορικὰς μελέτας.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les libres penseurs.

Quand il y avait eu au Colisée de Rome grande fête, grand carnage, quand le sable avait bu le sang¹, que les lions se couchaient repus², souls de chair humaine³, alors pour divertir le peuple, lui faire un peu oublier, on lui donnait une farce. On mettait un œuf dans la main d'un misérable esclave condamné aux bêtes⁴, et on le jetait dans l'arène⁵. S'il arrivait jusqu'au bout, si par bonheur il parvenait à porter son œuf jusque sur l'autel, il était sauvé... La distance n'était pas longue, mais qu'elle lui semblait longue!... Ces bêtes, rassasiées, dormantes ou voulant bien-

¹ Ὄταν τὸ αἷμα εἶχε στεγνώσῃ. — ² Ἐμπλησθέντες. — ³ Κατακχεορισμένοι ἀνθρωπίνης σαρκός. — ⁴ Καταδικασμένου νὰ γίνῃ βορὰ τῶν θηρίων. — ⁵ Ἐν τῇ παλαιστέρᾳ.

tôt dormir, ne laissaient pas de soulever¹, au petit bruit du léger pas, leurs paupières appesanties, elles bâillaient effroyablement, et semblaient se demander s'il fallait quitter leur repos, pour cette ridicule proie . . . Lui, moitié mort de frayeur², se faisant petit, courbé, tout affaissé sur lui-même, comme pour rentrer dans la terre³, il eût dit⁴ (s'il eût pu dire) : « Hélas ! hélas ! je suis si maigre ! lions, seigneurs lions, de grâce, laissez passer ce squelette ; le repas n'est pas digne de vous . . . » Jamais bouffon, jamais mime, n'eut tel effet⁵ sur le peuple ; les contorsions bizarres, les convulsions de la peur jetaient tous les assistants dans les convulsions du rire ; on se tordait sur les bancs⁶ ; c'était une tempête effroyable de gaieté, un rugissement de joie.

Je suis obligé de dire, quoi qu'il en coûte⁷, que ce spectacle s'est renouvelé vers la fin du moyen âge, lorsque le vieux principe⁸, furieux de se voir mourir, crut qu'il aurait encore le temps de faire mourir la pensée humaine. On revit, comme au Colisée, de misérables esclaves⁹ porter à travers les bêtes, non rassasiées, non assoupies, mais furieuses, atroces, avides, le pauvre petit dépôt de la vérité proscrite¹⁰, l'œuf fragile¹¹ qui pouvait sauver le monde, s'il arrivait à l'autel . . .

D'autres riront . . . malheur à eux ! . . . Moi, je ne rirai jamais, à la vue de ce spectacle . . . Cette farce, ces contorsions, pour donner le change aux monstres aboyants¹², pour amuser ce peuple indigne, elles me percent de douleur . . . Ces esclaves que je vois passer là-bas sur l'arène sanglante¹³, ce sont les rois de l'esprit, les bienfaiteurs de genre humain . . . O mes pères, ô mes frères, Voltaire, Molière, Rabelais, amis chéris de ma pensée, est-ce donc vous que je

¹ Ἀντίγειρον οὐχ' ἤττον. — ² Ἡμιθανής ἐκ φόβου. — ³ Ὡς εἰζήται νὰ χωθῆ ἐντὸς τῆς γῆς. — ⁴ Ὁλ' ἔλεγε. — ⁵ Δὲν προξένησε τοιαύτην ἐντύπωσιν. — ⁶ Ἐπὶ τῶν ἑδωλίων. — ⁷ Καίτοι δυσάρεστον τοῦτο. — ⁸ Τὸ παλαιὸν σύστημα. — ⁹ Τοὺς ἐξόχους νόας τῶν χρόνων ἐπεινών. — ¹⁰ Τὴν πτωχὴν μικρὰν παρακαταθήκην τῆς προγεγραμμένης ἀληθείας. — ¹¹ Τὸ εὐθραστον ὄν (τὴν ἀλγίθειαν). — ¹² Πρὸς ἐξπατάσιν τῶν ὑλακτούντων τεράτων. — ¹³ Ἐπὶ τῆς αἵματῆρας παλαίστρας.

reconnais, tremblants, souffreteux, ridicules, sous ce triste déguisement¹? . . . Génies sublimes, chargés de porter le dépôt de Dieu, vous avez donc accepté, pour nous, ce difforme martyre d'être les bouffons de la peur? . . .

Avilis! . . . oh! non, jamais! Du milieu de l'amphithéâtre, ils me disaient avec douceur: « Qu'importe, ami, qu'on rie de nous? qu'importe que nous subissions la morsure des bêtes sauvages, l'outrage des hommes cruels, pourvu que nous arrivions, pourvu que le cher trésor, mis en sûreté sur l'autel, soit repris par le genre humain qu'il doit sauver tôt ou tard . . . Sais-tu bien quel est ce trésor? La liberté, la justice, la vérité, la raison. »

Quand on songe par quels degrés, quelles difficultés, quels obstacles, surgit toute grande pensée², on s'étonne moins de voir les humiliations, les bassesses, où peut descendre, pour la sauver, celui qui l'eut une fois. . . Qui nous donnera de pouvoir suivre, des profondeurs à la surface, l'ascension d'une pensée? Qui dira les formes confuses, les mélanges, les retards funestes qu'elle subit pendant des siècles? Combien, de l'instinct au rêve³, à la rêverie, et de là au clair-obscur poétique⁴, elle a lentement cheminé! comme elle a erré longtemps entre les enfants et les simples⁵, entre les poètes et les fols⁶! . . . Et un matin cette folie s'est trouvée le bon sens de tous⁷! . . . Mais cela ne suffit pas. Tous pensent, personne n'ose dire. . . Pourquoi? Le courage manque donc? Oui, mais pourquoi manque-t-il? Parce que la vérité trouvée n'est pas assez nette encore⁷; il faut qu'elle brille en sa lumière, pour qu'on se dévoue pour elle. . . Elle éclate enfin, lumineuse, dans un génie, et elle le rend héroïque, elle l'embrase de dévouement, d'amour et de sacrifice. . . Il la place sur son cœur, et va à travers les lions⁸. . .

¹ Ἰπὸ τὸν ἄθλιον τοῦτον μεταμορφωμένον. — ² Ἀναθρώσκει πᾶσα μεγάλη ἰδέα. — ³ Ἀπὸ τῆς ἐμφύτου ὁρμῆς μέχρι τοῦ ὄνειρου. — ⁴ Ἐκείθεν δὲ μέχρι τοῦ ποιητικοῦ σιόφωτος. — ⁵ Ἄνακτοι. — ⁶ Φοί πολλάκις ἀντὶ σοῦ καὶ πρό συμφώνου. — ⁷ Διότι ἡ εὐρεθεῖσα ἀλήθεια δὲν εἶναι ἀρκετὰ σαφῆς εἰσέτι. — ⁸ Θέτει αὐτὴν (τὴν ἀλήθειαν) ἐπὶ τῆς καρδίας του καὶ πορεύεται διὰ μέσου τῶν λεόντων, ἦτοι: ἐν μέσῳ τῶν κινδύνων.

De là, ce spectacle étrange que je voyais tout à l'heure ¹, cette farce sublime et terrible ². Voyez, voyez, comme il a peur, comme il passe, humble et tremblant, comme il serre, il cache, il presse, ce je ne sais quoi qu'il porte. . . Ah ! ce n'est pas pour lui qu'il tremble. . . Peur glorieuse, peur héroïque ! Ne voyez-vous pas qu'il porte le salut ³ du genre humain ? Une seule chose m'inquiète. Quel est donc le lieu de refuge où l'on va cacher ce dépôt ? quel autel assez sacré pour garder le sacré trésor ? Et quel dieu est assez dieu pour protéger ce qui n'est autre chose que la pensée de Dieu même ?

Grands hommes qui portez ce dépôt du salut, d'un embrassement si tendre ⁴, comme une mère son enfant, prenez garde ⁵, je vous supplie, prenez bien garde à l'asile auquel vous le confiez. . . Craignez les idoles humaines, évitez les dieux de chair ou de bois, qui, loin de protéger les autres, ne peuvent se protéger. . .

Je vous vois tous, dès la fin du moyen âge, du XIII^e au XVI^e siècle, bâtir à l'envi ⁶, grandir ce sanctuaire de refuge ⁷ : l'autel de la Royauté. Pour détrôner les idoles, vous érigez une idole. . . Vous lui offrez tout, l'or, l'encens, la myrrhe. . . A elle, la douce sagesse ; à elle, la tolérance, la liberté, la philosophie ; à elle, la raison dernière des sociétés : le droit.

Comment cette divinité ne grandirait-elle pas ? Les plus puissants esprits du monde, poursuivis, chassés à mort ⁸, par le vieux principe implacable, travaillent à élever toujours plus haut leur asile ⁹ ; ils voudraient le porter au ciel. . . De là, une suite de légendes, de mythes, parés, amplifiés, par tous les efforts du génie : au XIII^e siècle, le *saint* roi ¹⁰, plus prêtre que le prêtre même, le roi *chevalier* ¹¹ au XVI^e, le *bon* roi dans Henri IV, le roi-Dieu, Louis XIV.

¹ Πρό μικροῦ. — ² Ἡ θεία ἐκείνη καὶ τρομερὰ κωμωδία. — (³ Τὴν παρακαταθήκην ταύτην τῆς σωτηρίας). — ⁴ Μετὰ τοσοῦτο φιλοστόργου περιπτώξεως. — ⁵ Προσέχετε. — ⁶ Οἰκοδομοῦντας ἐραμίλλως. — ⁷ Τὸ ἱερὸν τοῦτο ἄσυλον. — ⁸ Διωκόμενοι μέχρι θανάτου (ἀπηνώς). — ⁹ (Τὴν βσιλείαν). — ¹⁰ Λουδοβίκος ὁ Θ'. — ¹¹ Φραγκίσκος ὁ Α'.

VOLTAIRE

Ὁ François-Marie Arouet de Voltaire γεννήθη τῷ 1694, ἀπέθανε δὲ ἐν Παρισίῳ τῷ 1778. Ἐπέκτητο καθολικὸν πνεῦμα, ἐκαλλιέργησε δὲ πάντα τὰ εἴδη τοῦ λόγου, ἀπὸ τοῦ δράματος μέχρι τῆς ἱστορίας καὶ τοῦ διηγήματος, καὶ ἐποίησε δύο ἔπη, τὴν «Ἑρρικιάδα» (Henriade) καὶ τὴν «Παρθέλιον» (Pucelle), πολλὰς τραγωδίας, κωμωδίας καὶ εὐτράπελα ποιήματα, ἔγραψε διηγήματα, ἐν οἷς διαλάμπει λουκιάνειος εὐφροία καὶ χάρις, Ἱστορίαν τοῦ αἰῶνος Λουδοβίκου ΙΔ' (Histoire du Siècle de Louis XIV), Ἱστορίαν Καρόλου τοῦ ΙΒ' (Histoire de Charles XII), «Φιλοσοφικὸν λεξικὸν» (Dictionnaire philosophique), καὶ πολλὰ μυθιστορήματα (Ζαδὶγ, Ἀρελῆς κλπ.). Διήνυσε τὸν βίον καταπολεμῶν τὰς προλήψεις καὶ τὸν θρησκευτικὸν φανατισμὸν, ἄρδην δὲ καταρρίψας ἐρριζωμένας πλάνας. Θεωρεῖται μετὰ τοῦ Διδερῶτου, τοῦ Μοντεσκιῆ καὶ τοῦ Ρουσσῶ, ὡς εἷς τῶν προδρόμων τῆς γαλλικῆς ἐπαναστάσεως.

MEROPE¹

ACTE PREMIER. — SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS

MÉROPE.

Eh bien ! Narbas ? mon fils² ?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus³ ;

Tant de pas⁴, tant de soins ont été superflus.

On a couru, madame⁵, aux rives du Pénée,

Dans les champs d'Olympie⁶, aux murs de Salmonée⁷ ;

¹ Ἡ Μερόπη θυγάτηρ τοῦ Κυψέλου, βασιλέως τῆς Ἀρκαδίας, ἐνομφύθη τὸν Κρεσφόντην, ἓνα τῶν Ἡρακλειδῶν, καὶ βασιλέα τῆς Μεσσηνίας, μεθ' οὗ ἔσχεν υἱοῦ; τρεῖς, ὧν ὁ νεώτατος, ὀνομάζετο Αἴπυτος (Αἴγισθος). Ὁ Πολυφόντης, Ἡρακλειδῆς καὶ οὗτος, ἐφόνευσε τὸν Κρεσφόντην καὶ τοὺς δύο ἐκ τῶν υἱῶν του καὶ ἐξήητε νὰ γίνῃ κύριος τοῦ θρόνου, ἀλλ' ὁ Αἴπυτος, ὅστις ἀνετρίφετο πλησίον τοῦ πάππου του Κυψέλου, γενόμενος ἀνὴρ, καταβαίνει εἰς Μεσσηνίαν, φονεῖ τὸν Πολυφόντην καὶ ἀνακτᾷ τὸν θρόνον τοῦ πατρός του.—

² Λοιπὸν, τί γίνονται ὁ Ναρβάς, ὁ υἱός μου; (Ὁ Ναρβάς ἦτο ὁ σώσας τὸν Αἴπυτον).—³ Κατησχυμμένον.—⁴ Τόσκι προσπάθειαι.—⁵ Δέσποινα.—⁶ Ἐξ τῆς Ὀλυμπίαν.—⁷ Σαλμώνη, πόλις ἀρχαία τῆς Ἡλίδος ἐπὶ τῆς Πισατίας γῶρας.

Narbas est inconnu : le sort dans ces climats ²
 Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas ³.

MÉROPE.

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre âme redoute ;
 Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix ⁴ ;
 Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
 A caché son voyage ainsi que sa retraite :
 Il veille sur Égisthe ; il craint ses assassins,
 Qui du roi votre époux ont tranché les destins ⁵.
 De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
 Autant que je l'ai pu, j'assure son passage ⁶ ;
 Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
 Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
 On va donner son trône : en vain ma faible voix
 Du sang que le fit naître a fait parler les droits ⁶ ;
 L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
 Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte ⁷.

MÉROPE.

Et le sort, jusque-là pourrait nous avilir ⁸ !
 Mon fils dans ses États reviendrait pour servir !
 Il verrait son sujet ⁹ au rang de ces ancêtres !
 Le sang de Jupiter ¹⁰ aurait ici des maîtres !

¹ Εἰς τὰς γῆρας ταύτας. — ² Τὰ ἔργη τῶν βημάτων του. — (³ Ἡ μεταξύ Ἑλλάδος καὶ Μεσσηνίας εἰρήνη). — ⁴ Ὅν ἐφρόνευσαν. — ⁵ Ἐξασφαλίζω τὴν διάδοσίν του. — ⁶ Ὡμίλησε περὶ τῶν εἰς τὸν θρόνον δικαιωμάτων του. — ⁷ Πρὸς αἰσχύνην του, περιφρονῶν τοὺς ἡμετέρους νόμους, κλίνει ὑπὲρ τοῦ Πολυφόντου. — ⁸ Ἡ τύχη μέχρις αὐτοῦ τοῦ βαθμοῦ ὅα μᾶς ἐξευτελίση. — ⁹ Ὅα ἔβλεπε τὸν ὑπῆκοόν του (τὸν Πολυφόντην). — ¹⁰ (Καθὸ Ἡρακλεΐδης).

Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
 Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
 Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire ?

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
 On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint ;
 Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint ¹.

MÉROPE.

Ainsi donc, par mon peuple en tout temps accablée,
 Je verrai la justice à la brigue immolée ;
 Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
 Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
 Allons, et rallumons dans ces âmes timides
 Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides ;
 Flattons leurs espérance, excitons leur amour.
 Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes ²
 Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes ;
 La fière ambition dont il est dévoré ³
 Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
 S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
 S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
 Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
 Il touche à la couronne ⁴ ; et, pour mieux la ravir,
 Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
 De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
 Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
 Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous ⁵.

MÉROPE.

Quoi ! partout sous mes pas le sort creuse un abîme !

¹ Φοβούνται τὸν Πολυφόντην. — ² Τεθορυβημένος. — ³ Ἡ διακίβουσα ἀπὸ τὸν ἀλαζονικῆ φιλοδοξία. — ⁴ Πλησιάζει νὰ γίνῃ κύριος τοῦ στέμματος. — ⁵ Οἱ δολοφόνται τοῦ συζύγου σου ἴσως εἶναι ἤττον ἐπιφοβοὶ δι' ἐσέ (ἢ ὁ Πολυφόντης).

Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte, un sujet de qui les attentats . . .

EURYCLÈS.

Dissimulez, madame ; il porte ici ses pas ¹.

ACTE DEUXIÈME. — SCÈNE II.

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchainé*, ISMÉNIE, gardes.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(Elle sort.)

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers !

Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image ¹ !
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes ².
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine ! pardonnez, le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix, tremblante à votre aspect.

(A Euryclys.)

Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie . . .

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

¹ "Ερχεται ἔδω.

² (Ἐπυχρύνει) προστάτευσον τὴν εἰκόνα σου (τὴν βασίλισσαν ἣν ἔπλασας κατ' εἰκόνα σου). — ² Διασχέδασον τοὺς φόβους σου (μὴ φοβεῖσαι).

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah ! . . . T'était-il connu ?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi !
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel ¹ ; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage ²,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ³ soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
« Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
« Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ? »
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard ⁴ :
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups ⁵, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin ⁶.

¹ Μαρτύρομαι τὸν οὐρανόν. — ² Ἐκ τῆς προσφορᾶς μου. — ³ Μ' ἐπλησίασαν. — ⁴ Ἐν τῇ θλίψει ταύτῃ περιστάσει. — ⁵ Κιταπληγωμένος. — ⁶ Ὁ ἄθλιος δολοφόνος.

Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
 Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
 J'ai trainé dans les flots ¹ ce corps ensanglanté.
 Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
 Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh ! madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
 Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
 Cresphonte, ô ciel ! . . . j'ai cru . . . que j'en rougis de honte !
 Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte ².
 Jeux cruels du hasard ³, en qui me montrez-vous
 Une si fausse image et des rapports si doux ?
 Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;
 Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
 Demeurez. En quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Élide ? Ah ! peut-être . . .
 L'Élide . . . répondez . . . Narbas vous est connu ?
 Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
 Quel était votre état ⁴, votre rang ⁵, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;

¹ Ἐρριψα εἰς τὸν ποταμόν. — ² Ἐνόμισα ὅτι διέκρινα χαρακτηριστῆρας τινὰς (τοῦ προσώπου) τοῦ Κρεσφόντου. — ³ Σκληρὰ ἀπάτη. — ⁴ Τί ἔργον εἶχες. — ⁵ Ἡ (κοινωνικῆ) θέσις σου.

Polyclète est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle ¹ !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevois le jour ², et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés ³.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour ⁴, Polyclète, Sirris,
Ne sont pas des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux,
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque met qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter ? pourquoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit ⁵ mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix ⁶ :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse ⁷,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras :
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.

¹ Ἐμπαίζετε δυστυχῆ θνητὴν. — ² Τὸ φῶς (τὴν εὐτυχίαν). — ³ Ἐβουθήσθησαν ἐκ νέου εἰς τὸ βαθὺ σκότος (εἰς τὸν ἀπελπισμὸν). — ⁴ Ἐκεῖνοι ἀπὸ τοῦ ὁποῖου ἐγεννήθην. — ⁵ Ἐπλάνησε τὸν νοῦν μου. — ⁶ Ἀμοιβή. — ⁷ Ἀποστρεφόμενος ἐνδομύχως τῆς ἠλικίας τὸν μαλθακὸν βίον.

Ce faux instinct de gloire égara mon courage ¹ :
 A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
 J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours ;
 C'est ma première faute ; elle a troublé mes jours :
 Le ciel m'en a puni ; le ciel inexorable
 M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point ² ; j'en crois son ingénuité :
 Le mensonge n'a point cette simplicité.
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
 C'est un infortuné que le ciel me présente :
 Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Egisthe, Egisthe est de son âge :
 Peut-être comme lui, de rivage en rivage,
 Inconnu, fugitif, et partout rebuté ³,
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté ⁴.
 L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage ⁵ !
 Si du moins . . .

ACTE CINQUIÈME. — SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, peuple, soldats.

*(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte,
 couvert d'une robe sanglante).'*

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène.
 Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
 Je vous le jure encore ⁶, Egisthe est votre roi :
 Il a puni le crime, il a vengé son père.

¹ Ἀπέπλάνησε τὴν καρδίαν μου. — ² Δὴν εἶναι ποσῶς (ἐνοχος). — ³ Ἀποδιωκόμενος. — ⁴ Ἐφίσταται τὴν τὴν ἔνδειαν παρκαλοουθούσαν περιφρόνησιν. — ⁵ Κληρος. — ⁶ Καὶ αὖθις ὁμνῶ τοῦτο ὄρν.

Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
 C'est un monstre ennemi des dieux et des humains ¹ :
 Dans le sein de Cresphonte il enfouga ses mains ².
 Cresphonte, mon époux, mon appui, votre maître,
 Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître
 Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;
 Il m'offrait une main ³ fumante de mon sang ⁴.

(En courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main).

Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
 C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
 C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
 Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
 Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
 Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
 Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
 Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
 Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
 Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,

Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés ⁵,
 A votre délivrance, à son âme intrépide.
 Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
 Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
 Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?
 Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
 Écoutez, le ciel parle ; entendez son tonnerre.

¹ (Ὁ Πολυφόντης). — ² (Δηλαδή ἐφόνευσε τὸν Κρεσφόντην). — ³ (Τὴν ἐξή-
 τει εἰς γάμον). — ⁴ Ὀλιγὰν ἔτι ἐκ τοῦ αἵματός μου (τοῦ τῶν τέκνων μου).
⁵ Ἀναγνωρίσατε τὸν υἱόν μου ἐκ τῶν πληγῶν αἱ κατήνεγκε, (τοῦτέστι ἐκ τῆς
 ἀνδρίας του).

Sa voix qui se déclare ¹ et se joint à mes cris,
 Sa voix rend témoignage ², et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII.

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS, EURYCLÈS, peuple.

EURYCLÈS.

Ah ! montrez-vous, madame, à la ville calmée :
 Du retour de son roi la nouvelle semée ¹ ;
 Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
 Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris :
 Le peuple impatient verse des pleurs de joie :
 Il adore le roi que le ciel lui renvoie ;
 Il bénit votre fils, il bénit votre amour ² ;
 Il consacre à jamais ce redoutable jour.
 Chacun veut contempler son auguste visage ;
 On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage
 Le nom de Polyphonte est partout abhorré ;
 Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
 O roi ! venez jouir du prix de la victoire :
 Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi, cette gloire est aux dieux :
 Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
 Allons monter au trône, en y plaçant ma mère !
 Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

¹ Ἀποφαίνεται. — ² Μαρτυρεῖ.

¹ Ἡ ἐξέλιξις διαδοθεῖσα. — ² Τὴν (μητρικὴν) ἀγάπην σου.

VICTOR HUGO

ORIENTALES

Canaris.

Faire sans dire (Vieille devise).

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer ;
Que ses voiles carrées
Pendent le long des mâts ¹, par les boulets de fer
Largement déchirées ;

Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts.
Ancres, agrès ², voilures ³,
Grands mâts rompus, trainant leurs cordages épars
Comme des chevelures ;

Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit,
Tourne ainsi qu'une roue ;
Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit
De la poupe à la proue ;

Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond :
Que la mer monte et gronde ;
Que les canons éteints nagent dans l'entrepont,
S'entre-choquant dans l'onde ⁴ ;

Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin
Sa blessure béante,
Et saigner, à travers son armure d'airain,
La galère ⁵ géante ;

¹ Κρίμανται ἀπὸ τῶν ἱστῶν. — ² Τὰ ἐξαρτήματα πλοίου. — ³ Καὶ ἐνικῶς ἔτι σημαίνει τὰ ἱστία σύμπαντα. — ⁴ Onde ποιητ. πᾶν ὕδωρ, πηγὴ, ποταμὸς, ρύαξ, ἰδίως δὲ ἡ θάλασσα. — ⁵ Τριήρης (καὶ κατ' ἕκτασιν πᾶν πλοῖον).



Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,
 La carène ¹ entr'ouverte,
 Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant
 Argente l'onde verte ;

Alors, gloire au vainqueur ! Son ancre noir s'abat
 Sur la nef ² qu'il foudroie :
 Tel ³ un aigle puissant pose, après le combat,
 Son ongle sur sa proie !

Puis, il pend au grand mât, comme au front d'une tour,
 Son drapeau que l'air ronge,
 Et dont le reflet d'or ⁴ dans l'onde, tour à tour ⁵
 S'élargit et s'allonge.

Et c'est alors qu'on voit les peuples étaler
 Les couleurs les plus fières,
 Et la pourpre, et l'argent, et l'azur onduler
 Aux plis de leurs bannières.

Dans ce riche appareil ⁶ leur orgueil insensé
 Se flatte et se repose,
 Comme si le flot noir, par le flot effacé,
 En gardait quelque chose !

Malte arborait sa croix ⁷ ; Venise, peuple-roi,
 Sur ses poupes mouvantes,
 L'héraldique lion ⁸ qui fait rugir d'effroi
 Les lionnes vivantes.

Le pavillon de Naples est éclatant dans l'air,
 Et quand il se déploie

¹ Ἡ τρόπις καὶ αἱ πλευραὶ τοῦ πλοίου. — ² Ναῦς, μόνον παρὰ ποιητῶν. —
³ Οὕτω. — ⁴ Χρυσή ἀντανάκλασις. — ⁵ Ἀλληλοδιαδόχως. — ⁶ Ἐπίδειξις. —
⁷ Ἡ Μελίτη εἶχε τὸν σταυρὸν ἐπὶ τῆς σημαίας της. — ⁸ Ὁ συμβολικὸς λέων.
 (Τὸ ἔμβλημα τῆς Ἑνετίας ἦτο ὁ λέων.)

On croit voir ondoyer de la poupe à la mer
Un flot d'or et de soie.

Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant
Sur ses flottes avares

Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent,
Les chaînes des Navarres.

Rome a les clefs ¹; Milan, l'enfant qui hurle encor
Dans les dents de la guivre ²;

Et les vaisseaux de France ont des fleurs de lis d'or ³
Sur leurs robes de cuivre.

Stamboul ⁴ la Turque autour du croissant abhorré
Suspend trois blanches queues ⁵;

L'Amérique enfin libre étale un ciel doré
Semé d'étoiles bleues.

L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui, brillant sur la moire,

Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire,

L'autre aigle au double front ⁶, qui des czars suit les lois,
Son antique adversaire ⁷,

Comme elle regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre ⁸.

L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers
Sa splendide oriflamme ⁹,

¹ Ἡ Ρώμη ἔχει τὰς κλεῖς. (Ἡ Ρώμη ἔχει ἐπὶ τῆς σημαίας της τὰς κλεῖς τοῦ Ἁγίου Πέτρου). — ² Ὄφις (εἰς τοὺς θυρεοὺς τῶν παραστήμων). Τοῦτον ἔφερον ἢ σημαία τοῦ Μιλάνου. — ³ Κρίνα, τὸ οἰκόσημον τῶν Βουρβόνων. — ⁴ Οὕτως ὀνομάζουσιν οἱ Τούρκοι τὴν Κωνσταντινούπολιν. — ⁵ Τρεῖς λευκὰς σφῆρας (ιππέας). — ⁶ Ὁ δικέφαλος ἀετός. — ⁷ Τῆς παλαιᾶς ἀντιζήλου της (τῆς Αὐστρίας). — ⁸ Κρατεῖ ἕνα εἰς τοὺς ὄνυχάς του. — ⁹ Λίξις ἀπὸ τῆς σημαίας ἐρυθρᾶ, πορφυρᾶς.

Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers
Pour l'ombre d'une flamme.

C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux
Flotter leurs armoiries ¹,
Et condamnent les nefs conquises sur les eaux
A changer de patries.

Ils traînent dans leurs rangs ces voiles ² dont le sort
Trompa les destinées ³,
Tout fiers de voir rentrer ⁴ plus nombreuses au port
Leurs flottes blasonnées ⁵.

Aux navires captifs toujours ils appendront
Leurs drapeaux de victoire,
Afin que le vaincu porte écrite à son front
Sa honte avec leur gloire !

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
Suit la barque hardie ⁶,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie ⁷ !

L'enfant.

Les Turcs ont passé là ¹ : tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil ²,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,

¹ Τὰ οἰκόσημα αὐτῶν. — ² Ἦτο: τὰ πλοῖα. — ³ Διέψευσε τὰς ἐλπίδας των. — ⁴ Βλέποντες ἐπανερχομένους. — ⁵ Τοῦς στόλους των φέροντας τὰς σημαίας των. — ⁶ Οὗ τὸ τολμηρὸν πλοῖον (πυρπολικὸν) ἀκολουθεῖ φλογερὸς ὄλκός. — ⁷ Ἰψὸς ὡς σημαίαν του τὴν πυρκαϊάν (καταστρέφει διὰ τῶν πυρπολικῶν τὰ τουρκικὰ πλοῖα).

¹ Οἱ Τούρκοι διήλθον ἐκεῖθεν. — ² Μέλας βράχος.

Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non, seul près des mars noirs,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.

Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée¹.

— Ah ! pauvre enfant, pieds nus² sur les rocs anguleux
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux³,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaiment et gaiment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront⁴,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran⁵ borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba⁶, de cet arbre si grand
Qu'un cheval au galop met⁷ toujours en courant
Cents ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,

¹ Αησιμονηθέν εν τῇ μεγάλῃ καταστροφῇ. — ² Γυμνόπους. — ³ Πλήρεις δακρῶν. — ⁴ ("Ατινα οὐδέποτε ἐκόπησαν). — ⁵ Ἡ Περσία. — ⁶ Δένδρον τοῦ παραδείσου τοῦ Μωάμεθ. — ⁷ Ἴππος καλπάζων χρειάζεταιται.

Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois ?

Plus éclatant que les cymbales ? ¹

Que veux-tu ? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux ?

—Ami, dit l'enfant grec ², dit l'enfant aux yeux bleus,

Je veux de la poudre et des balles ³.

BALLES

La grand'mère.

« Dors-tu ? . . . réveille-toi, mère de notre mère !

« D'ordinaire en dormant ta bouche remuait ;

« Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.

« Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre ⁴,

« Ta lèvre est immobile et ton souffle ⁵ est muet.

« Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?

« Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir ?

« Vois, la lampe pâlit, l'âtre ⁶ scintille et fume ;

« Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,

« Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

« Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.

« Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras ?

« Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.

« Pour nous rendre la vie ⁷, en invoquant ta sainte ⁸,

« Il faudrait bien longtemps nous serrer dans tes bras ⁹ !

« Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées

« Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour ¹⁰.

¹ Ὁξύτερον τοῦ τῶν κυμβάλων. — ² Ὁ ἑλληνόπαις. — ³ Θέλω πυρίτιδα καὶ σφαίρας.

⁴ Νομίζει τις ὅτι εἶσαι τὸ ἄγαλμα τῆς Θεοτόκου. — ⁵ Ἡ ἀναπνοή σου. — ⁶ Ἡ ἐστία. — ⁷ Διὰ τὴν ἐπαναφέρειν εἰς τὴν ζωὴν. — ⁸ Ἐπικαλουμένην τὴν ἁγίαν σου (τὴν Παναγίαν). — ⁹ Εἰς τὰς ἀγκάλας σου. — (¹⁰ Troubadours ἐλέγοντο οἱ ραψῶδοι τῆς μεσημερινῆς Βαλλίας κατὰ τὸν μεσαίωνα).

« Dis-nous ces chevaliers ¹ qui, servis par les fées ²,
 « Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
 « Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

« Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes ;
 « Quel ermite dans l'air vit Lucifer ³ volant ;
 « Quel rubis étincelle au front du roi des Gnômes ⁴ ;
 « Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
 « Les psaumes de Turpin ⁵, que le fer de Roland ⁶.

« Ou montre-nous ta bible et les belles images,
 « Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
 « L'enfant-Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages ;
 « Fais-nous lire du doigt ⁷, dans le milieu des pages,
 « Un peu de ce latin, qui parle à Dieu de nous.

« Mère ! . . . Hélas ! par degrés s'affaisse la lumière,
 « L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
 « Les esprits ⁸ vont peut-être entrer dans la chaumière.
 « Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
 « Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?

« Dieu ! que tes bras sont froids ! rouvre les yeux...Naguère
 « Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas ⁹,
 « Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,

¹ Διηγέσου μας τὰ περὶ τῶν ἵπποτων ἐκείνων. — ² Οἵτινες ὑπηρετούμενοι (βοηθούμενοι) ὑπὸ τῶν φαιδρῶν. — ³ Τὸν Ἐωσφόρον. — ⁴ Δαίμονες ἐπίγειοι, φυλάττοντες τοὺς θησαυροὺς. — ⁵ Τοὺς ὕμνους τοῦ Τουρπίνου. — Τουρπίνος, ἀρχιεπίσκοπος Ρουέννης κατὰ τὸν 11^{ον} αἰῶνα, εἰς ὃν ἀποδίδονται, ἐσφαλμένως ὅμως, τὰ λατινιστὶ γεγραμμένα χρονικὰ Καρόλου τοῦ Μεγάλου: De vita et gestis Caroli Magni. — ⁶ Ρολάνδος, ἀνεψιὸς Καρόλου τοῦ Μεγάλου καὶ εἰς τῶν δώδεκα ἵπποτων τοῦ αὐτοκράτορος, περίφημος διὰ τὴν μεγάλην ἀνδρίαν, ἥτις ἔδωκεν ὕλην εἰς ἰταλικὰ καὶ γαλλικὰ ἔπη ἐν οἷς ὁ «Orlando Furioso» τοῦ Ἀρίστου καὶ ἡ «Chanson de Roland», ἀγνώστου ποιητοῦ. Ἐφανεύθη εἰς τὴν μάχην τοῦ Roncevaux. — ⁷ Διὰ τοῦ δακτύλου (δεικνύουσα διὰ τοῦ δακτύλου). — ⁸ Τὰ δαιμόνια, τὰ στοιχεῖα. — ⁹ Πρὸς τὴν ὁποίαν βαδίζομεν.

« Tu parlais de la mort ; . . . dis-nous, ô notre mère !
 « Qu'est-ce donc que la mort ? . . . Tu ne nous réponds pas ? »

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule
 La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
 La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ¹ ;
 Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte
 Vit, devant le saint livre et la couche déserte ²,
 Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

H E R N A N I

ACTE QUATRIÈME. — SCÈNE II.

Ἡ σκηνὴ παριστᾷ μέγα ὑπόγειον, ἐν ᾧ ὁ τάφος Καρόλου τοῦ Μεγάλου

DON CARLOS, seul.

Charlemagne, pardon !—ces vouîtes solitaires
 Ne devraient répéter que paroles austères ;
 Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement ¹
 Que nos ambitions font sur ton monument ².
 —Charlemagne est ici !—Comment, sépulcre sombre,
 Peux-tu sans éclater ³ contenir si grande ombre ?
 Est-tu bien là, géant d'un monde créateur ⁴,
 Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ⁵ ?
 Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée ⁶
 Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
 Un édifice, avec deux hommes ⁷ au sommet,
 Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet ⁸.
 Presque tous les États, duchés, fiefs militaires,
 Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;

¹ Κωδωνοκρουσία ἐπιχθῆσιος. — Τὴν ἔρημον κλίνην.

² Ἀγανακτεῖς βεβήσιως δι' αὐτὸν τὸν θόρυβον. — ³ Χωρὶς νὰ διαπραγῆς. — ⁴ Ὁ κόσμον δημιουργήσας. — ⁵ Ὑψος, μεγαλειότης. — ⁶ Ἰκανὸν νὰ καταθέλῃ τὸν νοῦν. — ⁷ (Ὁ πάπας καὶ ὁ αὐτοκράτωρ). — ⁸ Δύο ἀρχηγοὶ ἐκλεγόμενοι, οἳς ὑπετάσσοντο πάντες, οἱ κατὰ δίκαιωμα βασιλεῖς.

Mais le peuple a parfois son pape ou son César,
 Tout marche, et le hasard corrige le hasard ¹.
 De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate ².
 Electeurs ³ de drap d'or, cardinaux d'écarlate ⁴,
 Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
 Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut,
 Qu'une idée, au besoin des temps ⁵, un jour éclore,
 Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
 Se fait homme ⁶, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
 Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon ⁷ ;
 Mais qu'elle entre un matin à la diète ⁸, au conclave ⁹,
 Et tous les rois soudain verront l'idée esclave
 Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
 Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
 Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
 Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
 Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
 Leur fait un grand festin des peuples et des rois ¹⁰,
 Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
 Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
 Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
 Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
 Tout se passe entre eux deux ¹¹. Les rois sont à la porte,
 Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
 Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
 Et se haussant pour voir sur la pointe des pieds.

¹ Έννοεί ότι ὁ αὐτοκράτωρ ὄν ἐξελέγετο πάντοτε ἐκ τοῦ αὐτοῦ ἔθνους. —

² Έντεῦθεν ἡ ἰσορροπία (ἐκ τῆς κληρονομικῆς βασιλείας καὶ τῆς ἐκλογῆς τοῦ πάπα καὶ τοῦ αὐτοκράτορος), καὶ πάντοτε ἡ τάξις ἀναρτάνεται. — ³ Οἱ ἐκλεκτοί, οἱ ἐκλογεῖς τοῦ αὐτοκράτορος. — ⁴ Τὸ συνέδριον τῶν καρδινάλιων τὸ ἐκλέγον τὸν πάπαν. — ⁵ Κατὰ τὴν ἀνάγκην τῶν καιρῶν. — ⁶ Γίνεται ἄνθρωπος, δηλ. ἐκπροσωπεῖται καὶ πραγματοποιεῖται παρ' ἐνὸς ἀνθρώπου. — ⁷ Πλεῖστοι βασιλεῖς καταπατοῦσιν αὐτὴν (τὴν ἰδέαν) ἢ τὴν φιμοῦσιν. — ⁸ Ἡ συνέλευσις τῶν ἐκλεκτῶν. — ⁹ Ἡ τῶν καρδινάλιων σύνοδος πρὸς ἐκλογὴν τοῦ πάπα. — ¹⁰ Ὑποτάσσει εἰς αὐτοὺς πάντα τοὺς λαοὺς καὶ τοὺς βασιλεῖς. —

¹¹ Αὐτοὶ οἱ δύο διατάσσουσι τὰ πάντα.

Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
 Ils font et défont. L'un délie, et l'autre coupe.
 L'un est la vérité, l'autre est la force. Il ont
 Leur raison en eux-mêmes ¹, et sont parce qu'ils sont.
 Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
 L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire ²,
 L'univers ébloui contemple avec terreur
 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
 —L'empereur ! l'empereur ! être empereur !—O rage !
 Ne pas l'être !—et sentir son cœur plein de courage !
 Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau,
 Qu'il fut grand !—de son temps c'était encor plus beau.
 Le pape et l'empereur ! ce n'était plus deux hommes.
 Pierre ³ et César ! en eux accouplant les deux Romes ⁴,
 Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen ⁵.
 Redonnant une forme, une âme au genre humain,
 Faisant refondre en bloc peuples et pêle-mêle
 Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
 Et tous deux remettant au moule de leur main
 Le bronze qui restait du vieux monde romain !
 Oh ! quel destin !—Pourtant cette tombe est la sienne !
 Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
 Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
 Avoir été l'épée ! avoir été la loi !
 Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne ⁶ !
 Quoi ! pour titre César et pour nom Charlemagne !
 Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
 Aussi grand que le monde ! . . . —et que tout tienne là ⁷ ?
 Ha ! briguez donc l'empire ⁸ et voyez la poussière
 Que fait un empereur ! couvrez la terre entière

¹ Ἡ ἀρχὴ τῶν πραγμάτων ἀπὸ αὐτοῦ καὶ μόνου. — ² (Διότι ὁ πάπας φέρει λευκὸν ῥάσιον). — ³ Ὁ ἀπόστολος Πέτρος, ὁ πρῶτος κατὰ τοὺς λατίνους πάπας. — ⁴ (τὴν Ῥώμην τῶν παπῶν καὶ τὴν Ῥώμην τῶν Καισάρων). — ⁵ Ἐν πνευματικῷ ὄρεινῳ (συμφωνίᾳ ἰδεῶν). — ⁶ Ἐπειδὴ ἦτο κυρίως ἀδιοκράτωρ τῆς Γερμανίας. — ⁷ Καὶ ἅπαν τὸ μεγαλεῖον τοῦτο νὰ περιέχηται ἐκεῖ (εἰς αὐτὸν τὸν τάφον). — ⁸ Σπούδαζε λοιπὸν νὰ γίνῃς ἀδιοκράτωρ.

De bruit et de tumulte. Élevez, bâtissez
 Votre empire, et jamais ne dites : »C'est assez ! »
 Taillez à larges pans un édifice immense !
 Savez-vous ce qu'un jour il en reste ?—ô démente !
 Cette pierre!—et du titre et du nom triomphants ?—
 Quelques lettres, à faire épeler des enfants !
 Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
 Voilà le dernier terme ! . . .—Oh ! l'empire ! l'empire
 Que m'importe ? j'y touche ¹, et le trouve à mon gré.
 Quelque chose me dit : « Tu l'auras ! » — Je l'aurai. —
 Si je l'avais ! . . .—O ciel ! être ce qui commence ² !
 Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
 D'une foule d'États l'un sur l'autre étagés,
 Être la clef de voûte ; et voir sous soi rangés
 Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales ;
 Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
 Margraves ³, cardinaux, doges ⁴, ducs à fleurons ;
 Puis évêques, abbés, chefs de clans ⁵, hauts barons ;
 Puis, clercs ⁶ et soldats ; puis, loin du faite ⁷ où nous sommes,
 Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme.—les hommes.
 —Les hommes ! —c'est-à-dire, une foule, une mer.
 Un grand bruit ; pleurs et cris, parfois un rire amer ;
 Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare ⁸,
 A travers tant d'échos, nous arrive fanfare !
 Les hommes !—des cités, des tours, un vaste essaim,—
 De hauts clochers d'église à sonner le tocsin !—

(Rêvant.)

Base de nations portant sur leurs épaules
 La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,

¹ Πλησιάζω εὐὰ τὴν καταλίδω. — ² Ἡ ἀρχὴ τοῦ παντός. — ³ Ὁροκόμης.
 "Ἄλλοτε οἱ ἐπιτετραχημένοι τὴν φροῦρησιν τῶν ὀρίων μετὰ ταῦτα τίτλος
 εὐγενῶν ἐν Γερμανίᾳ. — ⁴ Δόγης, τίτλος ὃν ἔφερον οἱ ἀνώτατοι ἄρχοντες ἐν
 ταῖς δημοκρατίαις τῆς Γενούης καὶ τῆς Ἑνετίας. — ⁵ Ἀρχηγὸς πατριῶν (ἐν
 Σκωτίᾳ). — ⁶ Κληρικὸς. — ⁷ Μακρὸν τοῦ ὕψους ἐπ' οὗ εὐρισκόμεθα. —
⁸ Ἐξαγριοῦται.

Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
 La balacent, branlante, à leur vaste roulis,
 Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
 Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
 Si bien que tous les rois ¹, cessant leurs vains débats,
 Lèvent les yeux au ciel. . . — Rois ! regardez en bas !
 — Ah ! le peuple ! — Océan ! — Onde sans cesse émue !
 Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
 Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau ² !
 Miroir où rarement un roi se voit en beau ³ !
 Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
 On y verrait au fond des empires sans nombre,
 Grand vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
 Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !
 — Gouverner tout cela ! — Monter, si l'on vous nomme ⁴,
 A ce faite ! — Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme
 — Avoir l'abîme là ! . . . — Pourvu qu'en ce moment
 Il n'aille pas me prendre un éblouissement !
 Oh ! d'États et de rois mouvante pyramide,
 Ton faite est bien étroit ! — Malheur au pied timide !
 A qui me retiendrai-je ⁵ ? . . . — Oh ? si j'allais faillir ⁶
 En sentant sous mes pieds le monde tressaillir !
 En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre !
 — Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire ?
 Le pourrai-je porter seulement ? Qu'ai-je en moi ⁷ ?
 Etre empereur, mon Dieu ! j'avais trop d'être roi ⁸ !
 Certes, il n'est qu'un mortel de race peu commune ⁹.
 Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.

¹ Κλονοῦσι τοὺς θρόνους, ὥστε πάντες οἱ βασιλεῖς. — ² Κύμα συντρίβων θρόνον καὶ λικνίζον τάφον (σέβεται τὸν τάφον ἕνεκα τῆς ἀναμνήσεως). — ³ Ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ ὅτι οἱ βασιλεῖς σπανίως ἀγαπῶνται παρὰ τῶν λαῶν. — ⁴ Ἄν σ' ἐκλέξωσιν αὐτοκράτορα. — ⁵ Εἰς τίνα νὰ στηριχθῶ ; — ⁶ Ἄν ἔδει-λίω. — ⁷ Ποῖα τὰ πλεονεκτήματά μου. — ⁸ Πολὺ μοὶ ἦτο ὅτι ἤμην βασιλεὺς. — ⁹ (Κεκτημένος ἀρετῆς μεγάλης).

Mais moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?

Qui me conseillera ? . . . —

(Il tombe à deux genoux ¹ devant le tombeau.)

Charlemagne ! c'est toi.

Oh ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face ²,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose ³ !
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel ⁴,
Chacun en son degré ⁵ se complait et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire ⁶.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner
— N'est-ce pas ? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire ⁷
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain !
Ou plutôt laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer ; laisse-moi voir ta face mortuaire ⁸ ;
Ne me repousse pas d'un souffle d'aigilons ⁹ ;
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,

¹ Γονατίζει. — ² Ἀπέναντι ἀλλήλων. — ³ Διψόν μοι ἕκαστον πρῆγμα ὄψ' ὅλας τὰς ἐπόψεις. — ⁴ Ὑψοῦται μέχρις οὐρανοῦ. — ⁵ Ὅπου ἐτίθη. — ⁶ Περιφρονεῖ αὐτὸν ἐνδομύχως. — ⁷ Ἐν τῷ τάφῳ του. — ⁸ Τὴν νεκρὴν μορφήν σου. — ⁹ Μὴ μὲ ἀπωθήσῃς δι' ἰσχυρὰς πνοῆς.

Parle, et n'aveugle pas ton fils¹ épouvanté,
 Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !
 Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
 Carlos étudier ta tête comme un monde ;
 Laisse, qu'il te mesure à loisir, ô géant,
 Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
 Que la cendre à défaut de l'ombre me conseille !

(Il approche la clef de la serrure.)

Entrons !

(Il recule.)

Dieu ! s'il allait me parler à l'oreille !
 S'il était là, debout et marchant à pas lents !
 Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs !
 Entrons toujours !—

(Bruit de pas.)

On vient ! — Qui donc ose à cette heure ;
 Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure ?
 Qui donc ?

(Le bruit se rapproche.)

Ah ! j'oubliais ! ce sont mes assassins² !

Entrons !

(Il ouvre la porte du tombeau qu'il referme sur lui. — Entrent
 plusieurs hommes marchant à pas sourds, cachés sous leurs man-
 teaux et leurs chapeaux.)

¹ (Τὸν διαδόχόν σου.) — ² Οἱ δολοφόνοι μου (οἱ κατ' ἔμοῦ συνωμότες).

PIERRE CORNEILLE

Ὁ Πέτρος Κορνήλιος, ὁ ἐπικληθεὶς μέγας Κορνήλιος, γεννήθη ἐν Ρουένῃ τῷ 1605, ἀπέθανε δὲ τῷ 1684. Εἶναι ὁ ἀριστος τῶν γάλλων τραγικῶν ποιητῶν καὶ ὁ ἀληθὴς πατὴρ τῆς γαλλικῆς τραγωδίας. Ἡ καλλίστη αὐτοῦ τραγωδία ὁ Σιδ, ἧς ἡ ὑπόθεσις εἶναι εἰλημμένη ἐκ τινος ἰσπανικῆς τραγωδίας τοῦ Guillen de Castro, τοιοῦτον διήγειρεν ἐνθουσιασμόν, ὥστε ὅταν ἤθελον νὰ παραστήσωσι τι ὡς ὠρατον, ἔλεγον: Ὁρατον ὡς ὁ «Σιδ». ἐκίνησεν ὅμως ἐπίσης καὶ τὸν φθόνον, καὶ ὁ Richelieu, ὅστις ἐνόμιζεν ἑαυτὸν ποιητὴν, καὶ ἔγραψε καὶ τινας τραγωδίας, κατάρθωσεν ὥστε ἡ γαλλικὴ Ἀκαδημία, ἣν ὁ παντοδύναμος αὐτοῦ ὑπουργὸς πρὸ μικροῦ εἶχεν ιδρύσει, νὰ ἀποφανθῇ κατ'αὐτῆς. Ὁ Κορνήλιος ἐξεδικήθη γράφων νέα ἀριστουργήματα: τὸν «Κίνα», τὸν «Ὁράτιον», τὸν «Rodogune» κλ. Ὁ Κορνήλιος ἔγραψεν ὡσαύτως πολλὰς κωμωδίας, ἐν αἷς ὁ «Ψεδοστῆς» κλ. Ὁ Κορνήλιος ἔγραψεν ὡσαύτως γαλλικοῦ θεάτρου. Τὸ μέγιστον τῶν πλεονεκτημάτων τοῦ Κορνήλιου εἶναι ὅτι ἔθεσεν ἐπὶ τῆς σκηνῆς τὰς εὐγενεστάτας ἀρετὰς, καὶ ὅτι ἐνέπνευσεν, ὡς πολὺ λίκις ἐλέγχθη, εἰς τὴν Γαλλίαν τὰ ἠρωϊκὰ αἰσθήματα, δι' ὧν ἐκόσμησε τὰ κυριώτατα πρόσωπα τῶν τραγωδιῶν του.

LE CID¹

ACTE CINQUIÈME. — SCÈNE I.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue, en plein jour²! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur³, retire-toi, de grâce⁴.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;

¹ Σιδ, ἐκ τοῦ ἀραβικοῦ σείδ, ἀρχηγός. Οὕτως ἐπικλήθη ὁ Ροδρίγος Bias de Bivar, περίφημος ἰσπανὸς ἦρωας, γεννηθεὶς ἐν Βουργὸς περὶ τὸ 1040. Πάντα τὰ δημοτικὰ ἰσπανικὰ ἄσματα ψάλλουσι τὰ κατορθώματα τοῦ ἦρωος τούτου. Ἡ ὑπόθεσις τοῦ δράματος εἶναι ὁ ἔρωας τοῦ Ροδρίγου πρὸς τὴν Χιμένην. Καὶ ἐν μὲν τῷ Ροδρίγῳ βλέπομεν τὴν διαμάχην τῆς τιμῆς πρὸς τὸν ἔρωτα, ἐν δὲ τῇ Χιμένῃ τὴν τοῦ ἔρωτος πρὸς τὴν οὐκίην στοργήν. — ² Δημοσίᾳ (Ὁ Ροδρίγος εἶχε φονεύσει τὸν πατέρα τῆς Χιμένης, ἐνεκα ραπίσματος ὑπερ οὗτο; ἔδωκε τῷ πατρὶ τοῦ Σιδ). — ³ Μου καταστρέφεις τὴν ὑπόληψίν μου. — ⁴ Πρὸς θεοῦ.

Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

GHMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

GHMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche ¹ est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?
Qui t'a rendu si faible ? ou qui le rend si fort ?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort !
Celui qui n'a pas craint les Maures ² ni mon père
Va combattre don Sanche ³, et déjà désespère !
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ⁴ !

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ⁵ ;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras ⁶
Quand il faut conserver ce qui ne vous plait pas ;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ⁷ ;
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,
A me défendre mal je les aurais trahis ⁸.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il ne veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ⁹.

¹ (Ο δὸν Σάγγοι εἶχεν ἀναλάβει νὰ μονομαχήσῃ πρὸς τὸν Ροδρίγου, ἵνα ἐκδικήσῃ τὴν Χιμένην διὰ τὸν θάνατον τοῦ πατρὸς της). — ² Τοὺς Μαυρητάνους. — ³ Θὰ μονομαχήσῃ μὲ τὸν Σάγγον. — ⁴ Οὕτω λοιπὸν ἡ γενναϊότης σου καταπίπτει, ὅτε μάλιστα ἔχεις ἀνάγκην αὐτῆς. — ⁵ Τρέχω εἰς τὴν κατάδικήν μου, οὐχὶ εἰς τὴν μάχην. — ⁶ Δὲν ἔχω δύναμιν. — ⁷ Ἄν ἐπρόκειτο νὰ πολεμήσω δι' ἰδιάνμου ὑπόθεσιν. — ⁸ Ὑπερασπίζων κακῶς ἑμαυτὸν θὰ ἐπρόδιδον αὐτοῦς (τὸν βασιλεῖά μου, τὸν λαόν του καὶ τὴν πατρίδα μου). — ⁹ Ἀποδέχομαι τὴν περὶ τούτου ἀπόφασίν σου.

Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;
 Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
 On ne me verra point en repousser les coups ;
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ¹ ;
 Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
 Je lui vais présenter mon estomac ouvert ²,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd ³.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir ⁴ la juste violence,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
 Prescrit à ton amour une si forte loi
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi ⁵,
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire ⁶
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire ⁷,
 Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu ⁸,
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
 Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession :
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte ⁹,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte ¹⁰.
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?
 Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou pourquoi l'avais-tu ¹¹ ?
 Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?

¹ Ὁφείλω νὰ φεισθῶ τῆς ζωῆς ἐκείνου, ὅστις μάχεται ὑπὲρ σοῦ. — ² Τὸ στήθος μου ἀνοικτόν. — ³ Τὴν σὴν (χεῖρα), ἣτις μὲ φονεύει. — ⁴ Ἐλευθεροῦ καθήκοντος. — ⁵ Σὲ παραδίδει ἀνοπεράσπιστον εἰς τὸν ὑπὲρ ἐμοῦ μαχόμενον. — ⁶ Μὴ λησμονεῖ. — ⁷ Ὅτι πρόκειται οὐχὶ μόνον περὶ τῆς ζωῆς σου, ἀλλὰ καὶ περὶ τῆς δόξης σου. — ⁸ Ὅτι ὅσον ἐνδοξος καὶ ἀν' ἐξῆσεν ὁ Ροδρίγος. — ⁹ Ἐν ὀλίγῳ ποιεῖσαι τὴν τιμὴν σου. — ¹⁰ Θέλεις νὰ ἡττηθῆς χωρὶς νὰ πολεμήσης. — ¹¹ Διατί δὲν ἔχεις πλέον τὴν παλαιάν σου ἀρετὴν ἢ διατί τὴν εἶχες (ὅτε ἐρόνισσας τὸν πατέρα μου).

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur ¹,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ²?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits ³,
 Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets ⁴?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre;
 On sait que mon courage ose tout entreprendre
 Que ma valeur peut tout ⁵, et que dessous les cieus,
 Auprès de mon honneur ⁶, rien ne m'est précieux.
 Non, non, en ce combat, quoique vous veuillez croire,
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement : « Il adorait Chimène ;
 « Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine ;
 « Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
 « Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort ⁷ :
 « Elle voulait sa tête ; et son cœur magnanime,
 « S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
 « Pour venger son honneur il perdit son amour,
 « Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour ⁸,
 « Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
 « Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat ⁹,
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat ¹⁰ ;
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

¹ Δηλ: τόσον ὀλίγον σέβεται τὴν μνήμην τοῦ πατρός μου; — ² Ἀνέχεσαι νῦν ἡττηθῆς, ἀπὸς ἐνίκητας αὐτὸν (τὸν πατέρα μου). — ³ Καὶ τὴν ἤτταν τῶν Μαυρητανῶν. — ⁴ Ἄλλη λαμπρότης. — ⁵ Τὰ πάντα δύναται. — ⁶ Ἀπέναντι τῆς τιμῆς μου. — ⁷ Νῦν ἐπιδικῶν τὸν θάνατόν του. — ⁸ Ἀπέθανε. — ⁹ Ἐν τῇ μονομαχίᾳ ταύτῃ. — ¹⁰ Ὅτι ἐπαυξήσῃ τὴν λαμπρότητα αὐτῆς.

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
 Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
 Défends-toi ¹ maintenant pour m'ôter à don Sanche ² ;
 Combats pour m'affranchir d'une condition ³
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.
 Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
 Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix ⁴.
 Adieu : ce mot lâché ⁵ me fait rougir de honte ?

D. RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
 Paraissez, Navarrais, Maures et Castellans,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants :
 Unissez-vous ensemble, et faites une armée :
 Pour combattre une main de la sorte animée :
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
 Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous ⁶.

¹ Ὑπερασπίσθητι σαυτὸν (Ἐννοεῖ φόνευσον τὸν Σάγχον). — ² (Ὁ δὸν Σάγχος τὴν ἐξήτει εἰς γάμον). — ³ (Ὅπως μὲ λυτρῶσης θέσεως. — ⁴ Ἡ ἀμοιβή. — ⁵ Ἡ ἐκφυγούσά μοι αὖτη λέξις. — ⁶ Ὅπως κατορθώσητε τοῦτο εἴσθε ὀλίγοι.

Λυμιακὸς Ἐπισμαθῆς

H O R A C E ¹

ACTE QUATRIÈME. — SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères ²,
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires ³,
 Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États ;
 Vois ces marques d'honneur ⁴, ces témoins de ma gloire,
 Et rends ce que tu dois à l'heur ⁵ de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois ⁶.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
 Et nos deux frères morts dans le malheur des armes ⁷
 Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu ⁸,
 Je cesserai pour eux de paraître affligée,
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ;
 Mais qui me vengera de celle d'un amant ⁹
 Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

¹ Η γνωστή ἐκ τῆς ρωμαϊκῆς ἱστορίας μάχη τῶν τριῶν Κουριάκων πρὸς τοὺς τρεῖς Ὀρατίους, ἵνα τεθῆ τέρμα εἰς τὰς μεταξὺ Ρώμης καὶ Ἀλβῆς ἔριδας. — ² (Εἰς τὴν πρώτην συμπλοκὴν εἶχον φονευσθῆ οἱ δύο Ὀράτιοι). — ³ Τῆς ἐχθρᾶς ἡμῶν (τῶν Ρωμαίων) τύχης. — ⁴ (Τὰ ξίφη τῶν Κουριάκων οὗς ἐφύνευσε). — ⁵ Heur, εὐτυχία. Τῆς λέξεως ταύτης δὲν γίνεται χρῆσις σήμερον εἰμὴ εἰς τὴν φράσιν *tout n'est qu'heur et malheur*. — ⁶ Αὐτὸ μόνον (δάκρυα) τῆ ὀφείλω. — ⁷ Ἐν τῇ ἀτυχίᾳ τῶν ὀπλων, τοῦ πολέμου. — ⁸ Διὰ τὸ γυθὲν αἷμα. *Épandu* ποιητικῶς ἀντὶ *répandu*. — ⁹ Μνηστοῦ.

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse¹ ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace² !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire³ !
 Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
 Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées ;
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
 Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
 Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée⁴ ;
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui, comme une Furie attachée à tes pas⁵,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes
 Et que, jusques au ciel élevant tes exploits⁶,
 Moi-même je le tue une seconde fois !
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Que tu tombes au point de me porter envie⁷ !

¹ Ἀθλίη. — ² (Ὁ εἶς τῶν Κουριάων ἦτο μνηστὸς τῆς Καμίλλης). — ³ Καὶ ἡ καρδίη σου τὴν ἐπιποθεῖ. — ⁴ Ὅταν τὴν εἶχες ἀφήσει. — ⁵ Ἐρινύς καταδιώκουσά σε. — ⁶ Ἐξουνοῦσα τὰ κατορθώματά σου. — ⁷ Νὰ καταστής τὸ σούτῳ δυστυχίης, ὥστε νὰ θεωρῆς ἐμὲ εὐτυχῆ.

Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ¹,
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome ².

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
 Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
 Saper ses fondements encor mal assurés !
 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers ³
 Passent pour la détruire et les monts et les mers !
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
 Voir ses maisons en cendre ⁴, et tes lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir ⁵,
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.
 C'est trop, ma patience à la raison fait place ⁶ ;
 Va dedans les enfers plaindre ⁷ ton Curiace !

¹ Ἡ εὐτοχία ἡμῶν (τῶν Ρωμαίων). — ² Ὅτι ὀφείλεις ὡς ἐκ τοῦ γένους σου εἰς τὰ συμφέροντα εἰς τὴν δόξαν τῆς Ρώμης. — ³ Ἀπὸ τῶν περὶ τὴν γῆς. — ⁴ Ἀποτεφρωμένος. — ⁵ Ψυχορραγοῦντα. — ⁶ Ἰποχωρεῖ. — ⁷ Πήγαυε εἰς τὸν ᾄδην νὰ θρηνῆς.

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah ! traître !

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi recoive un châtimeut soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain ¹ !

CINNA ¹

ACTE CINQUIÈME. — SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux ².

Approche, seul ami que j'éprouve fidèle ³.

MAXIME.

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir ⁴ ;
C'est à toi que je dois et le jour ⁵ et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :
Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez ⁶.

Un vertueux remords n'a point touché mon âme ⁷ ;

Pour perdre mon rival ⁸, j'ai découvert sa trame ⁹ ;

¹ Οὕτω ἀς τιμωρηται ἀμέσως πᾶς ὁ τολμῶν νὰ θρηνηῖ ἐχθρὸν τῆς Ρώμης.

² Ὁ Κίννας, ἕγγονος τοῦ Πομπηίου, ἀθροόμενος ὑπὸ τῆς μνηστῆς τοῦ Αἰμιλίας, συνωμοτεῖ κατὰ τοῦ φίλου καὶ προστάτου τοῦ Αὐγούστου. Ὁ συνωμότης αὐτοῦ Μάξιμος προδίδει τὴν συνωμοσίαν. ὁ δὲ Αὐγούστος ἀντὶ νὰ τιμωρήσῃ τὸν Κίνναν, τὸν συγχωρεῖ καὶ συζευγνύει αὐτὸν μετὰ τῆς Αἰμιλίας. —

³ Ἐσωσαν τὸν Μάξιμον ἐκ τῆς τρικυμίας. — ⁴ Ὅστις ἀπεδείχθη πιστός. —

⁵ Κατῶρθωσας νὰ μὲ σώσῃς ἐκ τοῦ κινδύνου. — ⁶ Τὴν ζωὴν. — ⁷ Τὸ ὀρεῖλαις εἰς τὴν (πρὸς τὸν Κίνναν) μακρινὴν ζηλοτυπίαν μου. — ⁸ Ἐνάρετος τύψις συνειδότος δὲν συνεκίνησε τὴν ψυχὴν μου. — ⁹ Διὰ νὰ καταστρέψω τὸν ἀντί-ζηλὸν μου. — ⁹ Ἀπεκάλυψα τὴν συνωμοσίαν του.

Euphorbe¹ vous a feint que je m'étais noyé²
 De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé³ :
 Je voulais avoir lieu⁴ d'abuser Æmilie⁵,
 Effrayer son esprit, la tirer d'Italie⁶,
 Et pensais la résoudre⁷ à cet enlèvement
 Sous l'espoir du retour pour venger son amant⁸ ;
 Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces⁹,
 Sa vertu combattue a redoublé ses forces,
 Elle a lu dans mon cœur, vous savez le surplus¹⁰,
 Et je vous en ferais des récits superflus.
 Vous voyez le succès de mon lâche artifice¹¹ :
 Si pourtant quelque grâce est due à mon indice¹²,
 Faites périr Euphorbe¹³ au milieu des tourments,
 Et souffrez¹⁴ que je meure aux yeux de ces amants,
 J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
 Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître¹⁵ ;
 Et croirai toutefois mon bonheur infini
 Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

Et est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,
 A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
 Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;
 Je suis maître de moi¹⁶ comme de l'univers ;
 Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
 Conservez à jamais ma dernière victoire¹⁷ ;
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux¹⁸
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

¹ Εὐφορβος (δούλος ἀπελευθερος τοῦ Μάξιμου). — ² Ἐπλασεν ὅτι ἐπνίγην. —
³ Ἐκ φόβου μὴ στείλῃς πρὸς καταδιωξίν μου. — ⁴ Νὰ εὕρω εὐκαιρίαν. —
⁵ Νὰ δολοκίω τὴν Αἰμιλίαν. — ⁶ Νὰ τὴν ἀποσπῶ τῆς Ἰταλίας. — ⁷ Νὰ
τὴν πείσω νὰ συναινέσῃ. — ⁸ Τὸν μνηστὸν τῆς, τὸν Κίνναν. — ⁹ Ἀντὶ νὰ ἐμ-
πέσῃ εἰς τὰς χονδροειδέεις ταύτας παγίδας. — ¹⁰ Τὰ περαιτέρω. — ¹¹ Τοῦ
ἀνάνδρου τεχνάσματός μου. — ¹² Ἄν χάρις τις μοὶ ὀφείλεται. — ¹³ Διάταξον
νὰ θανατωθῇ ὁ Εὐφορβος. — ¹⁴ Καὶ ἀνέχθητι. — ¹⁵ Τῆ συμβουλῇ τοῦ προδό-
του τούτου (τοῦ Εὐφορβου). — ¹⁶ Εἰμὶ κύριος ἑαυτοῦ. — ¹⁷ (Νὰ νικήσῃ ἐαυ-
τὸν καὶ νὰ μὴ τιμωρήτῃ τὸν Μάξιμον). — ¹⁸ Τῆς δικαιοσύνης ὀργῆς.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
 Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
 Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
 Je te la donne encor comme à mon assassin.
 Commençons un combat qui montre par l'issue¹
 Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
 Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
 Avec cette beauté² que je t'avais donnée,
 Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang³ ;
 Préfères-en la pourpre à celle de mon sang⁴ ;
 Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
 Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

EMILIE.

Et je me rends⁵, seigneur, à ces hautes bontés ;
 Je recouvre la vue⁶ auprès de leurs clartés :
 Je connais mon forfait⁷ qui me semblait justice ;
 Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)
 Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
 Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
 Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même ;
 J'ose avec vanité me donner cet éclat,
 Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État
 Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
 Elle est morte⁸, et ce cœur devient sujet fidèle ;
 Et, prenant désormais cette haine en horreur⁹,
 L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

¹ Ἐκ τῆς ἐκβάσεως. — ² (Τὴν Λιμιλίαν). — ³ Κατέχοντα τὴν περιφανῆ τάχτην θέσιν. — ⁴ Προτίμησον τὴν πορφύραν τοῦ Κίννα (ὡς ὑπάτου) τῆς τοῦ ἀφματός μου (ἀντὶ τῆς ζήτησ; καὶ μετ' ὀφειλῆς). — ⁵ Ἐνδίδω. — ⁶ Ἀνακτῶ τὴν ὄρασιν (βλέπω ὅτι εἶχον ἀδικον συνωμοτοῦσα κατὰ σοῦ). — ⁷ Ἐννοῶ τὸ ἔγκλημα μου. — ⁸ Ἐσθῆθη (τὸ μίσος μου). — ⁹ Ἀποτροπιαζομένη τοῦ λοιποῦ τὸ μίσος τοῦτο.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
 Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
 O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
 Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand.

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ¹ ;
 Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime ².
 Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis ³
 Vous conserve innocents et me rend mes amis.

(A Maxime.)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
 Rentre dans ton crédit ⁴ et dans ta renommée ;
 Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ⁵ ;
 Et que demain l'hymen couronne leur amour.
 Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice ;
 Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés
 Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
 Vous consacre une foi lâchement violée,
 Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
 Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.

Puisse ⁶ le grand moteur des belles destinées,
 Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ;
 Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
 Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous ⁷ !

LIVIE.

Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme
 D'un rayon prophétique illumine mon âme.

¹ Μεγάθυμον λήθην. — ² Συγχωρήσατε τὸν Μάξιμον. — ³ Τὸ ὑπ' αὐτοῦ
 πράχθην. — ⁴ Ἐχε καὶ αὐτῷ τὴν προτέραν ἐπιρροήν σου. — ⁵ Συγχωρήσατε
 εἰ καὶ οἱ τρεῖς τὸν Εὐφωρβον. — ⁶ Εἴθε. — ⁷ Ὅτι παρὰ σοῦ ἔλαδον.

me

Oyez¹ ce que les dieux vous font savoir par moi² ;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre :
On portera le joug désormais sans se plaindre ;
Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ;
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
Jamais plus d'assassins ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome, avec une joie et sensible et profonde ;
Se démet en vos mains³ de l'empire du monde ;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner⁴ :
D'une si longue erreur pleinement affranchie⁵,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes⁶.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure⁷, et j'ose l'espérer :
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer⁸ !

Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices⁹,
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris et veut tout oublier.

¹ Ἀκουσον.—Προστακτ. τοῦ ρήματος οὐίη, τὸ ὅποτον σήμερον δὲν εἶναι σχεδὸν ἐν χρήσει εἰμὴ εἰς τὴν ἀπαρεμφ. καὶ τοὺς συνθέτους χρόνους.—² Σοὶ ἀποκαλύπτουσι δι' ἐμοῦ.—³ Παρριτεῖται ὑπὲρ σοῦ, παρχωρεῖ εἰς σέ.—⁴ Νὰ σὲ διατηρῇ ἐπὶ τοῦ θρόνου.—⁵ Ἀπάλλαγετα τοιαύτης πλάνης.—⁶ Αἱ ἐπερχόμενοι γενεαὶ θὰ σὲ φέρωσιν ὡς παράδειγμα εἰς τοὺς μεγαλοφρονοστάτους ἡγεμόνας.—⁷ Ἀποδέχομαι τὸν οἰωνὸν τοῦτον.—⁸ Εἴθε οἱ θεοὶ οὕτω κὲ σ' ἐμπνέωσι πάντοτε.—⁹ Ἰπὸ αἰσιωτέρους οἰωνούς.

JEAN RACINE

Ὁ Ἰωάννης Ρακίνας ἐγεννήθη τῷ 1639 ἀπέθανε δὲ τῷ 1699. Ἐσπούδασεν ἐν τῇ μεγάλῃ καὶ ὀνομαστῇ σχολῇ τοῦ Πορτ-Ροιγάλ, ὅπου ἐμελέτησε κατὰ βῆθος τοὺς μεγάλους ποιητὰς τῆς ἀρχαιότητος, οὗς βραδύτερον ἐμιμήθη ἐν ταῖς τραγωδίαις του. Τὰ πρῶτα αὐτοῦ δοκίμια ὑπῆρξαν ἀσθενῆ. Ἀλλὰ μετὰ τὴν «Θηβαΐδα» καὶ τὸν «Ἀλέξανδρον» ἔγραψε τὴν «Ἀνδρομάχην, τὸν «Βρεττανικὸν» καὶ τὸν «Βαγιαζήδ», ὧν ἕνεκα ἐτάχθη, μετὰ τὸν Κορνήλιον, ἐν τοῖς πρῶτοις δραματικοῖς ποιηταῖς τῆς Γαλλίας. Μετὰ ταῦτα ἐδημοσίευσεν ἀλληλοδιαδόχως τὴν «Ἰφιγένειαν ἐν Αὐλίδι», ἣν ὁ Βολταίρος ἀπεκάλεσε τὸ ἀριστούργημα τῶν τραγωδιῶν, τὴν «Φαίδραν», τὴν «Ἐσθήρ» καὶ τὴν «Ἀθαλίαν», τὸ κάλλιστον τῶν ἔργων του. Ἐχομεν καὶ μίαν κωμωδίαν τοῦ Ρακίνας, τοὺς «Διαδίκους» (les Plaideurs), ἣτις θεωρεῖται ἐκ τῶν ἀρίστων τοῦ Γαλλικοῦ θεάτρου. Λουδοβίκος ὁ ΙΔ' ἐτίμησε τὸν Ρακίναν διὰ τῆς φιλίας του.

IPHIGÉNIE EN AULIDE

ACTE QUATRIÈME. — SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE ¹.

Mon père,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi ;

Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :

Vos ordres sans détour ² pouvaient se faire entendre.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis

Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis ³,

¹ Ὁ Αἰσχύλος ἐν τῷ «Ἀγαμέμνονι», ὁ Σοφοκλῆς ἐν τῇ «Ἠλέκτρᾳ» καὶ οἱ πλεῖστοι τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων καὶ λατίνων ποιητῶν, πλὴν τοῦ Ὀμήρου, ποιοῦσι τὴν Ἰφιγένειαν θυσιαζομένην ἐν Αὐλίδι. Ἀλλὰ συγγράφεις τινες, οὗς ἀναφέρει ὁ Παστανίς (Κορινθιακὰ Βιβλ. 6'. κεφ. κβ' καὶ στ. 7), ἐν οἷς καὶ Στησίχορος ὁ Ἱμεραῖος λέγουσιν ὅτι ἡ Ἰφιγένεια ἦτο θυγάτηρ τοῦ Θησέως. Ὁ Ρακίνας ἐν τῇ λύσει τοῦ δράματός του ἀκολουθεῖ τὴν παράδοσιν ταύτην, ὀνομάζει δὲ Ἐριφύλην τὴν θυγατέρα τῆς Ἑλένης καὶ τοῦ Θησέως, τὴν θυσιασθεῖσαν ἀντὶ τῆς θυγατρὸς τοῦ Ἀγαμέμνονος. — ² Διερρήθην καθαρὰ. — ³ (Τὸν Ἀχιλλεῖα, μεθ' οὗ ἦτο μεμνηστευμένη).

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
 Si pourtant ce respect, si cette obéissance
 Parait digne à vos yeux d'une autre récompense ;
 Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis¹,
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis²
 Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie³,
 Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin⁴,
 Si près de me naissance, en eût marqué la fin.
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père⁵ ;
 C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
 Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
 Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
 Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
 Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
 Tous les noms des pays que vous allez dompter⁶ ;
 Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
 D'un triomphe si beau je préparais la fête.
 Je ne m'attendais pas⁷ que, pour le commencer,
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
 Non que la peur du coup dont je suis menacée⁸
 Me fasse rappeler⁹ votre bonté passée :
 Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux¹⁰,
 Ne fera point rougir un père tel que vous ;
 Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
 J'aurais su renfermer un souvenir si tendre¹¹ :

¹ Τὴν λύπην. — ² Εἰς ἣν εὐρίσκομαι περιωπὴν, (ἐψηλὴν κοινωνικὴν θέσιν). —
³ Ὅπως μὴ ἐπιθυμῶ ν' ἀποστερηθῶ αὐτῆς. — ⁴ Σκληρὰ μοῖρα. — ⁵ « Πρώτη
 σ' ἐκάλεσα πατέρα » (Εὐρ. Ἰφ.) — ⁶ Ἐξήτουν νὰ μοῖ (διηγῶνται), ἀπαριθμοῦσι
 τὰ ὀνόματα τῶν χωρῶν ἃς μέλλει νὰ καθυποτάξῃ. — ⁷ Δὲν προσεδόκων. —
⁸ Ἡ ἀπειλοῦσά με συμφορὰ. — ⁹ Σοὶ ἀναμνησκαι. — ¹⁰ Κηδουμένη τῆς τι-
 μῆς σου. — ¹¹ Ὅτι κατέπεινον ἀνάμνησιν τῶσφ προσεβλή.

Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
 Une mère, un amant, attachaient leur bonheur ¹.
 Un roi digne de vous a cru voir la journée
 Qui devait éclairer notre illustre hyménée ;
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
 Il s'estimait heureux ² : vous me l'aviez permis.
 Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes ³.
 Ma mère est devant vous ; et vous voyez ses larmes.
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter ⁴.

ACTE CINQUIÈME. — SCÈNE V.

ULISSE ¹.

Jamais jour n'a paru si mortel ² à la Grèce.
 Déjà de tout le camp la discorde maîtresse ³
 Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal ⁴,
 Et donné du combat le funeste signal.
 De ce spectacle affreux votre fille alarmée
 Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée ;
 Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
 Epouvantait l'armée et partageait les dieux. ⁵
 Déjà de traits ⁶ en l'air s'élevait un nuage ;
 Déjà coulait le sang, prémices du carnage ⁷ :
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
 L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé ⁸,

¹ Ἄλλ' ἐκ τῆς ἀλλίας μου τύχης ἐξηρτάτο ἡ εὐτυχία μητρός καὶ μνηστοῦ.
 — ² Ἐθεώρει εὐτυχίαν τὴν μετ' ἐμοῦ συζευξίν του. — ³ Φαντάσθητι τὴν λύπην του. — ⁴ Ὅπως προλάβω τὰ δάκρυα, ὧν θέλω γίναι αὐτοῖς αἰτία.

¹ (Ὁ Ὀδυσσεὺς διηγᾶται τῇ Κλυταίμνηστρᾷ πῶς ἐσώθη ἡ Ἰφιγένεια, θυσιασθείσης ἀντ' αὐτῆς τῆς Ἐριφύλης). — ² Ἀνικρά. — ³ Κυρία (γενομένη) τοῦ στρατοπέδου ἢ Ἐρις. — ⁴ Εἶχεν ἀποτυφλώσει τοὺς πάντας. — ⁵ (Διότι ἄλλοι μὲν τῶν θεῶν ἦσαν ὑπὲρ τοῦ Ἀχιλλέως, ἄλλοι δὲ κατ' αὐτοῦ). — ⁶ Βέλη. — ⁷ Προόφια τῆς αἵματοχυσίας. — ⁸ Τὰς τρίχας ὀρθωμέναις.

Terrible et plein du dieu ¹ qui l'agitait sans doute :

« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute ² :

« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix

« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.

« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie

« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.

« Thésée avec Hélène uni secrètement

« Fit succéder l'hymen à son enlèvement :

« Une fille en sortit, que sa mère a célée ³ ;

« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.

« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :

« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours ⁴.

« Sous un nom emprunté sa noire destinée ⁵

« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.

« Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;

« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux.»

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile

L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.

Elle était à l'autel ; et peut-être en son cœur

Du fatal sacrifice accusait la lenteur ⁶.

Elle-même tantôt, d'une course subite,

Était venue aux Grecs annoncer votre fuite ⁷.

On admire en secret sa naissance et son sort.

Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort ⁸,

L'armée à haute voix se déclare contre elle ⁹,

Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.

Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :

« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.

¹ Κατεγόμενος υπό του θεού.—² Ακούσατέ μου.—³ Ἦν ἡ μήτηρ της ἀπέκρυψεν.—⁴ Προέλεγον ἀπαίσια περί του μέλλοντος αὐτης.—⁵ Ἡ ὀλεθρία μοῖρα της.—⁶ Ἰσως ἐνδομύθως ἠδημύνοι ὅτι ἐβράδυνεν ἡ ἐκτέλεσις της ὀλεθρίας θυσίας.—⁷ Ἦλθε θρομαία ν' ἀναγγεῖλη εἰς τοὺς Ἕλληνας τὴν φυγὴν σας. (Ἡ Κλυταιμνήστρα ἐζήτησε νὰ σώσῃ τὴν Ἰφιγένειαν φεύγουσα μετ' αὐτης).—⁸ (Οἱ Ἕλληνες εἶχον κωλυθῆ ἐν τῷ λιμένι της Ἀυλίδος ἐκ μεγάλης γαλήνης, κατὰ τὸν χρῆσμον δὲ τοῦ Κάλχαντος ἐπρεπε νὰ θυσιασθῆ εἰς τὴν θεὰν Ἄρτεριν μία κόρη ἐκ τοῦ αἵματος της Ἑλένης διὰ νὰ δυνηθοῖσι νὰ πλεῖσωσιν εἰς Τροίαν).—⁹ Ἀπορξίνεται κατ' αὐτης.

« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre ¹
 « Sans tes profanes mains saura bien se répandre ».
 Furieuse, elle vole ², et, sur l'autel prochain,
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein ³.
 A peine son sang coule et fait rougir la terre,
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
 Les vents agitent l'air d'heureux ⁴ frémissements,
 Et la mer leur répond par des mugissements ;
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
 Le soldat ⁵ étonné dit que dans une nue
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue ⁶,
 Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
 Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
 Tout s'empresse, tout part ⁷. La seule Iphigénie
 Dans ce commun bonheur pleure son ennemie,
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
 Venez : Achille et lui, brûlant ⁸ de vous revoir,
 Madame, et désormais tous deux d'intelligence ⁹,
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

¹ Ἐξ ὧν λέγεις ὅτι κατάγομαι. — ² Τρέχει ταχέως. — ³ Τὴν ἐμπήγει εἰς τὸ στήθος τῆς. — ⁴ Εὐδαίμωνος. — ⁵ (Ὁ στρατιώτης ἐνταῦθα ἀντὶ ὁ στρατὸς) Ὁ στρατὸς ἔκθαμβος. — ⁶ Λέγει ὅτι ἡ Ἄρτεμις κατέβη μέχρι τῆς πυρᾶς. — ⁷ Πάντες σπεύδουσι, πάντες ἀναχωροῦσι. — ⁸ Ὑπερπιθυμοῦντες. — ⁹ Σύμφωνοι.

BRITANNICUS *

ACTE PREMIER. — SCÈNE II.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur * ?
 Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ³ ?
 Ai-je donc élevé si haut votre fortune
 Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ⁴ ?
 Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
 Entre Sénèque ⁵ et vous disputez-vous la gloire
 A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ⁶ ?
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
 Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État ?
 Certes, plus je médite, et moins je me figure
 Que vous m'osiez compter ⁷ pour votre créature ⁸,
 Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
 Dans les honneurs obscurs de quelque légion ⁹ ;
 Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
 Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres !
 Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix,
 Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ¹⁰ ?
 Néron n'est plus enfant ; n'est-il pas temps qu'il règne ?

* Η υπόθεσις τῆς καλλίστης ταύτης τραγωδίας τοῦ Ρακίνα εἶναι ὁ θάνατος τοῦ Βρεταννικοῦ, υἱοῦ τοῦ αυτοκράτορος Κλαυδίου Τιβερίου, ὅστις, ἀφοῦ ἀπεστερήθη τῶν ἐπὶ τοῦ θρόνου δικαιωμάτων του διὰ τῶν ραδιουργιῶν τῆς δευτέρας συζύγου τοῦ πατρὸς του Ἀγριππίνης, μητρὸς τοῦ Νέρωνος, ἐδήλη-
 τηρίασθη βραδύτερον κατὰ διαταγὴν τοῦ αἰμοσύρου τούτου τυράννου.—
² (Τὸν Νέρωνα).—³ Δὲν θὰ τὸν βλέπω τοῦ λοιποῦ εἰμὴ ὡς ὀχληρά.—⁴ Σὲ ἀνύψωσα τόσον ὅπως θέσω φραγμὸν μεταξύ ἐμοῦ καὶ τοῦ υἱοῦ μου.—⁵ Ὁ Σενέκας ὅστις ἦτο παιδαγωγὸς καὶ σύμβουλος τοῦ Νέρωνος).—⁶ Ὁ Σενέκας καὶ σὺ διαμφισθεῖσθε τὴν δόξαν τὴς ταχύτερον νὰ μ' ἐξαλείψῃ τῆς μνήμης του.
⁷ Ὅτι τολμᾶτε νὰ μὲ θεωρῆτε.—⁸ Ὡς πλάσμα σας, ἀπὸ ὑμᾶς ἐξαρτωμένην.
⁹ Ὁ Burrhus ἦτο ἀπλοῦς γλιάρχος ὅτε ἡ Ἀγριππίνα διώρισεν αὐτὸν παι-
 δαγωγὸν τοῦ Νέρωνος καὶ ἀρχηγὸν τῶν σωματοφυλάκων τοῦ αυτοκράτορος.—
¹⁰ Ἡ φωνή μου, ἡ ἐπιρροή μου ἀνέδειξεν ἕνα αυτοκράτορα ὅπως ἐπιβάδω εἰς ἐμμουτὴν τρεῖς.

Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ?
 Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
 Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?
 Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
 Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer * :
 Je puis l'instruire au moins combien sa confiance
 Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BIRRHUS.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion °
 Que d'excuser César d'une seule action ;
 Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
 Vous me rendez garant ° du reste de sa vie,
 Je répondrai, madame, avec la liberté
 D'un soldat qui sait mal farder la vérité °.
 Vous m'avez de César confié la jeunesse,
 Je l'avoue ; et je dois m'en souvenir sans cesse.
 Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
 D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde ° :
 Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
 J'en dois compte, madame, à l'empire romain °,
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
 Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
 N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
 Fallait-il dans l'exil ° chercher des corrupteurs ?

* Διὰ τῶν ὀφθαλμῶν αὐτοῦ θὰ βλέπει τὰ πάντα.—² Δύναμαι νὰ τῷ ὑποδείξω ἀρετὰς τινάς.—³ Δὲν εἶχον ἀναλάβει ἐν τῇ παρούσῃ περίστασει.—⁴ Μὲ κα-
 θιστάς ὑπεύθυνον.—⁵ Μετὰ τῆς πιρρησίας στρατιωτοῦ κακῶς γινώσκοντες
 νὰ ὑποκρίνηται τὴν ἀλήθειαν.—⁶ Δὲν εἶμαι τοῦ λοιποῦ πρὸς σὲ μόνον ὑπεύθυ-
 νος.—⁷ Ὁφείλω, δέσποινα, περὶ αὐτοῦ λόγον εἰς τὸ ρωμαϊκὸν κράτος.—
 ° (Ἐκ τῆς ἐξορίας ἀνεκάλεσαν τὸν Σενέκαν, ὅπως τῷ ἐμπιστευθῶσι τὴν ἀγω-
 γὴν τοῦ αὐτοκράτορος.)

La cour de Claudius, en esclaves fertile ¹,
 Pour deux que l'on cherchait ² en eût présenté mille,
 Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir ³ :
 Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
 De quoi vous plaignez-vous, madame ? On vous révère ⁴ :
 Ainsi que par César, on jure par sa mère ⁵.
 L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
 Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour ⁶ ;
 Mais le doit-il, madame ⁷ ? et sa reconnaissance
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ⁸ ?
 Toujours humble, toujours le timide Néron
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?
 Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
 Rome, à trois affranchis si longtemps asservie ⁹,
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté ¹⁰.
 Que dis-je ? la vertu semble même renaître.
 Tout l'empire n'est plus la dépouille ¹¹ d'un maître ;
 Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;
 César nomme les chefs sur la foi des soldats ¹² ;
 Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
 Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;

¹ Ἡ ἀυλή (τὰ ἀνάκτορα) τοῦ Κλαυδίου εὐμοιροῦσα δούλων (διεσθαρμένων ἀνδρῶν). — ² Ἀντὶ τῶν δύο ζητουμένων. — ³ Ὅστινες πάντες θὰ ἐθήρευον τὴν τιμὴν νὰ τὸν ἐξαχρειώσωσι. — ⁴ Σὲ σέβονται. — ⁵ Ὁμνύουσιν εἰς τὸ ὄνομά σου ὡς εἰς τὸ τοῦ Καίσαρος. — ⁶ Καὶ ν'αὐξήσῃ τὸν ἀριθμὸν τῶν περὶ σέ. — ⁷ Ἄλλ' ὀφείλει ἄρα γε νὰ πράξῃ τοῦτο ; — ⁸ Ἡ εὐγνωμοσύνη του δὲν δύναται νὰ ἐκδηλωθῇ εἰμὴ διὰ τῆς ἐξαχρησεῶς του ; — ⁹ Ὑποδουλωμένη ἐπὶ τοσοῦτον χρόνον εἰς τρεῖς ἀπελευθέρους (εὐνοουμένους) τῆς Ἀγριππίνης, οὗς εἶχεν ἐπιβάλλει αὐτὴ εἰς τὸ ρωμαϊκὸν κράτος. — ¹⁰ (Διότι, ὡς γνωστόν, ὁ Νέρων κατ' ἀρχὰς ἐφάνη συνετὸς καὶ δίκαιος ἡγεμῶν). — ¹¹ Ἡ λεία. — ¹² Ὁ Καίσαρ διορίζει τοὺς ἀρχηγούς, οὗς οἱ στρατιῶται ὑποδεικνύουσι.

Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ¹ ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchainées,
Ramènent tous les ans ses premières années.

ANDROMAQUE ¹

ACTE PREMIER. — SCÈNE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ²,
Et qu'à vos yeux, seigneur ³, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille ⁴ et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups ⁵.
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place ⁶.

¹ Ἀρκεί νὰ ρυθμίξη τὴν διαγωγὴν τοῦ πρὸς τὴν τῶν προγόνων του.

² Ἀνδρομάχη ἡ σύζυγος τοῦ Ἑκτορος, ἡ γνωστὴ ἐν τῇ ἀρχαϊότητι διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν πρὸς τὸν σύζυγον ἀγάπην. Ἄν καὶ ἡ τραγωδία αὕτη φέρῃ τὸν αὐτὸν τίτλον μετὰ τῆς τοῦ Εὐριπίδου Ἀνδρομάχης, δὲν ἔχει καὶ τὴν αὐτὴν ὑπόθεσιν. Ὁ Ρακίνας ἐκ τῆς τοῦ Εὐριπίδου ἐπιμύθου μόνον τὴν ζηλοτυπίαν τῆς Ἑρμιόνης καὶ τὰς παραφορὰς αὐτῆς. — ³ Ἀνέχθητι νὰ ὑπερηφανεύωμαι διὰ τὴν ἐκλογὴν. — ⁴ Τοῦ seigneur ἀντίστοιχον δὲν ἔχομεν ἐν τῇ ἑλληνικῇ, καὶ κακῶς γίνεται χρῆσις αὐτοῦ ἐν ταῖς τραγωδίαις ταῖς ἐχούσαις ὑπόθεσιν ἑλληνικὴν, ὡς κάλλιστα περὶ τῆς οὐρανοῦ ὁ La Harpe. Οἱ ἀρχαῖοι Ἕλληες, ὡς γινώσκουμεν, ἀποτεινόμενοι πρὸς τινα, ἐποιούνητο χρῆσιν μόνον τοῦ κυρίου αὐτοῦ ὀνόματος ἢ ἐνίοτε καὶ τοῦ ἁξιώματος αὐτοῦ ὡς «ἄναξ», «βασιλεὺς». — ⁵ Τὸν Πύρρον, τὸν ἄλλως Νεοπτόλεμον καλούμενον. — ⁶ Ὡς θυμίζομεν τὰ ἐκεῖνον, οὕτω θυμίζομεν καὶ τὰ σὺ κατορθώματα. — ⁷ Τὸν Ἀχιλλεὺς μόνος ὁ υἱὸς τοῦ ἡδονήθη ν' ἀντικαταστήσῃ.

Mais, ce qu'il n'eût point fait ¹, la Grèce avec douleur
 Vous voit du sang troyen relever le malheur ²,
 Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
 D'une guerre si longue entretenir le reste ³.
 Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector ?
 Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ⁴,
 Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
 Qui ne demandent compté à ce malheureux fils
 D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis ⁵.
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
 Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux ⁶,
 Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
 Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense ?
 Vous-même de vos soins craignez la récompense,
 Et que dans votre sein ce serpent élevé
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie ⁷,
 Assurez ⁸ leur vengeance, assurez votre vie :
 Perdez un ennemi d'autant plus dangereux.
 Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée ⁹ :
 De soins plus importants je l'ai crue agitée ¹⁰,
 Seigneur ; et, sur le nom de son ambassadeur ¹¹,
 J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur ¹².

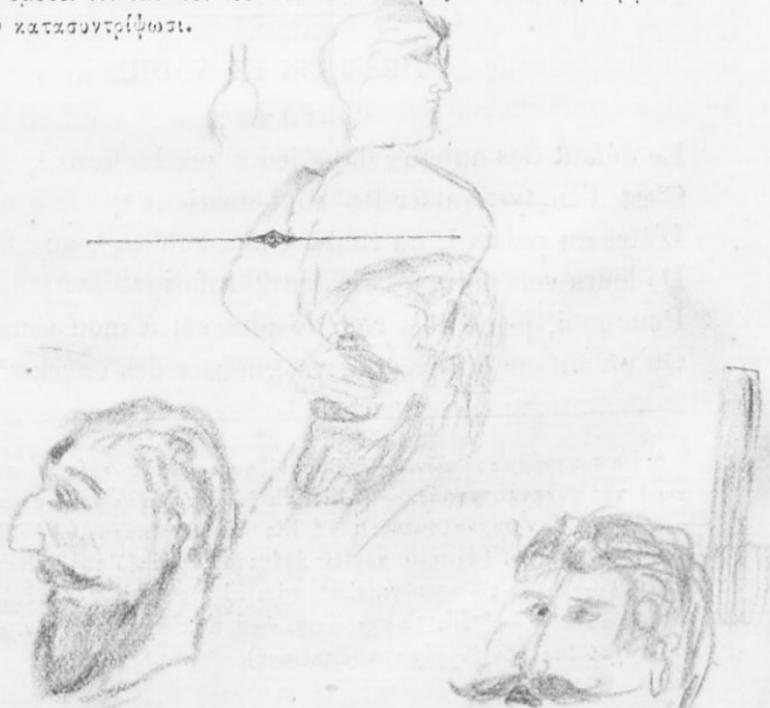
¹ Τοῦτο ὁ Ἀχιλλεὺς δὲν θὰ τὸ ἐπραττε. — ² Ν'ἀνορθώσῃ τὴν δυστυχίαν τοῦ τρωϊκοῦ αἵματος. — ³ ("Ἦτοι τὸν Ἀστύάνακτι, τὸν υἱὸν τοῦ Ἑκτορος.) — ⁴ Τὸ ὄνομα μόνον αὐτοῦ προξενεῖ φρίκην εἰς τὰς χήρας καὶ τὰς θυγατέρας ἡμῶν. — ⁵ Ὅν ὁ Ἑκτωρ τοῖς ἀπῆρασεν (ὄν ὁ Ἑκτωρ ἐφόνευσε). — ⁶ Πυρπολοῦντα τὰ πλοῖα ἡμῶν. — ⁷ Ἐκπλήρωσον τὴν ἐπιθυμίαν πάντων τῶν Ἑλλήνων. — ⁸ Ἐξασφάλισον. — ⁹ Ἡ Ἑλλὰς ἔνεκα ἐμοῦ ὑπὲρ τὸ δέον ἀνησυχεῖ. — ¹⁰ Ἐνόμιζον ὅτι σπουδαιότερα φροντίδες τὴν ταράττουσι. — ¹¹ Ἐκ τοῦ ὀνόματος τοῦ πρεσβυτοῦ της. — ¹² Ἐνόμιζον τὰ σχέδια αὐτῆς ὑψηλότερα.

Qui croirait en effet qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ¹ ;
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ² ?
 Mais à qui prétend-on que je le sacrifie ?
 La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
 Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
 D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ³ ?
 Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
 Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie ⁴,
 Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
 Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
 Hécube ⁵ près d'Ulysse acheva sa misère ;
 Cassandre dans Argos a suivi votre père :
 Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ⁶ ?
 Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
 On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse ⁷ :
 Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse ⁸.
 Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin ⁹ :
 Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
 Je songe quelle était autrefois cette ville
 Si superbe en remparts, en héros si fertile,
 Maitresse de l'Asie ; et je regarde enfin
 Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin :
 Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
 Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
 Un enfant dans les fers ¹⁰ ; et je ne puis songer
 Que Troie en cet état aspire à se venger.

¹ Μεσιτεία. — ² Ἦθελε καταδεχθῆναι τὴν μελετῆ τὸν θάνατον παιδίου. — ³ Εἰς ἕν ἐν μόνον ἐξ ὅλων τῶν Ἑλλήνων δὲν ἐπιτρέπεται νὰ διαθέτω τὰ περὶ αἰχμαλώτου, οὗ ἢ τύχη μὲ κατέστησε κύριον. — ⁴ Διανεμήθησαν τὴν λείαν τῶν. — ⁵ Ἡ Ἑκάβη. — ⁶ Ἐπεξέτενα τὰ δικαιώματά μου ἐπ' αὐτῶν, ἐπὶ τῶν αἰχμαλώτων τῶν ; — ⁷ Φοβοῦνται μὴ ἡ Troia ἀναγεννηθῆ ἡμέραν τινὰ μετὰ τοῦ Ἑκτορος (μετὰ νέου Ἑκτορος) ; — ⁸ Ἐνδεχόμενον ὁ υἱός του νὰ μοὶ ἀφαιρήσῃ τὴν ζωὴν, ἣν ἐγὼ τοῦ χαρίζω. — ⁹ Συνεπάγεται πολλὴν μέριμναν. — ¹⁰ Εἰς τὰ δεσμά, αἰχμαλώτων.

Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée¹,
 Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
 Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
 Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler².
 Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance
 En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense !
 La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
 Nous excitaient au meurtre, et confondaient nos coups.
 Mon courroux aux vaincus né fut que trop sévère.
 Mais que ma cruauté survive à ma colère,
 Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ?
 Non, seigneur : que les Grecs cherchent quelque autre proie ;
 Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie ;
 De mes inimitiés le cours est achevé ;
 L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

¹ * Αν εἶχον ὁμῶσαι τὸν θάνατον τοῦ υἱοῦ τοῦ Ἑκτορος. — ² Ὑπὸ τὴν Τρωάδα ἔπρεπε νὰ τὸν κατασυντρέψωσι.



MOLIÈRE

Ὁ Jean-Baptiste Poquelin de Molière, γεννηθεὶς ἐν Παρισίῳ τῷ 1622, εἶναι ὁ μέγιστος τῶν κωμικῶν ποιητῶν τῆς Γαλλίας· οὐδεὶς ἐφάνη οὐχὲ ἀνώτερος, ἀλλ' οὐδ' ἴσος αὐτοῦ. Τὰ γυμνασιακὰ μαθήματα ἤκουσεν ἐν τῇ σχολῇ Louis-le-Grand, ἧς ἀποφοιτήσας, ἐσπούδασε τὴν νομικὴν, ἀλλὰ μερίστην ἔχων κλίσιν πρὸς τὸ θέατρον ἐγένετο ἠθοποιός. Συγκροτήσας θέατρον περιήλθεν ἐπὶ πολλὰ ἔτη τὰς κυριωτέρας τῆς Γαλλίας πόλεις διδάσκων κωμωδίας, ἃς αὐτὸς ἔγραφε. Τῷ 1658 ἐπανήλθεν εἰς Παρισίους, ἐκεῖ δὲ ἔγραψε καὶ ἐδίδασκε τὰς καλλίστας αὐτοῦ κωμωδίας: *Le Tartufe, le Misanthrope, les Femmes Savantes, l'École des Femmes, l'Avare, les Fâcheux, le Bourgeois Gentilhomme, Don Juan*, κλπ. Ὁ Μολιέρου ἀπέθανε κατὰ τὴν τετάρτην παράστασιν τοῦ «Κατὰ φαντασίαν ἀσθενοῦς», οὗ ὑπέκρινετο τὸ κυριώτατον πρόσωπον, τῇ 17 Φεβρουαρίου 1673.

LES FEMMES SAVANTES

ACTE TROISIÈME. — SCÈNE IV.

TRISSOTIN ET VADIUS

VADIUS.

Le défaut des auteurs dans leurs productions ¹,
C'est d'en tyranniser les conversations ²,
D'être au palais ³, au cours ⁴, aux ruelles ⁵, aux tables ⁶,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens ⁷,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens ⁸;

¹ Τὰ συγγράμματά των. — ² Βασανίζουσι δι' αὐτῶν (τῶν συγγραμμάτων των) τὰς συναναστροφάς. — ³ Εἰς τὰ δικαστήρια (ὧν αἱ στοαὶ ἦσαν τότε περίπατος λίαν συχναζόμενος). — ⁴ Εἰς τὸν περίπατον. — ⁵ Εἰς τοὺς θαλάμους τῶν κυριῶν. (Ruelle κυρίως ἐλέγετο τὸ μεταξὺ τῆς κλίνης καὶ τοῦ τοίχου διάστημα ἐν τῷ κοιτῶνι. Ἐκεῖ τότε αἱ κυρίαι ἐδέχοντο τοὺς ἐπισκεπτομένους αὐτάς.) — ⁶ Εἰς τὰ συμπόσια. — ⁷ Κατ' ἐμὴν γνώμην. — ⁸ Πηγαίνει πανταχοῦ ἐπιτιτῶν θυμιάματα (ἐπίκηνους).

Qui, des premiers venus ¹ saisissant les oreilles,
 En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
 On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
 Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment ²,
 Qui, par un dogme exprès ³, défend à tous ses sages
 L'indigne empressement ⁴ de lire leurs ouvrages.
 Voici de petits vers ⁵ pour de jeunes amants,
 Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments ⁶.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre ⁷, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous *l'ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues ⁸ d'un style
 Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile ⁹

VADIUS.

Vos odes ont un air ¹⁰ noble, galant et doux,
 Qui laisse de bien loin votre Horace après vous ¹¹.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ¹² ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets ¹³ que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ¹⁴ ?

¹ Τῶν προστυχόντων. — ² Ἀκολουθεῖ τὴν γνώμην. — ³ Διὰ ρητῆς παραγγελίας. — ⁴ Τὴν χαμερπῆ προθυμίαν. — ⁵ Ποιημάτια. — ⁶ Ἐφ' ὧν ἐπεθύμουν ν' ἀκούσω τὴν γνώμην σας. — ⁷ Τὴν λέξιν (τὸ ὄφος) εὐκόλον. — ⁸ Εἰδύλλια. — ⁹ Ἐν οἷς ἡ λέξις εἶναι ἐπαγωγότερα τῆς τοῦ Θεοκρίτου καὶ τῆς τοῦ Βιργιλίου. — ¹⁰ Ρυθμόν. — ¹¹ Κατὰ πολλὰ ὑπέρτερον τοῦ τοῦ Ὁρατίου. — ¹² Ἐπίγραμμα. — ¹³ Ποιημάτια δεκατετράστιχα, διηρημένα εἰς δύο τετράστιχα καὶ δύο τρίστιχα. — ¹⁴ Ποιημάτιον δεκαπεντάστιχον.

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ¹ ?

TRISSOTIN.

Aux ballades ² surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés ³ je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix ⁴ . . .

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits ⁵ . . .

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

(4. *Trissotin.*)

Hom ! c'est une ballade, et je veux que tout net ⁶

Vous m'en . . .

TRISSOTIN, à *Vadius*.

Avez-vous vu certain petit sonnet

Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie ⁷.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sais fort bien

Qu'à ne le point flatter ⁸, son sonnet ne vaut rien ⁹.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens ¹⁰ pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.

¹ Ποίημα βουκολικόν. — ² Διήγημα ξυμετρον. — ³ Ποιημάτιον γραφόμενον ἐπὶ δίδομένων τῷ ποιητῇ ὁμοιοκαταληκτικῶν λέξεων. — ⁴ Τὴν ἀξίαν σου. — ⁵ Λόγιοι. — ⁶ Καθαρῶς. — ⁷ Ἐξ ἑνὸς συναναστρουφίου. — ⁸ Ἐκτός ἂν τὸν καλαχρόσω. — ⁹ Οὐδενὸς λόγου ἄξιον. — ¹⁰ Πολλοὶ ἐν ταύτοις.

Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût ¹.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus ² je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel ³ d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire ⁴.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'ai eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade ⁵ :
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaie.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise ⁶.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants ⁷ de merveilleux appas.

¹ Θά συμφωνήσῃτε μετ' ἐμοῦ. — ² Ἐπὶ τοῦτου. — ³ Ὁ Θεὸς νὰ μὲ φυλάξῃ.
— ⁴ Δὲν ἤξεύρω λοιπὸν πῶς συνέβη. — ⁵ Ἀνοῦσιον πράγμα. — ⁶ Τοῦτο δὲν
σημαίνει ὅτι εἶναι κακὴ. — ⁷ Σχολαστικὸς.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plait pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres ¹.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud ², barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier ³.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire ⁴.

VADIUS.

Allez, cuistre ⁵ . . .

PHILAMINTE.

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins

Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable ⁶ au Parnasse

D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit ⁷ ;

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit ⁸.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie ; en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auter des *Satyres* ⁹.

¹ Μεῦ ἀποδίδεις τὰς ἰδικάς σου. — ² Μαθητοῦδι. — ³ Λίσχος, τῶν ποιητῶν.
⁴ Δογματὸς. — ⁵ Οὐτιδανέ. — ⁶ Πήγαυε νὰ ἡμολογήσῃς τὸ ἀμάρτημά σου. — ⁷ Φήμη. — ⁸ Ἐνθυμοῦ τὸν βιβλιοπώλην σου, τὸν ὅποιον κατήντησας εἰς τὸ νοσοκομεῖον. — ⁹ Σὲ χαιρετᾷ ὁ Boileau (ὁ μέγας σατυρικός ποιητής).

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi ¹.

VADIUS.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement ².
 Il me donne en passant ³ une atteinte légère,
 Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère ;
 Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix ⁴,
 Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits ⁵.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable ⁶
 Il te met dans la foule ⁷ ainsi qu'un misérable ;
 Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
 Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ⁸ ;
 Mais il m'attaque à part ⁹ comme un noble adversaire,
 Sur qui tout son effort lui semble nécessaire :
 Et ses coups, contre moi, redoublés en tous lieux,
 Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin ¹⁰ !

¹ Σὲ χαιρετῆ καὶ σένα. — ² Ἐντιμώτερα. — ³ Ἀκροθιγῶς. — ⁴ Δὲν σὲ ἀφί-
 νει ἡσυχίαν ἐν ταῖς σατύραις τοῦ. — ⁵ Ἐλαττειμένον εἰς τὰς προσβολάς τοῦ.
 (Ἐννοεῖ ἐνταῦθα ὁ ποιητὴς τὸν ἀδελφὸν Κοτίν, ὃν ὁ Boileau συνεχῶς πεπράζει
 ἐν ταῖς σατύραις αὐτοῦ). — ⁶ Δι' αὐτὸ δὲ κατέγω εἰς τὰς Σατύρας τοῦ θέσιν
 καλλιτέραν. — ⁷ Σὲ βάλλει εἰς τὸν σωρὸν (τῶν ποιητῶν). — ⁸ Δὲν σοῦ ἔκαμε
 ποτὲ τὴν τιμὴν νὰ ἐπανέλθῃ ἐπὶ τῶν ἔργων σου. — ⁹ Ἰδιαιτέρως. — ¹⁰ Βι-
 βλιοπώλης τῶν τότε χρόνων. (Θὰ ἴδωμεν τίνας τὰ βιβλία θὰ πωληθῶσι πε-
 ρισσότερον).

LE MISANTHROPE

ACTE CINQUIÈME. — SCÈNE 1.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige . . .

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner ¹,
 Rien de ce que je dis ne me peut détourner ² ;
 Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
 Et je veux me tirer du commerce des hommes ³
 Quoi ! contre ma partie ⁴ on voit tout à la fois
 L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
 On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
 Sur la foi de mon droit mon âme se repose ;
 Cependant je me vois trompé par le succès :
 J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès ⁵ !
 Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire ⁶,
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
 Toute la bonne foi cède à sa trahison !
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
 Le poids de sa grimace ⁷, où brille l'artifice ⁸,
 Renverse le bon droit et tourne la justice ⁹ !
 Il fait par un arrêt ¹⁰ couronner sont forfait !
 Et, non content encor du tort que l'on me fait,
 Il court ¹¹ parmi le monde un livre abominable,
 Et de qui la lecture est même condamnable,

¹ Μάτην προσπαθείς νὰ μὲ πείσης. — ² Ἀφ' ὅτι λέγω οὐδὲν δύναται νὰ μὲ ἀποτρέψῃ. — ³ Θέλω ν' ἀπομακρυνθῶ τῆς κοινῆς. — ⁴ Βλέπουν ὅτι ὁ ἀντίδικός μου ἔχει κατ' αὐτοῦ. — ⁵ Καὶ χάνω τὴν δίκην μου. — ⁶ Οὐ γνωστὴ εἶναι ἡ σκανδαλώδης ἱστορία. — ⁷ Τὸ μέγεθος τῆς ὑποκρισίας του. — ⁸ Πανουργία, τέχνασμα. — ⁹ Μετατρέπει τὴν δικαιοσύνην. — ¹⁰ Ἀπόφασις τοῦ δικαστηρίου. — ¹¹ Διςπερίζει.

Un livre à mériter la dernière rigueur ¹,
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur ² !
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
 Et tâche méchamment ³ d'appuyer l'imposture !
 Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang ⁴,
 A qui je n'ai fait rien qu'être sincère et franc,
 Qui me vient malgré moi, d'une ardeur empressée,
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ⁵ ;
 Et parce que j'en use avec honnêteté ⁶
 Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
 Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte ⁷ !
 C'est à ces actions que la gloire les porte !
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux ⁸ !
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge ⁹ :
 Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge ¹⁰.
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes ¹¹
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
 Ce que votre partie ose vous imputer
 N'a point eu le crédit ¹² de vous faire arrêter ;
 On voit son faux rapport ¹³ lui-même se détruire,
 Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

¹ Βιβλίον ἄξιον τῆς ἐσχάτης τιμωρίας. — ² Οὗ ὁ πανούργος ἔχει τὴν ἀντί-
 δεϊαν νὰ λέγῃ ὅτι εἶμαι ὁ συγγραφεύς. — ³ Κακοβούλως. — ⁴ Αὐτός, ὅστις
 εἰς τὴν Αὐλήν θεωρεῖται τίμιος. — ⁵ Τὴν γνώμην μου. — ⁶ Καὶ ἐπερὶ δὴ ποσο-
 φέρομαι αὐτῷ τίμιος. — ⁷ Οὕτω. — ⁸ Περ' αὐτοῖς (τοῖς ἀνθρώποις). — ⁹ Χαλ-
 κεύουσιν ἡμῖν. — ¹⁰ Καταγώγιον ληστῶν (Καὶ τὸ bois καὶ τὸ coupe-gorge
 ἐναπέθα τὴν αὐτὴν ἔχουσι σημασίαν). — ¹¹ Τὴν πρόθεσίν σου. — ¹² Δὲν ἔσχου-
 σεν. — ¹³ Τὴν ψευδῆ ἀφήγησίν του.

ALCESTE.

Lui? de semblables tours il ne craint point l'éclat ¹ :
 Il a permission ² d'être franc scélérat ;
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
 On l'en verra demain en meilleure posture ³.

PHILINTE.

Enfin il est constant ⁴ qu'on n'a point trop donné
 Au bruit que contre vous sa malice a tourné ⁵ :
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
 Il vous est en justice aisé ⁶ d'y revenir ⁷,
 Et contre cet arrêt . . .

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
 Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ⁸
 On y voit trop à plein ⁹ le bon droit maltraité,
 Et je veux qu'il demeure à la postérité
 Comme une marque insigne, un fameux témoignage
 De la méchanceté des hommes de notre âge ¹⁰.
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
 Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester ¹¹
 Contre l'iniquité de la nature humaine,
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine !

PHILINTE.

Mais enfin . . .

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
 Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?

¹ Δὲν φοβείται τὸ σκάνδαλον τοιούτων κατορθωμάτων. — ² Τῷ ἐπιτρέπεται. — ³ Ἀὔριον θὰ τὸν γέωμεν ἔνεκα τούτου εἰς καλλιτέραν θέσιν (ἐν τῇ κοινότητι). — ⁴ Εἶναι βέβαιον. — ⁵ Ὅτι δὲν ἐπίστευσαν πολὺ εἰς τὴν φήμην ἣν ἡ πανουργία του ἔστρεψε καθ' ὑμῶν. — ⁶ Εὐκόλον. — ⁷ Νὰ κάμης ἔφεσιν. — ⁸ Δὲν θέλω διόλου νὰ γίνῃ ἀναίρεσις. — ⁹ Ὁλοσχερῶς. — ¹⁰ Τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων. — ¹¹ Νὰ καταρῶμαι.

Aurez-vous bien le front ¹ de me vouloir, en face ²,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILLINTE.

Non, je tombe d'accord ³ de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ⁴ ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte ⁵.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie ;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu :
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde ⁶ . . .

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde ⁷ ;
En beaux raisonnements vous abondez toujours :
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ⁸ ;
De ce que je dirais je ne répondrais pas ⁹ ;
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi ;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi ¹⁰.

¹ Τὴν τόλμην. — ² Κατὰ πρόσωπον. — ³ Εἶμαι σύμφωνος. — ⁴ Ὅλα γίνονται διὰ ραδιουργίας καὶ ἔνεκα συμφέροντος μόνον. — ⁵ Ἄλλως. — ⁶ Μεγάλῃς ἀρετῆς. — ⁷ Κάλλιστα. — ⁸ Δὲν εἶμαι ἀρκετὰ κύριος τῆς γλώσσης μου. — ⁹ Δὲν δόναμαι νὰ ἐγγυηθῶ. — ¹⁰ Θὰ μοὶ ἀποδείξῃ τοῦτο.

PHILLINTE.

Montons chez Eliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non : de trop de soucis je me sens l'âme émue.

Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin

Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILLINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre ;

Et je vais obliger Eliante à descendre.

THÉODORE DE BANVILLE

Ποιητής και λογογράφος γεννηθείς τῇ 14 Μαρτίου 1820. Τάσσεται ἐν τοῖς πρώτοις συγχρόνοις γάλλοις ποιηταῖς ἕνεκα κυρίως τῆς εὐκρινείας καὶ τῆς χάριτος τῆς στιχουργίας αὐτοῦ. Τὰ κυριώτατα ποιήματα αὐτοῦ εἰσὶν: αἱ «Καρυάτιδες» (les Caryatides,) οἱ «Σταλακτίται» (les Stalactytes), les Camées parisiens, τὰ «Παρισινὰ Εἰδύλλια» (les Idyles parisiennes), οἱ «Ἐξόριστοι» (les Exilés), πρὸ πάντων δὲ αἱ Σχοινοβατικάαι ᾠδαὶ (les Odes fanambalesques), αἵτινες μεγίστην ἐνεποίησαν ἀξίωσιν εἰς τὸν φιλολογικὸν κόσμον. Συνειργάσθη καὶ συνεργάζεται εἰσέτι εἰς πλείστα περιοδικὰ καὶ ἐφημερίδας. Ἐγράψε καὶ δράματα καὶ κωμωδίας: τὰ «Τεχνάσματα τῆς Νερίνης» (les Fourberies de Nérine), τὴν «Ἐπιφυλλίδα τοῦ Ἀριστοφάνους» le Feuilleton d'Aristophane, τὴν «Δειδάμειαν» καὶ ἄλλα.

DEÏDAMIA

ACTE PREMIER. — SCÈNE PREMIÈRE.

THÉTIS, ACHILLE d'abord endormi, LES NÉRÉIDES.

THÉTIS, aux Néréides.

Oui, celui qui dort là de ce sommeil tranquille,
C'est mon enfant aux pieds légers⁴, c'est mon Achille.

⁴Ο Ὀδύσσευς.

Et moi, déesse ¹, moi Thétis, j'ai sous les flots
 Ainsi qu'une mortelle exhalé des sanglots ²,
 Car les chefs Achéens ³, tous affamés de Troie
 Guettent ce fils, mon seul trésor, comme une proie.
 O Néréides ! tout menace mes amours,
 Car Ilios au front environné de tours ⁴,
 —C'est l'arrêt du Destin ⁵, sur son trône immobile,—
 Ne tombera jamais que par le bras d'Achille ⁶ ;
 Et lui-même, ce fils adoré, mon seul bien ⁷ ,
 Baignera de son sang le rivage troïen.
 Mais du moins, s'il devra mourir pour leur défense,
 Il vit, tant que je puis dérober son enfance
 Aux Danaens ⁸, de meurtre et de pillage épris.
 O filles de Doris ⁹, mes sœurs ! enfin j'appris
 Quel sort le menaçait, tandis que pour l'instruire
 Aux durs combats, le fils monstrueux de Philyre ¹⁰
 Lui montrait, l'excitant de sa puissante voix,
 A poursuivre les loups et les ours dans les bois.
 Acharnée à sauver mon fils ¹¹, en ma folie,
 J'ai couru vers les monts de l'âpre Thessalie ¹² ;
 Dans la caverne ouverte au flanc du Pélion ¹³,
 Je l'ai retrouvé, fier comme un jeune lion ;
 Je l'ai repris par ruse au fidèle Centaure ;
 L'ayant endormi, sur la mer au flot sonore ¹⁴

¹ (Ως γνωστόν, ἡ Θέτις ἦτο θυγάτηρ τοῦ Νηρέως, τοῦ θαλασσοῦ θεοῦ).—

² Ἐθρήνησα ὡς θνητή.— ³ Οἱ ἡγήτορες τῶν Ἀχαιῶν.— ⁴ « Ἴλιος εὐφυργος » (Ὅμ.)— ⁵ Τοιαύτη ἡ ἀπόφασις τῆς Εἰμαρμένης.— ⁶ (Διότι κατὰ τὴν ἔκρηξιν τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου ὁ Κάλχας εἶχε προείπει ὅτι ἀδύνατον ἦ Τροία νὰ κατακτηθῆ ἄνευ τοῦ Ἀχιλλεύου).— ⁷ Τὸ μόνον μου ἀγαθόν.— ⁸ Εἰς τοὺς Δαναούς.— ⁹ (Μήτηρ τῶν Νηρηίδων ἦτο ἡ Δωρίς, θυγάτηρ τοῦ Ὠκεανοῦ).— ¹⁰ Ὁ Χείρων, ὁ σοφώτατος καὶ δικαιοτάτος τῶν Κενταύρων, ὁ καὶ κατ' ἐξοχὴν Κένταυρος ὀνομαζόμενος, υἱὸς τοῦ Κρόνου καὶ τῆς Ὠκεανίδος Φιλύρας, διδάσκαλος πολλῶν ἡρώων Ἑλλήνων, ἐν οἷς καὶ ὁ Ἀχιλλεύς).— ¹¹ Ἐμμανῶς ποθεῖσα νὰ σώσω τὸν υἱόν μου.— ¹² Τῆς τραχείας Θεσσαλίας.— ¹³ (Οἱ Κένταυροι κατοικοῦν ἐν Θεσσαλίᾳ ἐντὸς τῶν ὄρων τῆς Ὀλτίας καὶ τοῦ Πηλίου).— ¹⁴ Πολυχηγίς.

Je l'ai, dans une barque, amené jusqu'ici.
 Mon enfant ne s'est pas éveillé : le voici
 A Scyros, où déjà son renom le précède¹,
 Et devant la maison du vieux roi Lycomède,
 Cachée en ces jardins où le laurier fleurit.

A ce moment, Achille, s'éveille, et levé à demi, sans être vu de Thétis et des Néréides, écoute les paroles de sa mère, avec curiosité d'abord, puis avec une impatience indignée.—Thétis continue :

Or, voici quel projet est né dans mon esprit.
 Lycomède, privé d'une épouse qu'il pleure,
 A des filles, orgueil charmant de sa demeure².
 Je veux que mon Achille, à cette heure endormi,
 Caché sous les habits d'une vierge parmi
 Ces princesses, grandisse et vive au milieu d'elles.
 Cependant vous serez à mon secret fidèles ;
 Ainsi j'éviterai les embûches du sort³.
 Que plus tard, affrontant les Kères⁴ de la mort,
 Suivant Arès tueur de guerriers⁵, dans la plaine,
 Il tombe pour venger la querelle d'Hélène,
 Ayant d'un rouge sang teint l'affreux Simoïs !
 Il pourra de la sorte, étant mon divin⁶ fils,
 Destructeur d'Ilios, périr⁷ l'âme ravie :
 Car j'entends⁸ protéger sa gloire, et non sa vie.
 Q'on me le prenne alors ! mais jusque-là je veux
 Cacher mon fils, mon cher Achille aux beaux cheveux,
 Et savourer du moins ce bonheur éphémère
 De protéger sa chère enfance !
 A ce moment, Achille s'avance impétueusement et interrompt sa mère.

ACHILLE.

Eh ! quoi, ma mère !

Dis-tu cela !

Sur un signe de Thétis, les Néréides entrent dans la grotte et disparaissent.

¹ Όπου προηγήθη ήδη ή φήμη του. — ² Χάριεν καύχημα τοῦ οἴκου του. — ³ Ὅτι διαφύγω τὰς παγίδας τῆς εἰμαρμένης. — ⁴ Κήρες ἢ Κήρ, ἡ προσωποποίηση τοῦ εἰμαρμένου θανάτου. — ⁵ Τὸν βρωτολοιογόν Ἄρην. — ⁶ Θεός. — ⁷ Ν' ἀποθάνῃ. — ⁸ Διότι ἐννοῶ.

PICHAT

Ἐγεννήθη τῷ 1786, ἀπέθανε δὲ τῷ 1828. Κάτοχος περιουσίας μεγάλης ἐδου-
νήθη ν' ἀκολουθήσῃ τὴν κλίσειν του πρὸς τὴν τραγωδίαν. Ὁ Turnus καὶ μία
ἢ δύο ἕτεραι τραγωδίαι αὐτοῦ, διδαχθεῖσαι ἀπὸ τῆς σκηνῆς ἐπὶ Ἐπαναστά-
σεως, οὐδεμιᾶς ἔτυχον ἐπιδοκιμασίας. Τὸ μόνον ἀξίον λόγου ἔργον αὐτοῦ εἶναι
ὁ Λεωνίδαο διδαχθὲν τὸ πρῶτον τῷ 1825, εἰς οὗ τὴν ἐπιτυχίαν μεγάλως
συνετέλεσεν ὁ μέγας ἠθοποιὸς Talma, ὑποκριθεὶς τὸν Λεωνίδαο, πρὸς δὲ καὶ
ὁ τότε ἐν Γαλλίᾳ ὑπὲρ τοῦ ἑλληνικοῦ ἀγῶνος ἐνθουσιασμός. Ὑπάρχουσιν ὅμως
ἐν τῇ τραγωδίᾳ ταῦτη σίχτοι καλοὶ καὶ αἰσθημάτων ἐκφραζόμενα μετὰ ζωη-
ρότητος καὶ δυνάμεως.

LEONIDAS

ACTE TROISIÈME. — SCÈNE VI.

(Léonidas aux trois cents Spartiates).

Eh bien ! écoutez donc l'espoir qu'un dieu m'inspire,
Et le but salutaire où notre mort aspire !
Contre ce roi barbare, et qui compte aux combats
Autant de nations que nos rangs de soldats ²,
Que pourraient tous les Grecs ? Puissance inattendue,
Il faut qu' une vertu, même à Sparte inconnue ³,
Frappe, étonne, confonde un despote orgueilleux ⁴.
De notre sang versé va sortir, en ces lieux,
Une leçon sublime : elle enseigne à la Grèce
Le secret de sa force, aux Perses leur faiblesse.
Devant nos corps sanglants on verra le grand roi
Pâlir de sa victoire, et reculer d'effroi ;
Ou, s'il ose franchir le pas des Thermopyles ⁵,

² Τὸν σωτήριον σκοπὸν πρὸς ὃν ἀποβλέπει ὁ θάνατος ἡμῶν. — ³ Ἀριθμεῖ ἐν ταῖς μάχαις τοσαῦτα ἔθνη ὅσους αἱ τάξεις ἡμῶν στρατιωτάς. — ⁴ Δύναμις ἀπροσδόκητος (νὰ ἔλθῃ ἐπικουρὸς τῶν Ἑλλήνων, ταυτέστι ἡ ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἐθελουσία). — ⁵ Δέον ἀρετῆ, καὶ εἰς τὴν Σπάρτην ἔτι ἄγνωστος, νὰ ἐπλήξῃ θαρβύσῃ, αἰσχύνῃ δεσπότην ἀγέρωχον. — ⁶ Τὸ στενὸν τῶν Θερμοπυλῶν.

Il frémira d'apprendre, en marchant sur nos villes ²,
 Que dix mille après nous y sont prêts pour la mort.
 Mais, que dis-je ? dix mille ! O généreux transport !
 Notre exemple en héros va féconder la Grèce !
 Un cri vengeur succède au cri de sa détresse ³ :
 Patrie ! indépendance ! A ce cri tout répond
 Des monts de Messénie aux mers de l'Hellespont,
 Et cent mille héros, qu'un saint accord anime,
 S'arment, en attestant notre mort unanime.
 Au bruit de leurs serments, sur ces rochers sacrés,
 Réveillez-vous alors, ombres qui m'entourez !
 Voyez en fugitif ⁴, sur une frêle barque,
 L'Hellespont emporter ce superbe monarque,
 Et la Grèce, eclipsant ses exploits les plus beaux ⁵,
 Rassurer son Olympe ⁶ au pied de nos tombeaux ⁶.
 Si de tels intérêts j'ose un moment descendre ⁷,
 Amis, je vous dirai quel culte à notre cendre
 Vont consacrer l'histoire et la postérité.
 Oui, nous nous emparons d'une immortalité
 Où nulle gloire humaine encor n'est parvenue ;
 Et, quand de Sparte enfin l'heure sera venue ⁸
 De ses débris sacrés, qui ne se tairont pas ⁹,
 Les tyrans effrayés détourneront leurs pas.
 Alors, des temps fameux levant les voiles sombres,
 Le voyageur sur Sparte évoquera nos ombres,
 Et, de Léonidas et de ses compagnons,
 Les échos n'auront pas oublié les grands noms.

¹ Βαδίζων κατὰ τῶν ἡμετέρων πόλεων.—² Εἰς τὴν κραυγὴν τοῦ κινδύνου.—
³ Φεύγοντα.—⁴ Ἡ Ἑλλὰς ἐπισκιάζουσα τὰ ὄραιοτάτα αὐτοῦ (τοῦ Ξέρξου)
 κατορθώματα.—⁵ Ἐξασφαλίζει τὸν Ὀλυμπόν της, τοὺς βωμούς της.—⁶ Παρὰ
 τοὺς τάφους ἡμῶν.—⁷ Ἀπὸ τοιοῦτων (ὀψηλῶν) συμπερόντων τολμῶν κατὰ
 ἐπι-στιγμῆν.—⁸ Καὶ ὅταν ἡ Σπάρτη θὰ ἐκλείψῃ.—⁹ Δὲν θὰ σιωπήσωσι (θὰ
 ὀμιλῶσι περὶ ἡμῶν).

LECONTE DE LISLE

Ὁ Κάρολος Marie Leconte de Lisle, γεννηθεὶς ἐν τῇ νήσῳ Βουρβῶν τῷ 1820, ἀποκατέστη ἐν Παρισίοις τῷ 1847, μετὰ πολλὰ ταξίδια εἰς τὴν Γαλίαν καὶ τὰς Ἰνδίας. Γνωστὸς κατέστη ἐκ τῶν «Ἀρχαίων Ποιημάτων» (Poèmes antiques), ἅτινα ἐδημοσίευσε τῷ 1850 ἐν τῇ «Ἐπιθεωρήσει τῶν δύο Κόσμων». Μετέφρασε τοὺς ποιητὰς τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος προσπαθῶν νὰ τηρῇ τὴν λέξιν ἐκάστου τῶν μεταφραζομένων συγγραφέων. Πρῶτος αὐτὸς ἐκ τῶν γάλλων συγγραφέων ἀφήκεν εἰς τὰ ἑλληνικὰ ὀνόματα τὴν ἀρχαίαν αὐτῶν ὀρθογραφίαν καὶ προφοράν. Ναπολέον ὁ Γ' ἐχορήγησεν αὐτῷ σύνταξιν, δι' ἧς ἐδυνήθη νὰ ἐπιδοθῇ ἀνέτως εἰς τὰς φιλας αὐτῷ μελέτας τῆς ἀρχαιότητος.

POÈMES ANTIQUES.

Le reveil d'Hélios

Le jeune homme divin, nourrisson ¹ de Délos,
Dans sa khlamyde d'or quitte l'azur des flots ;
De leurs baisers d'argent son épaule étincelle
Et sur ses pieds légers l'onde amère ruisselle.
A l'essieu plein de force il attache soudain ²
La roue à jantes d'or, à sept rayons d'airain ³.
Les moyeux sont d'argent ⁴, aussi bien que le siège ⁵.
Le Dieu soumet au joug ⁶ quatre étalons de neige ⁷
Qui, rebelles au frein, mais au timon liés,
Hérissés, écumants, sur leurs jarrets ployés,
Hennissent ⁸ vers les cieus, de leurs naseaux splendides.
Mais, du quadruple effort de ses rênes solides,
Le fils d'Hypériôn ⁹ courbe leurs cols nerveux ;
Et le vent de la mer agite ses cheveux.

¹ Θρέμμα τῆς Δήλου.—² Εἰς τὸν ἰσχυρὸν ἄξονα προσαρτῆ ταχέως.—³ Τὸν τροχὸν τὸν χρυσεὺς ἔχοντα ἀψίδας καὶ ἐπτὰ χαλκῆς κνήμας (ἐπτάνημον, ὡς λέγει ὁ Ὅμηρος).—⁴ «Πλήμναι δ' ἀργύρου εἰσί». (Ὅμ).—⁵ Ὡς καὶ ὁ δίφρος (τὸ κάθισμα τοῦ ἄρματος).—⁶ Ἐπὶ τὸν ζυγὸν ἄγει.—⁷ Τέσσαρας ἄρσενας ἵππους λευκοὺς ὡς τὴν χιόνα.—⁸ Χρημετίζουσι.—⁹ Ὁ Ἥλιος ἦτο υἱὸς τοῦ Ἵπερίωνος.

Et Séléne¹ pâlit, et les Heures divines
 Font descendre l'Aurore aux lointaines collines².
 Le Dieu s'écrie ! Il part, et, dans l'ampleur du ciel³,
 Il pousse, éticelant⁴, le quadrigé⁵ immortel.
 L'air sonore s'emplit de flamme et harmonie.
 L'Océan qui palpite en sa plainte infinie
 Pour saluer Hélios murmure un chant plus doux ;
 Et, semblable à la vierge en face de l'époux,
 La Terre, au bord brumeux des ondes apaisées,
 S'éveille en rougissant sur son lit de rosées.

L'ENFANCE D'HÉRACLÈS.

Oriôn¹, tout couvert de la neige du pôle,
 Auprès du Chien² sanglant montrait sa rude épaule ;
 L'onde silencieuse³ au loin se déroulait.
 Alkmène ayant lavé ses fils, gorgés de lait⁴,
 En un creux bouclier à la bordure haute⁵,
 Héroïque berceau, les coucha côte à côte,
 Et, souriant leur dit :—Dormez, mes bien-aimés ;
 Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez.
 Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
 Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines !—
 Elle dit, caressa d'une légère main
 L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,
 Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
 Et conjurant pour eux les sinistres présages.

¹ Ἡ Σελήνη.—² Αἱ θεῖαι Ὠραι καταβιβάζουσι τὴν Ἥω ἐπὶ τῶν μεμακροσμένων λόφων (Αἱ Ὠραι κατὰ τὸν Ὅμηρον ἦσαν φύλακες καὶ πυλωροὶ τοῦ οὐρανοῦ).—³ Εἰς τὸν εὐρὸν οὐρανό.—⁴ Ἐλαύνει ἀκτινοβολῶν.—⁵ Τέθριππον.

¹ Ὠρίων ὁ ὄρασιότατος καὶ λαμπρότατος τῶν ἀστερισμῶν, οὗ τὸ μὲν ἡμισυ εὐρίσκεται ἄνωθεν, τὸ δὲ ἡμισυ κάτωθεν τοῦ Ἰσημερινοῦ.—² Κύων, ἀστερισμός.—³ Ἡ θάλασσα γαληναία.—⁴ Κεκορεσμένους γάλατος.—⁵ Ἐντὸς κοίτης ἀπίδος τὸν κύκλον ἐχούσης ὑψηλόν.

Alors, le doux Sommeil, en effleurant leurs yeux,
 Les berga d'un repos innocent et joyeux.
 Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course,
 Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse ¹.
 Tout se taisait ², les monts, les villes et les bois,
 Les cris du misérable et le souci des rois.
 Les Dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices ³ ;
 Mais veillant seule, Héra ⁴, féconde en artifices,
 Suscita deux dragons écaillés, deux serpents
 Horribles ⁵ aux replis azurés et rampants,
 Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,
 Dans son berceau guerrier l'Enfant de la Thébaine ⁶.

Ils franchissent le seul et son double pilier,
 Et dardent leur œil glauque au fond du bouclier,
 Iphiklès ⁷, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,
 De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,
 Tremble, et son jeune cœur se glace, et, pâlisant,
 Dans sa terreur soudaine il jette un cri perçant,
 Se débat, et veut fuir le danger qui le presse ⁸ ;
 Mais Héraklès, debout, dans ses langes se dresse ⁹,
 S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux
 Ses doigts divins ¹⁰, et fait, en jouant avec eux,
 Leurs globes ¹¹ élargis sous l'étreinte subite
 Jaillir comme une braise au delà de l'orbite ¹².
 Ils fouettent en vain l'air ¹³, musculeux et gonflées,
 L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,

¹ Τὸ ἄρμα τῆς Ἄρκτου (τοῦ ἀστερισμοῦ), — Τὸ πᾶν ἐπίγα. — ² Ὁνειρευόμενοι τὴν κνίσσαν τῶν θυσιῶν. — ³ Ἡ Ἥρα. — ⁴ (Τοὺς δύο τερατώδεις ὄφεις, οὓς ἐπεμφεν ἡ Ἥρα κατὰ τοῦ Ἡρακλέους). — ⁵ Τὸ τέκνον τῆς Θηβαίας (Ἡ Ἀλκμήνη δὲν ἦτο Θηβαία, διότι ἦτο θυγάτηρ τοῦ βασιλέως τῶν Μηκυνῶν Ἡλεκτρώου, κατώκησεν ὁμοίως μετὰ τοῦ συζύγου αὐτῆς Ἀμφικτύου εἰς Θήβας, ὅπου καὶ ἐγεννήθη ὁ Ἡρακλῆς). — ⁶ Ἰφικλῆς (ὁ ἀδελφὸς τοῦ Ἡρακλέους). — ⁷ Θέλει νὰ φύγῃ τὸν ἐπαπειλοῦντα αὐτὸν κίνδυνον. — ⁸ Ἀνωρθοῦνται ἐν τοῖς σπυργάνοις του. — ⁹ Καρφώνει ἐπὶ τῶν γλοιοειδῶν λαιμῶν των τοὺς θεῖους αὐτοῦ δακτύλους. — ¹⁰ Τοὺς βολβοὺς των (τῶν ὀφθαλμῶν των). — ¹¹ Ἐσπινθηροβόλησαν ὡς ἄνθρακες ἐκτὸς τῆς κόγχης των. — ¹² Μάτην τύπτουσι τὸν ἄερα.

Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
 Se tordre tout autour du bouclier concave ¹.
 Puis, il les jette morts le long des marbres blancs,
 Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.
 Dors, justicier futur, dompteur des anciens crimes,
 Dans l'attente et l'orgueil de tes faits ² magnanimes ;
 Toi que les pins d'Éta ³ verront, bûcher sacré,
 La chair vive, et l'esprit par l'angoisse épuré ⁴,
 Laisser, pour être un Dieu, sur la cime enflammée,
 Ta cendre et la massue et la peau de Némée !

¹ Σφαδάζοντας περί τὴν κοίλην ἀσπίδα.—² Κατορθώματα.—³ (Τοῦ ὄρους τῆς Οἴτης ὅπου ἐκάθη ὁ Ἵρακλῆς).—⁴ Τὸ πνεῦμα ἐξαγισθὲν ὑπὸ τῆς βασάνου.

ALPHONSE DE LAMARTINE

Ὁ Ἀλφόνσος Λαμαρτίνος ἐγεννήθη ἐν Μακὼν τῷ 1790, ἀπέθανε δὲ τῷ 1875. Ἦν ἄμα ποιητὴς καὶ ἱστορικός καὶ ρήτωρ καὶ πολιτικός. Ὡς ποιητὴς συνεκρίθη τῷ Βύρωνι, καίτοι τούτου μὲν τὰ ποιήματα ἀποπνεύσει ἀπελιπτόν τὰ δὲ τοῦ Λαμαρτίνου ἐλπίδα. Αἱ «Ποιητικαὶ μελέται» (Méditations poétiques) ἀνέδειξαν αὐτὸν ἐν τῇ πρώτῃ τάξει τῶν συγχρόνων γάλλων ποιητῶν. Ἐπηύξησαν δὲ τὴν δόξαν αὐτοῦ αἱ «Ποιητικαὶ καὶ θρησκευτικαὶ ἀρμονίαι» (Harmonies poétiques et religieuses), ὁ Jocelyn καὶ ἡ «Ἀγγέλου πτώσις» (La Chûte d'un ange), ἧτις πλησιάζει μᾶλλον πρὸς τὸ ἐπικὸν εἶδος. Ἡ «Περιήγησις εἰς Ἀνατολήν» (Voyage en Orient) ἀπέδειξεν αὐτὸν ἀριστοτέχνην ἐν τῷ περιγραφικῷ εἶδει, τὸ δὲ χαριέστατον εἰδύλλιον αὐτοῦ, ἡ Graziella, ἔτυχεν εὐμενεστάτης ὑποδοχῆς ὑπὸ τοῦ δημοσίου, καίπερ τεθαμβωμένου ἔτι ὑπὸ τῆς ρομαντικῆς φιλολογίας. Ἡ «Ἱστορία τῶν Γιρονδίνων» (Histoire des Girondins) εἶναι μυθιστόρημα μᾶλλον καὶ οὐχὶ ἱστορία, οἱ χαρακτήρες ὅμως τῶν ἐξοχωτάτων ἀνδρῶν τῆς γαλλικῆς ἐπαναστάσεως διαγράφονται ἐν αὐτῇ μετὰ δυνάμει καὶ ἀληθείας. Ἐτέρα ὅμως ἱστορία αὐτοῦ ἡ τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους (Histoire de l'empire ottoman) εἶναι ἀναξίτη μνείας. Πολλοὺ λόγου ἄξια θεωροῦνται καὶ τὰ «Ἀπομνημονεύματα περὶ τῆς ἐπαναστάσεως τοῦ 1848 (Mémoires sur la Révolution de 1848).

Ὡς ρήτωρ ἀνεδείχθη διὰ τῶν φιλελευθέρων ἀγορευμάτων αὐτοῦ ἐν τῇ Βουλῇ, ὅτε δ' ἐξερράγη ἡ τοῦ 1848 ἐπανάστασις ἐγένετο μέλος τῆς προσωρινῆς κυβερνήσεως, ἐν ἣ ἐπρότερε μέχρι τῆς συγκλήσεως τῆς ἐθνικῆς συνελεύσεως. Ἀνεξάλειπτος ὄχι διατηρηθῆ ἡ μνήμη τῆς εὐγενοῦς, ὑπερηφάνου καὶ φιλοπάτριδος συμπεριφορᾶς αὐτοῦ πρὸς τὸν ἀποστάντα λαὸν τῶν Παρισίων, ὃν κατώρθω-

σεν ἐπὶ ἡμερονύκτιον ὄλον νὰ συγκρατήσῃ διὰ τοῦ γοήτρου τοῦ λόγου του καὶ ν' ἀποτρέψῃ ἀπὸ τοῦ ν' ἀναπετάσῃσι τὴν ἔρρυθρὰν σημαίαν ἐπὶ τοῦ δευ-
μαρχείου.

H O M E R E

Homère ! à ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge¹ et d'une autre nature,
Homme, l'homme n'a plus de mot qui te mesure !
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer
Et dans son impuissance à te rien comparer
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poëme².
Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs ;
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs !
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme³
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme.
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,
Comme un autre Océan, profond, sans rive⁴, immense ;
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde !

Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit comme un dieu . . . par l'insulte et l'oubli !

¹ Ἄλλης ἐποχῆς, ἄλλων χρόνων. — ² (Ἐγκαινίσσεται τοὺς μὴ πιστεύον-
τας εἰς τὴν ὑπαρξίν τοῦ Ὀμήρου). — ³ Συγκινεῖ αὐτὸν τὴν ψυχὴν ἡμῶν. —
⁴ Χωρὶς ὄχθην, τοῦτέστι ἀπέραντος.

On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
 Une lyre à la main, tu mendiais ta gloire!...
 Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
 Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau¹!
 Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
 Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
 Disputèrent encore à ton dernier regard
 L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
 La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre²;
 Et, de ces vils serpents qui rongèrent ta cendre,
 Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
 Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
 Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
 Héritiers de la honte et du nom des Zoïles³,
 Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
 S'acharnent sur la gloire⁴ et vivent de mépris!
 C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge:⁵
 Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage
 Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu,
 Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu⁶
 Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
 Ebranle tout le temple et tourmente l'oreille⁷;
 Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
 Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,
 Comme un céleste accent, dans la vague soupire,
 Dans l'oreille attentive avec mollesse⁸ expire,
 Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,
 De ses accords sacrés charme l'homme pieux,

¹ Ότι ἡ δόξα του ἀνέτειλε μετὰ τὸν θάνατόν του. — ² Ἡ πλῆξ τοῦ τά-
 φου δὲν ἐδυνάθη νὰ σὲ ὑπερασπίσῃ κατ' αὐτῶν. (Καὶ μετὰ θάνατον κατεφέρ-
 ῆσαν κατὰ σοῦ). — ³ Ζοῖλος, ρήτωρ καὶ γραμματικὸς ἀκμάσας ἐπὶ τῶν
 χρόνων Φιλίππου καὶ Ἀλεξάνδρου. Εἰς ὑπερβολὴν φιλόσοφος καὶ φθονερὸς
 ἐπωνομάζετο ρητορικὸς κῶνον καὶ Ὀμηρομάστιξ, γράψα; καὶ ἐπικρίνας τὰ
 ποιήματα τοῦ Ὀμήρου· ἐκατηγόρει καὶ τὸν Πλάτωνα καὶ ἄλλους ἐξόχους
 ἀνδρας. — Ὀνομάζομεν Ζοῖλον πάντα καταφερόμενον κατ' ἀνθρώπων ἐχόντων
 ἀξίαν. — ⁴ Ἐπιπίπτουσι λυσσαλέοι κατὰ τῆς δόξης. — ⁵ Πάσης ἐποχῆς. —
⁶ Εἰς τοὺς σκληροὺς ἤχους τῶν κωδῶνων. — ⁷ Ἐνοχλεῖ τὸ αὐτ. — ⁸ Μετὰ
 γλυκύτητος. (Οἱ τελευταῖοι ἤχοι εἶναι γλυκεῖς).

Et, tandis que le son lentement s'évapore ⁴,
 Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

MORT DE SOCRATE

Était-ce de la mort la pâle majesté,
 Ou le premier rayon de l'immortalité ?
 Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
 Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme ¹,
 Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu ²,
 Se détournaient de crainte et croyaient voir un Dieu !
 Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence :
 Puis déroulant les flots de sa sainte éloquence,
 Comme un homme enivré du doux jus du raisin,
 Brisant cent fois le ³ fil de ses discours sans fin,
 Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres ⁴,
 En mots entrecoupés il parlait à des ombres !

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus ⁵
 Courbez-vous, et pleurez, vous ne le verrez plus ⁶ !
 Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
 Jette avec son écume une voix éplorée ⁷ !
 Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-vous pas ?
 Mais ses amis en deuil ⁸, où portent-ils leurs pas ?...
 Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme !
 Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme !
 Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phébé ⁹,

¹ Ἐνῷ ὁ ἥχος βραδέως εξαφανίζεται.

² Δίνδυμον καὶ πλ. τὰ Δίνδυμα, ὄρος τῆς μικρᾶς Μυσίας. — ³ Ν' ἀντιλη-
 φθῶσι τὸν ἀποχαιρετισμὸν τοῦ. — ⁴ Διακόπτων ἑκατοντάκις (μυριάκις) τὴν
 σειρὰν. — ⁵ (Εἰς τὸν Ἄδην). — ⁶ Ἀκάδημος, ἀφ' οὗ ἀνομάσθη Ἀκαδημία ἢ
 τερπνὴ καὶ δενδρόφυτος θέσις, ἐν ἣ ἦτο τὸ περίφημον γυμνάσιον εἰς τὸ ὅποιον
 ἐγυμνάζοντο οἱ νέοι τῶν Ἀθηναίων καὶ οὗοι ὁ Πλάτων ἐδίδασκε. — ⁷ Δὲν θᾶ
 τὸν ἐπανίδητε πλέον (τὸν Σωκράτην). — ⁸ Ἐρηνώδη. — ⁹ Οἱ φίλοι αὐτοῦ
 παρθοῦντες. — ¹⁰ Εἰς τὸ φῶς τῆς Φοῖβης (τῆς Σελήνης).

Pleurer sur un cerceuil ¹ aux regards dérobé,
 Et penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
 Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
 Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
 Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix ² !...
 Mais que ce temps est loin ! et qu'une courte absence.
 Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance !
 Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
 Levez les yeux, voyez !... Ils ne m'entendent pas !
 Pourquoi ce deuil ? Pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes.
 Épargne au moins, Myrto ³, tes longues tresses blondes,
 Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés :
 Myrto, Platon, Cébès, amis ! . . . si vous saviez ! . . .

« Oracles, taisez-vous ! tombez, voix du Portique ⁴ !
 Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique,
 Nuages colorés d'une fausse clarté,
 Évanouissez-vous devant la vérité ⁵ !
 D'un hymen ineffable elle est prête d'éclorre ⁶ ;
 Attendez . . . Un, deux, trois . . . quatre siècles encore,
 Et ses rayons divins qui partent des déserts
 D'un éclat immortel rempliront l'univers ⁷ !
 Et vous, ombres de Dieu, qui nous voilez sa face,
 Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
 Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels ⁸.
 Vices déifiés ⁹ sur d'immondes autels,
 Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère ¹⁰,
 Qu'adorent impunis le vol et l'adultère ;
 Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,

¹ Τάφος. — ² Μετ' ἀπληστίας ἠκούετε τῆς φωνῆς μου. — ³ Μυρτώ, ἡ δευτέρα τοῦ Σωκράτους σύζυγος. — ⁴ Ἡ Ποικίλη Στοά ἐν Ἀθήναις, ἐν ἣ ἐδίδασκεν ὁ Ζήνων καὶ οἱ ὄπαδοί του. — ⁵ (Ἐννοεῖ τὴν ἀλήθειαν τοῦ Εὐαγγελίου). — ⁶ Νὰ ἐκκολαφθῇ, νὰ ἐξεέλθῃ ἡ ἀλήθεια. — ⁷ (Ἐννοεῖ τὴν ἀλήθειαν τὴν ὁποίαν ἐμελλε νὰ διδάξῃ ὁ Χριστός). — ⁸ (Οἱ θεοὶ τῶν Ἑλλήνων). — ⁹ Ἐλαττώματα θεοποιηθέντα. — ¹⁰ Κυθέρεια (ἡ Ἀφροδίτη, ὡς λατρουμένη ἐν Κυθέρει).

Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule
Fera place ¹ au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel ! . . .

LE DERNIER CHANT DU PÉLERINAGE D'HAROLD²

Invocation pour les Grecs.

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Pentélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères
Qui partage au retour ses présents à ses frères
Leur montre de la main, sur la poussière épars
Ces faisceaux éclatants de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissants qui roulent le tonnerre ³,
L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor ;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve,
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve ³,
Les dauphins de Parga ⁴, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,

¹ Κυλιομένη μετὰ τῆς πλάνης τοῦ καταρρέοντος Ὀλύμπου θὰ ὑποχωρήσῃ.

² Ὁ Child Harold εἶναι πρόσωπον φανταστικὸν ποιήματος τοῦ λόρδου Βύρωνος. Ὁ Ἀμαρτίνος ἔδωκε τὸ ὄνομα τοῦ Harold εἰς τὸν Βύρωνα, ὅστις, ὡς γνωστὸν, ἐλθὼν ἐπολέμησεν ὑπὲρ τῶν ἀγωνιζομένων Ἑλλήνων. — ³ (Τὰ τηλεβόλα). — ³ Κάπα ἐπίφανθος. — ⁴ Τὰ δελφίνια τῆς Πάργας (ὡς οἱ Ἕλλη-
νες ἀπεκάλουν τότε τοὺς Παργίους).

Aux sons de la trompette, aux accents du tambour,
Sous leurs drapeaux bénits défilent * tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

—
Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain *,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte † ou des lois à la terre.
Mais Harold, imposant silence à leurs transports ‡ :
«Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
Indigne, ô fils d'Hellé §, de vous nommer mes frères,
Vous dont le monde entier, en comptant les aïeux,
Ne nomme que des rois, des héros ou des dieux !
Mais, partout où le temps fait luire leur mémoire ¶,
Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
Où la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur ! . . .
Je ne viens point ici, par de vaines images,
Dans vos seins frémissants réveiller vos courages †† :
Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
Votre langue n'a plus qu'un seul mot . . . Liberté !
Et que dire aux enfants ou de Sparte ou d'Athènes ?
Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes § § !
Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas ††† ;
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie :
«Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie ! »

* Παρελαύνουσι. — † Ὑπεράνθρωπον ὄν. — ‡ Νέαν λατρείαν (νέαν θρησκείαν). — § Καταστέλλων τὸν ἐνθουσιασμόν των. — ¶ Ποιητικῶς οἱ Γάλλοι ὀνομάζουσι τὴν Ἑλλάδα Hellé. — †† Ὁ χρόνος ἀνακαλεῖ τὴν μνήμην των. — ††† Δὲν ἔρχομαι ὅπως διὰ ματαίων εἰκόνων ἀναξωपुरήσω τὸ θάρρος εἰς τὰ φρούσσοντα στήθη σας. — § (Οἱ ῥήτορες ὑμῶν, οἱ ὀμιλοῦντες πρὸς ὑμᾶς περὶ ἐλευθερίας). — § § Θίνατον (ἡρωϊκόν).

Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
 Ne vous demandent pas des discours, mais du fer ¹:
 Le voilà ! prenez donc ! armez-vous ! que la terre
 Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère ² !
 Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
 Souvenez-vous d'hier, et songez à demain ³ !
 Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
 Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves ⁴ !
 Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
 Je ne demande rien, que le droit de mourir;
 De verser avec vous sur les champs du carnage,
 Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge,
 Et de voir en mourant mon génie adopté
 Par les fils de la Grèce et de la liberté !
 Oui : pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause,
 Je réponde à l'exil par une apothéose ;
 Que, sur les fondements d'un nouveau Parthénon,
 La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
 Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
 S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
 C'est assez ! Le martyr est le sort le plus beau
 Quand la liberté plane au-dessus du tombeau. »

Le canon gronde au loin, dans les vallons d'Alphée,
 Sur les flots de Lépanthe ⁵ et les flancs de Rhyphée :
 Au signal des combats qu'il entend retentir,
 Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr.
 Harold vole à ce bruit, comme l'aigle à la foudre.
 Le voyez-vous, perçant ces nuages de poudre,

¹ Σίδηρον (σπλχ). — ² Ἄς σβέσῃ (ἡ γῆ) τὴν δίψαν τῆς διὰ τοῦ αἵματος τῶν
 θημιῶν τῆς. — ³ Ἐνθουμήθητε τὴν γῆς (τὸ παρελθὸν ἡμῶν) καὶ σκέφθητε τὴν
 αὔριον (τὸ μέλλον). — ⁴ Ἴνα ἀισχυνθῆ ὁ δειλὸς καὶ ἀναθαρρήσῃ ὁ γενναίος,
 ἀρκεῖ εἰς δούλους μόνος ὁ κρῆτος τῶν ἀλύσειῶν των, τῶν δεσμῶν των. — ⁵ Οἱ
 Γάλλοι: καλοῦσι τὸν Κορινθιακὸν κόλπον καὶ golfo de Lépanthe, κόλπον τῆς
 Ναυπάκτου.

Abandonner le mors à son fougueux coursier,
 Dans des sillons de feu, sous des voûtes d'acier,
 S'élançant, des héros étonner le courage ;
 S'enivrer de la mort et sourire au carnage ;
 Tandis qu'autour de lui, par la foudre emportés,
 Des membres palpitants ¹ pleuvent de tous côtés !
 Au sifflement du plomb, au fracas de la bombe
 Qui creuse un sol fumant, rebondit et retombe,
 Il s'arrête . . . il écoute . . . il semble avec transport
 Exposer comme un but sa poitrine à la mort,
 Et, l'œil en feu, semblable à l'ange de la guerre,
 Jouer avec le glaive et braver le tonnerre ².

Oui ! le dieu des mortels est le dieu des combats !
 Le carnage est divin, la mort a des appas ³ !
 Et celui qui, des mers élevant les nuages,
 Déchaine l'aquilon pour rouler les orages,
 Et fit sortir du choc de la foudre en fureur
 Ces bruits majestueux qui charment la terreur,
 Par un secret dessein de sa vaste sagesse,
 A caché pour le brave une sanglante ivresse,
 Un goût voluptueux, un attrait renaissant,
 Dans ce jeu redoutable où le prix est du sang,
 Où le sort tient les dés, où la mort incertaine
 Plane ⁴ comme un vautour sur une proie humaine,
 Et, de la gloire enfin découvrant le flambeau,
 Proclame . . . Quoi ? . . . Le nom de ce vaste tombeau !

¹ Ἀσπαίροντα. — ² Ἀψηφει τὸ τηλεβόλον. — ³ Ὁ θάνατος, ἔχει θάλατταν.
 — ⁴ Ἐφίπταται.